JUNIATA COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/lelivredesviking0000unse

LE LIVRE DES VIKINGS

D'APRÈS
LES ANCIENNES SAGAS

LE LIVRE DES VIKINGS

Toute l'ornementation de cet ouvrage a été spécialement dessinée par Gerda Wegener.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE
CET OUVRAGE CINQ
CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
: PAPIER JAPON

Quinzième édition

CH. GUYOT
&
E. WEGENER

LE LIVRE DES VIKINGS

D'APRÈS
LES ANCIENNES SAGAS

L'ÉDITION D'ART H. PIAZZA
19, RUE BONAPARTE, PARIS

Copyright 1924, by H. Piazza.

BL
65
.S8
N2

AVANT-PROPOS

LES récits qu'on va lire sont empruntés aux légendes du Nord. Nous en avons cherché les sujets soit dans les chroniqueurs du moyen âge, amis des fables, soit dans les sagas, *flore merveilleuse du folklore scandinave.*

Les liens étroits, maintenus de tout temps entre les diverses contrées du Nord, ont donné à la littérature des sagas *une incomparable unité. Chaque peuple, toutefois, y marque bien sa place et son génie : les* sagas *d'Islande offrent plus de beauté sauvage, celles de Norvège et de Suède plus d'envolée lyrique, celles de Danemark plus de sentiment et de mystère.*

Lorsque l'intérêt du livre l'a permis, nous avons suivi d'aussi près que possible les textes, nos guides. Souvent il a fallu traiter plus largement la matière, habiller, pour ainsi dire, de couleurs vives la simplicité un peu nue de la légende. Partout, nous nous sommes efforcés de rendre l'impression grandiose, rude parfois, toujours saisissante qui se dégage de ces narrations héroïques.

Aussi bien, les Vikings ne sont point des inconnus pour nous. Guerriers intrépides, navigateurs téméraires, franchissant sur de frêles vaisseaux les mers immenses, ils remontaient les fleuves jusqu'au cœur des pays prospères. L'histoire de nos cités franques au IX^e^ *siècle n'est-elle pas aussi leur histoire? Et n'ont-ils pas inspiré nos propres auteurs?*

Tel ce moine Abbon, religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui écrivit, après une incursion de Vikings, le long poème intitulé pompeusement : « De bello Parisiacæ urbis », *où il chanta les malheurs et la vertu de cette « Lutèce des Parisiens » que nomment amoureusement nos vieilles annales.*

C. G.

SKIOLD,
LE ROI VENU DE LA MER

Jadis le pays de Danemark fut longtemps sans maître et nul n'y respectait les lois ; les seigneurs faisaient la guerre et vivaient de rapines, et ce que laissaient les seigneurs allait aux brigands des chemins ; une dure contrainte courbait les pauvres gens. C'était pitié qu'un si beau royaume connût si grande misère.

Un jour, les habitants du rivage virent s'avancer sur la mer un vaisseau superbe. De loin, on distinguait la figure de dragon sculptée à sa proue et la voile d'écarlate attachée à sa haute mâture. Un vent rapide le poussait vers la terre. Bientôt il fut si proche qu'on put aisément dénombrer ses agrès et admirer la courbe de ses flancs peints au ver-

millon. Et, quand il fut plus près encore, on aperçut des guirlandes de feuillage qui couraient le long de son bord décoré de glaces étincelantes. Il vint toucher le sable, mais nul matelot n'en descendit, nul visage n'apparut, et la voile sembla se replier d'elle-même.

Des villages de la côte accoururent les pêcheurs ; tous abandonnèrent leur besogne ; ceux qui réparaient les blessures des embarcations meurtries par la vague, et ceux qui formaient les nœuds des lourds filets, et ceux qui méditaient, au seuil des cabanes, sur la brise du lendemain, et ceux qui, rentrant au port, appuyaient sur les rames et dont les bateaux glissaient avec la vitesse des oiseaux marins.

La foule stupéfaite contempla le vaisseau inconnu ; jamais, au cours des expéditions les plus téméraires, on n'avait rencontré nef si magnifique ; jamais rien de pareil n'était sorti des brumes du Nord. Les jeunes hommes ouvraient des yeux émerveillés et s'exclamaient, tandis que les vieillards, ceux qui, pendant cinquante années, avaient vécu secoués par la houle et montraient une peau mille fois plissée par l'air du large, hochaient gravement la tête et ne disaient mot ; et

quelques-uns qui avaient navigué jusqu'aux rives d'Angleterre ou même, au péril de leur vie, vers l'Islande noyée dans le brouillard, cherchaient en vain, au fond de leur mémoire, une image comparable. Mais aucun d'eux n'osait approcher et ils demeurèrent ainsi après la nuit close.

Le second jour, arrivèrent les paysans des environs, car la nouvelle avait fait du chemin. Laissant le bétail à l'étable et le sillon inachevé, ils s'empressaient, pleins d'inquiétude et, de leur assemblée, s'éleva un concert de gémissements.

— Hélas ! disaient-ils, quelle contrée nous envoie ce vaisseau robuste et bien armé, dont les flancs abritent, sans doute, des ennemis nombreux? Rien de bon ne nous vient de la mer ; la vue de voiles étrangères n'est signe que de pillage et de dévastation ; demain la mort et le feu se répandront dans nos campagnes.

Leur lamentation ne finit qu'au soir ; alors ils se couchèrent sur le sable et ne dormirent point.

Le troisième jour, une colonne de poudre surgit sur chaque route, précédant des guerriers montés sur des chevaux écumants ; les champs s'emplirent de casques d'airain, de

lances, de manteaux flottants. On fuyait avec terreur devant le tourbillon, car les coursiers sauvages frappaient du poitrail les gens trop lents à se ranger et les jetaient dans la poussière. Les chevelures des cavaliers étaient d'un roux ardent et s'échappaient des coiffes en mèches drues ; leurs visages étaient menaçants et cruels, couverts de cicatrices, rongés de plaies ; leurs bras étaient nus, leurs fortes jambes gonflaient le caleçon de laine ; à l'arçon de leur selle, le bouclier orné de cuivre heurtait, à chaque instant, l'épée de bronze ou le bois de la lance ; à ce bruit cadencé se joignait la clameur gutturale des hommes s'excitant à la course ; les chevaux irrités hennissaient de colère et se mordaient entre eux.

Les guerriers mirent pied à terre et fixèrent sur le vaisseau des regards avides, car on voyait resplendir au soleil des plaques et des incrustations de métal, et briller le corps du dragon cuirassé d'or, dont les yeux étaient de pierreries et dont la langue d'or rouge avait trois pieds de longueur.

Et ils disaient entre eux :

— D'où peut venir un vaisseau si richement construit? Des ports saxons, de la Suède ou des régions mystérieuses de l'Est?

Que veulent les hommes qui l'occupent? Pourquoi ne se montrent-ils pas?

Plusieurs déclaraient :

— Ils se cachent parce qu'un vent néfaste les a portés vers ce rivage et qu'ils redoutent de trouver ici des adversaires vaillants et vigoureux. Que souffle un air propice ! Une si belle proie reprendra la mer et disparaîtra sans retour.

Cette pensée troubla les plus hardis ; ils entourèrent le vaisseau et crièrent :

— Qui que vous soyez, débarquez et affrontez courageusement les hommes de Danemark ; le sable est bon pour la bataille, il est doux à celui qui tombe et boit le sang des blessures. Essayez contre les nôtres vos glaives et vos haches, apprenez si les armes d'or l'emportent sur les armes de fer ! nous vous ensevelirons dans vos manteaux d'écarlate, nous bâtirons sur vos cadavres de hautes collines de pierres, si vous mourez en braves, si vous ne baissez pas la paupière devant l'éclair de l'épée.

Mais ils ne reçurent aucune réponse ; alors ils lancèrent des injures, des moqueries et des sarcasmes ; ils bandèrent leurs arcs, ils saisirent des javelots et accablèrent de traits le bois sonore. Enfin l'ardeur du combat

entraîna les plus hésitants : ils brandirent les haches, escaladèrent le bordage en poussant de grands cris, et voici ce qu'ils virent :

Auprès du mât, couché sur un tapis de soie, dormait un tout petit enfant ; une gerbe de blé lui servait d'oreiller, une bannière dorée se balançait au-dessus de sa tête. Autour de lui, mille objets précieux étaient entassés pêle-mêle, couvraient les bancs des rameurs, semblaient l'immense butin d'une fabuleuse aventure. Il y avait des armes de toutes sortes, des glaives à poignée d'ivoire décorée en dents de loup et enrichie d'ambre ou d'agate ; des poignards d'or jaune, à la garde en forme de clef, logés dans des fourreaux de bois rare ; des épieux de bronze revêtu d'or, au bout de hampes garnies de nacre ; des lances d'or imitant la feuille de saule ou de sagittaire ; des haches en croissant criblées de boutons dorés ; des arcs atteignant une hauteur d'homme ; des casques à crête pointue, soigneusement polis, luisants de gemmes ; des boucliers de bronze plaqués d'or, des boucliers de bois habillés de peau et teints de nuances claires ; des broignes et des hauberts à doubles mailles ; des trompes et des olifants d'ivoire, semés de joyaux et cerclés d'or, pendus à des cor-

dons de soie ; des ceintures d'orfèvrerie et des colliers d'émail. Il y avait aussi des vases de diverses grandeurs, des aiguières, des hanaps, des plats et des cornes à boire, le tout habilement travaillé dans l'or ou l'argent. Il y avait des instruments de musique : flûtes, lyres et harpes, embellis d'ornements et de figures. Il y avait des dés d'or, des agrafes, des peignes, des chemises de fin tissu, des manteaux aux coloris éclatants, et d'autres choses si nombreuses, si bien pressées et accumulées que le pied ne trouvait à se poser nulle part.

Quand les guerriers découvrirent ces merveilles et quand ils aperçurent le petit enfant dormant sur la gerbe fraîchement moissonnée, ils s'arrêtèrent stupéfaits et ravis ; et ils comprirent soudain que les dieux favorables leur envoyaient ce vaisseau en signe de paix et comme un présage de prospérité et de gloire.

Ils s'agenouillèrent parmi les trésors, soulevèrent l'enfant de leurs rudes mains devenues tremblantes, le hissèrent sur un pavois, et, le promenant à travers la multitude qui poussait des acclamations d'allégresse, ils l'emportèrent jusqu'au lieu du Conseil. Là, ils le proclamèrent roi de Dane-

mark et ils le nommèrent Skiold qui veut dire "bouclier", en mémoire des armes qui l'avaient accompagné dans son voyage et afin qu'il devînt le défenseur du pays.

Skiold répondit, par sa force et son courage, aux vœux de son peuple. Il n'était encore qu'un tout jeune homme lorsque, pendant une chasse, il fut séparé de sa suite et attaqué par un ours d'une taille extraordinaire ; loin de fuir, il fit face à l'animal, lutta corps à corps avec lui, le réduisit à l'impuissance, le lia et le maintint jusqu'à ce qu'il fût secouru.

A quinze ans, il battit les Saxons et tua en duel, sur le front des armées, le duc Skat qui les commandait ; il les rendit tributaires et épousa la fille de leur roi.

Il fut célébré comme bon et juste, terrible à l'ennemi, doux envers les malades et les humbles, aimé pour ses jugements équitables, généreux pour ses fidèles. Il ne donnait pas seulement à ses hommes leur part de butin, mais la sienne propre et ne conservait rien pour lui-même ; et il avait coutume de dire : « Les soldats ont l'or, les chefs ont la gloire. »

Quand il sentit la mort approcher, il convoqua ses guerriers et leur dit :

— Amis et seigneurs, dès que mes yeux seront éteints, prenez mon corps et portez-le sur le rivage ; là, dans une anse, est caché le vaisseau sur lequel je vins, petit enfant. Vous me déposerez à son bord et, remettant la nef à flot, vous me confierez aux vents. Et je m'en irai comme je suis venu, ayant accompli ma mission qui était de faire d'un royaume pauvre et divisé un pays riche, heureux et uni.

Il mourut. On lui mit la couronne en tête, on l'enveloppa de ses vêtements les plus beaux, on parfuma ses cheveux et sa barbe, on lui attacha au flanc l'épée qui avait fait de grandes choses. Alors on le hissa sur le pavois et, parmi la foule qui pleurait et gémissait, on le porta vers la mer, à l'endroit où était amarré le vaisseau à la voile d'écarlate, aux parois couvertes d'or, brillantes de glaces. Près du mât les fidèles couchèrent leur roi bien-aimé.

Et, de toutes parts, arrivèrent des gens, les bras chargés de ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus cher : de vieux guerriers donnaient le fruit de vingt campagnes, des femmes jetaient leurs colliers, leurs anneaux,

les bandeaux et les voiles brodés qui retenaient leur chevelure ; tel offrait ses armes de parade, tel autre un coffret ciselé ; les bijoux et les pièces d'or coulaient des mains empressées ; le sable était jonché de richesses. Et les pauvres avaient cueilli dans la forêt les feuillages nouveaux où les baies rouges et gonflées semblaient des pierreries.

Dans le vaisseau, autour du roi défunt, on répandit tous ces trésors : les glaives, les lances et les boucliers d'or, les arcs et les haches pesantes, les casques et les olifants ; on empila les vases d'or et les plats d'argent, les flûtes et les harpes ; on fit des tas avec les hauberts, les bracelets, les colliers, les boucles et les diadèmes ; le vaisseau en fut plein jusqu'au bord. Sur la poitrine du mort on plaça les plus riches bijoux, dans son poing sa lance de guerre ; on glissa sous sa tête une gerbe de la dernière moisson et, sur son front, on déploya la bannière dorée.

Alors on étendit la voile d'écarlate ; le vaisseau fut tiré lentement sur le sable jusqu'à l'onde, et les flots l'emportèrent.

Vers quelles rives? Nul ne le sut jamais, et l'on dit que les dieux qui l'avaient envoyé le rappelèrent à eux à travers les brumes des mers ignorées.

LA PROMESSE DU VIKING

DANS la mer Baltique, près de l'embouchure de l'Oder, il y a une île qui porte aujourd'hui le nom de Wolin, mais qui jadis s'appelait Ioms et possédait une ville fortifiée, Iomsborg.

Là, le fionais Palnatoke fonda, sous le règne du roi danois Svend qui portait le sobriquet de "Double barbe", une colonie de Vikings ; cette colonie se rendit presque indépendante, eut son gouvernement et sa coutume et promptement devint prospère. L'île servait de base à de fructueuses opérations sur les côtes voisines, elle abrita bientôt une flotte nombreuse et le riche butin ramené des aventures.

Les guerriers qui l'habitaient, libres et

hardis, se pliaient toutefois à des règles rigoureuses ; ils avaient édicté des lois que nul n'enfreignait sans perdre la vie ; ils prévenaient ainsi la mollesse des mœurs et entretenaient à un haut degré les vertus militaires. Les femmes étaient proscrites du bourg et, en période de paix, les Vikings ne devaient point séjourner hors des murs plus de trois nuits consécutives.

Le roi Svend Double-barbe n'aimait pas les Vikings d'Ioms dont les expéditions n'épargnaient point le pays danois ; mais il les craignait pour leur audace et n'osait les attaquer ouvertement. Cependant, il méditait de les détruire par la ruse et cherchait dans leur propre témérité l'instrument de leur ruine.

Après de longues réflexions, il décida de les convier à une grande fête funéraire qu'il célébrait à la mémoire du roi Harald, son père. Il envoya donc des messagers à Ioms, auprès du duc Sigvald qui gouvernait les Vikings, le priant d'assister avec ses guerriers aux solennités qu'il préparait.

Au jour dit, l'armée des Vikings d'Ioms s'équipa et fit voile vers le Danemark. Le roi Svend l'attendait dans l'île de Seeland où se donnait la fête, et, quand la flotte fut

en vue, il compta soixante vaisseaux, tous magnifiquement gréés, qui couvraient la mer jusqu'à l'horizon.

Pour bien accueillir ses hôtes, Svend avait ordonné des cérémonies pompeuses et invité tout ce qu'il y avait de noble et d'illustre en Danemark ; suivant l'usage, on avait dressé de grandes tables pour le festin.

Dès le premier soir, les Vikings burent immodérément les liqueurs fermentées, la bière et l'hydromel, que leur versaient des serviteurs apostés ; et ils se mirent à rire avec fracas, à chanter, à plaisanter, à tenir mille propos insensés. Lorsque le roi vit que les fumées de l'ivresse commençaient de troubler leur raison, il éleva la voix et il dit :

— Seigneurs, n'oublions point que ce jour est consacré au souvenir de mon vénéré père. Je bois donc et je vous demande de boire avec moi à Harald, roi de Danemark.

On emplit les cornes de métal ciselé et on apporta aux Vikings les plus vastes de ces cornes, débordantes du breuvage le plus fort. Et toute l'assemblée but en l'honneur du roi Harald.

— Maintenant, dit Svend, il convient de louer Dieu pour les biens et la gloire qu'il accorde à chacun de nous. Je bois donc et

je vous demande de boire avec moi au nom du Christ.

De nouveau les cornes pleines circulèrent parmi les convives : celles qu'on déposa devant les Vikings atteignaient l'envergure d'un enfant. Et toute l'assemblée but en l'honneur du Christ.

Le roi reprit :

— Il est juste aussi, dans une réunion de guerriers, de rendre hommage au patron des hommes de guerre, au duc des légions célestes. Je bois donc et je vous demande de boire avec moi au nom de Saint-Michel.

Les cornes se remplirent pour la troisième fois, et celles que prirent les Vikings dépassaient toute mesure connue. L'assemblée but en l'honneur de Saint Michel ; le roi Svend comprit alors que les Vikings n'étaient plus maîtres de leurs paroles, il tendit le bras pour apaiser le bruit qui s'élevait et s'écria d'un ton de bonne humeur :

— Seigneurs, mon cœur se réjouit largement du spectacle offert à mes yeux : jamais ces murailles n'ont vu compagnie si belle et si pressée, festin si plaisant par la gaîté et l'endurance. Un événement aussi singulier ne laissera-t-il pas de trace? Je souhaiterais qu'il advînt en ce lieu, aujourd'hui, quelque

chose d'unique et d'extraordinaire qui rendrait cette journée pour toujours mémorable.

Le duc Sigwald se leva : il avait la figure longue, le nez recourbé ; son teint était naturellement pâle, ses yeux étaient clairs et brillants; alourdi par l'ivresse, il ne se tenait debout qu'avec peine. Il répondit au roi :

— Ta proposition, Svend, mérite d'être retenue; mais n'oublie pas que tu es au-dessus de nous, comme la montagne est au-dessus de l'Océan; c'est donc à toi de donner l'exemple des actions admirables qui rendront ce festin célèbre dans ce temps et dans les temps à venir. Ce que tu feras le premier, nous le ferons ensuite ; je m'y engage devant tous.

Le roi le remercia et dit :

— C'est la coutume, pendant les fêtes telles que celle-ci, où sont réunis d'éminents personnages, que des promesses solennelles soient formées, propres à ennoblir leur auteur et à servir l'intérêt commun. J'obéirai volontiers à cette respectable coutume, convaincu d'être suivi par vous, seigneurs, et dépassé peut-être; car, de même que les Vikings d'Ioms sont supérieurs à tous les autres hommes du Nord, de même leurs promesses et leurs exploits doivent l'emporter

sur tous les exploits et sur toutes les promesses. Vous êtes les prisonniers, seigneurs, de votre courage et de votre renommée ; vous ne pouvez rien entreprendre qui ne soit rare et merveilleusement conduit ; vos aventures soulèveront d'étonnement la postérité.

Ces louanges rencontrèrent un murmure approbateur ; le roi Svend sourit et reprit :

— Puisqu'il m'appartient de parler le premier, voici ma promesse : je m'engage à chasser de ses Etats, avant le troisième hiver, Ethelred, roi d'Angleterre ; et je dis que, s'il n'en est point chassé, il sera mort de ma main sur le sol de son pays ; et je veux joindre son royaume au mien dans le délai que j'ai déclaré. A toi maintenant, Sigvald, duc et chef d'Iomsborg ; je te défie de faire une promesse qui ne vaille pas celle que je viens de faire.

Sigvald répliqua :

— Ton défi, roi Svend, est digne de toi et de moi-même. Mais je boirai tout d'abord, comme tu bus tout à l'heure, à la mémoire de mon père, le duc Strutharald qui, avec prudence et bonheur, gouverna la province de Skaane, en Suède.

Et quand les cornes furent vides, Sigvald poursuivit :

— Écoutez quelle est ma promesse : je ferai la guerre à la Norvège par mes seules forces, avec mes compagnons et mes soldats ; avant deux ans, j'aurai chassé de ses États ou tué de ma main le duc Haakon ; et, si cela n'est point, sachez, seigneurs, que je dormirai sous la colline de pierres, en terre norvégienne, de mon dernier sommeil.

— Voilà, s'écria le roi, la promesse qu'on pouvait attendre d'un tel guerrier. Honneur à toi, Sigvald, duc et chef d'Iomsborg ! Mais j'aperçois à ton côté ton frère Thorkel le grand, dont la taille est celle d'un chêne adulte. Quelle promesse fera-t-il? Je crois que, s'il ouvre la bouche, nous entendrons des paroles remarquables.

Thorkel le grand se tourna vers le roi et dit :

— J'y pense depuis un moment. Ma promesse sera celle-ci : je ne quitterai pas plus mon frère Sigvald que l'ombre ne quitte la lance sous le soleil ; je ne fuirai pas avant d'avoir vu la poupe de son vaisseau dirigée vers l'ennemi ; et, s'il met le pied sur la rive de Norvège, j'y demeurerai aussi longtemps que son étendard flottera sur une ligne de bataille.

Le roi répliqua :

— Jamais mon regard ne s'est posé sur un homme plus capable que toi d'accomplir ce qu'il annonce. Et toi, Bue le gros, dont le poids fait plier un cheval et vaciller le vaisseau le mieux ponté, que diras-tu? Si ta promesse est à la mesure de ta corpulence, des mots formidables vont frapper nos oreilles.

Bue était énorme, comme un de ces rocs qui brisent l'effort des lames; trois hommes auraient tenu à l'aise dans le haubert qui enfermait son torse.

— Voici ma promesse, roi Svend, dit-il d'une voix de tonnerre : je marcherai avec le duc Sigvald dans cette expédition, et ne fuirai que lorsqu'il y aura plus de guerriers renversés que debout ; et, même alors, si le duc Sigvald le veut, je resterai.

— Je n'espérais pas moins de toi, repartit le roi. A ton tour, Sigurd qu'on surnomme Manteau, toi dont l'intrépidité, si l'on prête foi à la rumeur publique, n'a pas d'égale. Tu as entendu Bue, ton frère ; toi, que feras-tu?

Sigurd-Manteau se leva ; il était beau, peu bavard et timide. Il répondit :

— Ma promesse est courte, seigneur. Je suivrai mon frère ; je fuirai, s'il fuit ; je mourrai, s'il meurt.

— Je le savais, dit le roi ; vous êtes unis,

non seulement par le sang, mais par la valeur de vos âmes. A toi, Vagn, fils d'Aage ! Tes oncles Bue et Sigurd te montrent la route. On prétend que ta fidélité n'eût jamais de défaillance, et que s'il n'existe qu'un homme capable de tenir sa parole, tu es cet homme. Et je suis curieux de t'entendre, car les gens de qui tu descends étaient de fiers guerriers et des navigateurs pleins d'audace.

Vagn s'avança au milieu de la salle ; il était grand et beau, toute sa personne respirait la jeunesse et la force ; il portait une armure éclatante, un collier d'or, un casque dont le cimier brillait comme le croissant de la lune.

— Roi Svend, dit-il, voici ma promesse : moi aussi j'irai avec le duc Sigvald jusqu'en Norvège ; je combattrai auprès de Bue, mon oncle, que j'aime plus que tout autre au monde ; et, tant que Bue vivra, il touchera ma main et verra luire mon épée. Mais je ferai deux promesses encore : la première, c'est de ne point rentrer en Danemark avant d'avoir couché dans le lit d'Ingeborg, la fille du Norvégien Thorkel Lera, la plus belle vierge du Nord, et cela sans le consentement ou même contre la volonté de son père et de toute sa famille ; la seconde, c'est

de ne point rentrer en Danemark avant d'avoir tué Thorkel Lera qui est le premier parmi les hommes de Norvège.

Il se tut et le roi s'écria :

— La promesse la plus plaisante et la plus téméraire, c'est toi qui l'as faite, Vagn, et cela ne peut surprendre personne ; car tu t'élèves, par l'audace et la constance, au-dessus des héros de ce pays et de ceux qui vivent dans d'autres contrées.

Alors il but au nom de Vagn et l'assistance poussa de longues acclamations.

Un vieux poète a chanté la bataille que les Vikings livrèrent au duc Haakon, sur les rives de Norvège, dans le fiord de Hiörungevaag :

Sur les éperviers de mer, sur les grands vaisseaux rapides, les Vikings ont porté glaives et hauberts ; la vitesse est leur joie, le fouet de la brise est leur plaisir ; ils s'élancent à travers les plaines liquides.

Partout, du midi au septentrion, a résonné le bruit des armes. Tu n'attendais pas si tôt, Norvège, le choc formidable ! Et toi, ô duc, toi le destructeur des fiers navires, des monstres marins, tu frémis à la nouvelle que,

dans le sud, tirées et bercées par les lames, montent les nefs de Danemark.

Sur la mer profonde, les guerriers conduisent leurs vaisseaux, leurs embarcations légères. Et maintenant, poète, entonne le chant d'honneur pour les héros valeureux, pour ceux qui ont combattu, qui ont ramé, qui ont bandé l'arc, les yeux fixés sur le sol natal, et qui sont morts en faisant de grandes choses.

L'horizon se couvre de bateaux impatients ; le vent pousse allègrement les Vikings vers le Nord ; dans les voiles, dans les cordages roule et mugit la tempête. Sur les monts écumants galopent les coursiers de la mer ; leur poitrail fend les vagues bleues ; à leurs flancs s'élèvent et retombent des cascades glacées ; leurs pieds dominent la fureur de l'onde.

Jusqu'à la terre de Norvège, les coursiers de la mer ont conduit leurs maîtres ; et le fracas des batailles emplit aussitôt les airs. Là se rencontrent et se heurtent d'innombrables vaisseaux ; les boucliers retentissent sous le choc des glaives ; pour les corbeaux un immense butin se prépare.

Ses hommes les plus braves, ses soldats les plus résolus, le duc Haakon les a choisis

pour affronter l'assaut de Sigvald ; il a rangé en ordre de bataille ses meilleurs navires ; les avirons accouplés tremblent sous l'effort puissant des rameurs ; mais le cœur des guerriers qui ouvrent les flots n'a pas tremblé.

A la tête des Vikings, il y a trois chefs renommés : Sigvald le duc qui est fort et bon capitaine, Bue le gros au bras terrible, Vagn le plus beau des jeunes hommes. Une flotte entière obéit à chacun d'eux, une flotte reçoit de leur bouche l'ordre de vaincre.

Longtemps vivra le souvenir de ceux dont les armes ont éveillé un tel tumulte ; à jamais restera fameux le combat livré sur le large Hiörungevaag.

Les nefs danoises, blanches et pures comme des vierges de l'Océan, se glissent le long des rives. Déjà plusieurs sont vides de matelots ; maints coursiers errant sur l'eau ne portent plus que des cadavres.

Au plus haut des mâts s'agitent les bannières. Le vent des épées tranchantes use les chemises de fer. Que de vies s'abîment sous les frondes et les lances ! Sur les grands boucliers chantent les glaives nus.

Des têtes et des mains sautent par-dessus bord. Aux loups attirés sur la rive, la mer apporte leur proie.

Le Viking fend les casques d'airain, il entaille aux épaules les plus solides hauberts. Le Viking frappe à coups redoublés dans la masse ennemie. Celui qui affronte le Viking court au-devant du trépas.

Nulle arme ne demeure inactive : les poings martèlent les poitrines ; avec rage tournoient les glaives ; les haches fouillent avidement les crânes ; en épais nuage volent les flèches ; à grande voix, sur les boucliers, chantent les épées sanglantes.

Quand brille l'épée fougueuse, le haubert, étroitement cousu par la main des femmes, se rompt de haut en bas, défense inutile désormais, bonne à jeter à la mer.

Les éperviers de l'onde plient et gémissent sous le poids des morts. Les glaives prompts à creuser des blessures, renversent les héros intrépides ; sur les têtes chantent les épées luisantes ; les casques brisés ne préservent plus de la mort.

De la bataille grandit la rumeur ; on l'entend au loin sur la mer et sur le continent. Et voici que devant la fureur des Vikings, dans l'ouragan des traits, parmi les plaintes et les clameurs, reculent les hommes de Norvège.

La colère et le désespoir au cœur, le duc

Haakon doit reculer ; il gagne le rivage, il débarque sur le sable. Alors il s'arme d'un couteau affilé, il fait venir son plus jeune fils, Erling, un bel enfant, et il l'égorge, il le sacrifie aux dieux, en invoquant la victoire.

Cependant, Bue le redoutable a désuni la ligne adverse ; son vaisseau vole à travers les rangs ; pour les corbeaux il fait grande besogne ; le chant des épées couvre le bruit de la mer.

Et soudain du Nord, contre les Vikings accourt la tempête ; un orage effroyable s'abat sur les guerriers du Danemark ; la grêle crépite sur les casques, les nuages laissent choir des pierres de glace, le vent aveugle les héros ; les blessures s'ouvrent, le sang jaillit.

Chaque grêlon est large comme une pièce de monnaie, chaque grêlon atteint son homme ; le sang rouge se répand dans la mer, mais l'eau du ciel en efface aussitôt les traces. A la pluie se mêlent flèches et javelots, et, tout à coup, les nuées s'animent : dans le brouillard galope et charge l'armée des Valkyries.

Norvège, Norvège, une ardeur nouvelle te possède ! Pousse en avant, ô duc, le vaisseau où flotte ta bannière.

A la proue de ce vaisseau une femme est debout ; les Vikings épouvantés l'ont vue : elle tend les bras ; ses yeux lancent des flammes merveilleuses, de ses doigts sortent des flèches nombreuses comme les gouttes de pluie. Devant l'affreuse sorcière tombent les plus nobles guerriers, rien ne peut les sauver de la mort. Jamais si dure épreuve n'a surpris des héros ; jamais si grand désordre n'a troublé la mer immense.

Aux oreilles du duc Sigvald la peur parle de sa voix funeste : « Tire tes vaisseaux de la bataille, hisse la voile, prends le gouvernail ! Là-bas où est la terre de Danemark, une épouse aimée attend ton retour. »

Au sommet des mâts montent les voiles, la vague presse les vaisseaux, le vent gonfle leurs ailes blanches ; vers l'horizon fuit Sigvald le lâche.

Mais Bue, mais Vagn n'ont pas fui. Que s'éloignent vers le Danemark les bateaux félons ! Que d'autres, privés de guerriers se dispersent à l'aventure ! Sur celui de Bue, sur celui de Vagn demeurent les hommes courageux. Qui les aborde est repoussé avec violence, qui les attaque est précipité dans l'eau profonde.

Or Bue, le héros puissant, est durement

touché : son nasal est en pièces, ses lèvres sont tranchées, ses joues fendues, son menton est brisé ; mais l'ennemi ne le capturera pas. Au fond du vaisseau sont deux coffres pleins de trésors ; Bue s'en empare, il s'élance dans la mer, et la mer engloutit le vaillant.

Vagn a combattu comme l'aigle : les plus forts, les plus hardis il les a tenus sous son épée ; il a donné aux oiseaux de proie une abondante nourriture. Mais le nombre l'accable, la fatigue l'écrase ; ses blessures sont cuisantes, son sang brûle comme du feu. Avec trente des siens, les Norvégiens le prennent.

Les vainqueurs regagnèrent la côte avec leurs prisonniers ; on attacha ceux-ci les uns aux autres par une longue entrave et on les parqua sous la garde de serviteurs. Puis les Norvégiens allumèrent des feux, abattirent du bétail et préparèrent un festin où ils s'attardèrent jusqu'au soir ; quand ils furent rassasiés, ils allèrent regarder les prisonniers et le duc Haakon dit joyeusement :

— Seigneurs, j'ai résolu, pour vous réjouir après boire, que tous ces Vikings seraient décapités avant la nuit ; et j'ai décidé aussi que le plus digne et le plus glorieux de nous. Thorkel Lera, le premier guerrier de ce

pays et d'ailleurs, accomplirait cette prouesse nouvelle.

— Elle n'est point pour m'effrayer, dit Thorkel Lera, et je veux perdre votre estime, seigneurs, si je suis convaincu de mollesse. Placez-vous et voyez agir le glaive de Thorkel Lera.

On délia quelques Vikings parmi les plus blessés, et trois d'entre eux furent traînés devant lui ; les esclaves, occupés jusque-là à les soutenir, leur relevèrent les cheveux pour que le col s'offrît bien découvert. Thorkel leva son épée et fit tomber les trois têtes l'une sur l'autre. Puis, se tournant vers le duc, il dit orgueilleusement :

— Une vieille légende prétend qu'on ne peut trancher trois têtes de suite sans changer de couleur. Cela est-il vrai, duc Haakon?

Le duc répliqua :

— Tu n'as pas changé de couleur, Thorkel, durant ta besogne ; mais tu as pâli, ce me semble, avant de la commencer.

On fit avancer un quatrième Viking qui portait aussi de graves blessures et se mouvait à peine. Thorkel le dévisagea et lui dit :

— Te voici bien près de la mort, mon ami. Qu'en penses-tu?

Le Viking répondit tranquillement :

— Je pense que cela est arrivé à mon père, à mon grand-père et à tous mes ancêtres, et qu'il faut bien que cela m'arrive à mon tour.

Les esclaves le firent plier sur les genoux, tirèrent à eux sa chevelure, et Thorkel le tua.

Le cinquième Viking fut amené. Thorkel Lera lui demanda :

— Ne trouves-tu pas désagréable de mourir?

L'homme dit :

— Sache que les lois d'Iomsborg n'enseignent ni la peur, ni la plainte.

Il se courba de lui-même et tendit le cou au glaive.

A la sixième victime, Thorkel répéta sa question et reçut cette réponse :

— Il est préférable de mourir honnêtement comme moi que de vivre honteusement comme celui qui fait métier de bourreau.

Le septième Viking s'approcha ; il avait à la main un couteau qu'on n'avait pu lui arracher. Lorsque Thorkel l'eut interrogé :

— Je suis content, dit-il, de périr de cette façon et ne désire qu'une chose, c'est que ton coup soit sûr et rapide. A Iomsborg, nous avons disputé souvent pour savoir si un homme qu'on décapite garde quelque connaissance dans l'instant qui suit la chute de

sa tête. Je veux faire l'expérience avec ce couteau ; et je te prie de m'observer soigneusement quand tu m'auras coupé la tête : si je conserve ma connaissance, j'agiterai mon couteau, sinon mes doigts le laisseront échapper.

Thorkel promit et le frappa d'un coup rapide comme la foudre : le Viking roula à terre et le couteau lui tomba de la main.

Le huitième Viking, homme d'aspect farouche, aux yeux ardents, lui répondit :

— Je mourrai sans regret, comme tous les Vikings d'Ioms, mais je ne veux pas être traité en agneau. Permets-moi de m'asseoir ; alors tu me frapperas en plein visage et tu remarqueras bien si je change d'expression ; car c'est encore là un problème sur lequel nous autres ne sommes pas d'accord.

On fit ce qu'il désirait, et Thorkel lui donna de son épée en plein visage ; et les traits du Viking restèrent immobiles, hors les paupières qui se fermèrent lorsque la mort les toucha.

Ensuite les esclaves poussèrent en avant un tout jeune homme qui avait une magnifique chevelure blonde et soyeuse.

— N'es-tu pas navré, lui dit Thorkel Lera, de nous quitter si tôt?

— Pourquoi le serais-je, répondit-il ; le meilleur de ma vie est passé, et je viens de voir périr de tels guerriers que je rougirais de songer à leur survivre. Toutefois, il me répugne d'être traîné à la mort par des esclaves. Je demande qu'un homme libre relève mes cheveux et qu'il y prenne soin afin que le sang qui jaillira ne les souille pas.

Un Norvégien s'approcha et saisit la chevelure de l'adolescent, et il dut l'enrouler plusieurs fois autour de ses poignets, tant les boucles étaient longues et déliées ; puis il tira fortement. Thorkel balança son épée ; mais, à l'instant où l'arme retombait, le Viking fit un mouvement de tête en arrière, de sorte que le coup atteignit celui qui tenait les cheveux et lui trancha net les bras à la hauteur du coude. Le jeune homme bondit sur ses pieds et s'écria, en éclatant de rire :

— Lequel de vous, seigneurs, a oublié ses mains dans mes cheveux?

Le duc Haakon dit à son entourage :

— En vérité, voilà de redoutables adversaires ; je ne connais rien qui soit au niveau de leur courage et de leur ruse.

Et s'adressant à Thorkel Lera :

— Hâte-toi de tuer ceux qui vivent encore, sinon les choses pourraient mal tourner.

Alors son fils, le duc Erik, qui était à ses côtés, fit signe à Thorkel d'attendre et dit :

— Je doute qu'il faille achever cette tâche ; leur audace et leur génie me remplissent non d'effroi, mais d'admiration ; il serait plus sage de s'attacher ces braves que de les exterminer comme des malfaiteurs. Informons-nous, tout au moins, de leur naissance : la plupart ne peuvent être de race vile.

Et il demanda au jeune Viking comment il se nommait :

— Je m'appelle Svend ; je suis fils de Bue le gros et de noblesse danoise.

— Quel âge as-tu?

— J'aurais eu dix-huit ans au prochain hiver, si j'avais vécu jusque-là.

— Tu vivras, dit Erik, je m'y engage.

Et il le fit entrer dans sa suite. Le duc Haakon fronça le sourcil ; une sourde colère gonflait sa poitrine ; mais il la contenait, craignant Erik qui était aimé en Norvège et souffrait mal l'autorité paternelle.

— Soit ! dit-il, celui-ci t'appartient. Et maintenant que Thorkel Lera en finisse !

Erik intervint de nouveau :

— Pas encore ; je veux causer avec ces gens et décider sur le sort de chacun.

Le duc Haakon garda le silence. On amena

un autre prisonnier qui était grand, beau et d'apparence vigoureuse. Thorkel lui dit :

— Et toi, Viking, ne regrettes-tu rien, quand il s'agit de mourir?

— Rien, dit l'homme, sauf de n'avoir pu exécuter auparavant une promesse solennelle que j'ai faite.

Le duc Erik demanda :

— Quel est ton nom et quelle est cette promesse?

Le Viking répondit :

— Je suis Vagn, fils d'Aage et petit-fils de Palnatoke le fionais.

— Et ta promesse?

— J'ai pris l'engagement, si je débarquais sur le sol de Norvège, de tuer Thorkel Lera, après avoir, contre sa volonté et celle des siens, couché dans le lit d'Ingeborg, sa fille, qui est la plus séduisante vierge du Nord. Et j'affirme, seigneurs, que je mourrai chagrin, que j'aurai manqué ma vie, si je ne puis tenir ma promesse.

A ces mots, Thorkel Lera s'écria :

— Je t'en empêcherai bien !

Et il se jeta sur Vagn, l'épée au poing. Mais son ennemi, rapide comme l'éclair, évita le choc ; Thorkel ne frappa que le vide et, entraîné par le poids de l'arme, tomba

lourdement, abandonnant son glaive ; Vagn s'en saisit ; avant que personne eût pu l'arrêter, il en donna un coup terrible sur la nuque de Thorkel, disant :

— J'aurai accompli, du moins, la moitié de ma promesse et mourrai à demi content.

Le duc Haakon se leva dans une extrême agitation et il pressait ses hommes de tuer Vagn. Mais le duc Erik s'élança au devant des Norvégiens et leur dit :

— S'il m'est permis de parler haut ici, je vous jure que vous passerez sur mon corps avant de toucher à ce Viking.

Le duc Haakon blémit et grinça des dents; il vit son fils calme et résolu, il vit ses fidèles, hésitants, abaisser leurs lances et reculer ; et il étendit la main en signe de paix :

— Ne nous querellons pas pour si peu de chose, mon fils, et qu'il soit fait selon ta volonté, puisque c'est toi, à présent, qui parles en maître.

— Seigneur, répondit Erik, vous me rendrez justice un jour, pour vous avoir conservé la vie de cet homme. Quant à Thorkel Lera ne vous étonnez point de sa fin soudaine : vous-même, mon père, l'avez annoncée tout à l'heure quand vous lui avez dit : « Tu as pâli en commençant ta besogne ». Et nul

n'ignore que la pâleur au front de celui qui va donner la mort aux autres est le sûr présage d'un prochain trépas.

Bientôt l'armée norvégienne leva le camp pour regagner ses villes. Vagn prit place auprès du duc Erik ; il chevaucha jusqu'au soir où l'on arriva au bourg de Vigen.

Et ce soir-là, il coucha dans le lit d'Ingeborg, la plus belle vierge du Nord, et il resta près d'elle tout l'hiver.

HAVBAR ET SIGNE

ENTRE le prince Havbar et le roi Sivord il y avait grande inimitié à cause de Signe, la fille du roi Sivord que le prince Havbar aimait d'amour.

Le prince Havbar aimait d'amour Signe, la vierge au doux nom, au visage clair comme l'aube ; mais il avait, dans un combat loyal, couché sur la terre les deux fils du roi Sivord, les deux adolescents vigoureux, l'orgueil et l'espoir de leur père, la fleur d'une noble jeunesse. Et le roi Sivord haïssait mortellement Havbar, le meurtrier.

Or, une nuit, le prince Havbar eut un songe. Il s'éveilla, triste et mélancolique, et dit à sa mère :

— O ma mère, j'ai rêvé que j'étais dans

le ciel; et le ciel était une ville superbe, ornée de tours, ceinte de remparts ; dans mes bras je serrais Signe que j'aime d'amour ; ensemble nous volions à travers les nuages.

La mère de Havbar répondit :

— Tu as rêvé que tu étais dans le ciel et cela signifie que tu possèderas la vierge que tu aimes ; mais tu as traversé les nuages et cela signifie que tu mourras pour elle.

Havbar s'écria :

— Si j'ai le bonheur de posséder la vierge que j'aime, peu m'importe de mourir. Pour elle je mourrai sans plainte.

Alors le prince Havbar inventa un stratagème. Il laissa pousser ses cheveux si longs qu'ils descendirent entre ses épaules ; il fit tailler des habits de femme qu'il revêtit, gardant, en dessous, son haubert d'acier, et il prit sa bonne épée. Puis il monta une haquenée blanche et partit vers le pays de Danemark, chevauchant à la manière des demoiselles.

Il arriva ainsi au château du roi Sivord et pénétra dans la cour sur sa blanche haquenée. Et ceux qui se trouvaient sur son passage demandaient :

— Qui est cette vierge hardie et gracieuse, si fière d'allure, qui porte sur sa tunique une lourde épée?

Havbar répondait :

— Je suis une valkyrie ; des femmes j'ai le vêtement et la pudeur ; des guerriers j'ai le haubert, le glaive et le courage.

On le conduisit dans l'appartement où Signe se tenait avec ses suivantes :

— Je vous salue, dit-il, Signe, charmante et vertueuse princesse. Vers vous m'envoie Havbar qui est fils de roi, pour apprendre les jolis travaux des femmes, car j'y suis inhabile et vous les connaissez merveilleusement.

Signe répondit :

— Soyez la bienvenue, vous qui me saluez au nom de Havbar. Tous ces travaux où l'on me dit savante je vous les apprendrai de grand cœur. Aussi longtemps qu'il vous plaira, ce logis sera le vôtre ; vous y vivrez librement, vous mangerez à la table de mes servantes et dormirez près d'elles.

A ces mots Havbar rougit de honte.

— Je ne m'asseois pas à la table des servantes ; j'ai mangé avec des enfants de roi, j'ai dormi dans leur lit sous les courtines richement brodées. S'il me faut habiter avec vos servantes, je mourrai de confusion.

Signe sourit et répliqua :

— Écoutez-moi, belle jeune fille, et chas-

sez ce chagrin. Vous mangerez à ma table, vous dormirez avec moi, dans mon lit doré.

Elle le fit placer à ses pieds et lui dit encore :

— Je vais vous montrer des travaux précieux. Voici une draperie pour les jours de fête, pour les jours où le roi Sivord convoque les ducs et les puissants vassaux. Il s'agit de découper dans ces étoffes aux couleurs vives des animaux tels que ceux qui peuplent les bois, et de les coudre ensuite sur ce brocart avec des points invisibles.

Havbar prit un petit couteau et, dans l'étoffe aux vives couleurs, dans l'azur et l'écarlate, dans le vert profond comme celui des mers, il dessina cerfs et biches tels qu'ils courent dans les forêts ; il les dessina et les découpa soigneusement, d'une main sûre et diligente ; et Signe aux doigts fins les cousait sur le brocart.

Signe cousait et, comme elle, de leur mieux, toutes les vierges de la cour. Mais quand Havbar, fils de roi, eut fini de dessiner les cerfs et les biches, il ne sut pas coudre, et il jouait avec l'aiguille dans la bouche.

Alors une servante à la langue pointue éleva la voix et dit :

— Jamais je n'ai vu si belle vierge qui

fût plus ignorante dans les travaux des femmes. Regardez-la, elle ne coud point, elle ne fait pas le moindre ourlet et elle tient l'aiguille entre ses dents.

Havbar garda le silence. On apporta des boissons et toutes les femmes burent et Havbar vida joyeusement sa tasse de métal.

La fille méchante le remarqua et dit :

— Jamais je n'ai vu vierge si prompte à boire ; et le bol fût-il plus grand encore, elle l'eût épuisé d'un trait.

Havbar fit un geste de colère, mais la servante ne cessa pas de dire :

— Jamais je ne vis vierge ayant des mains aussi dures que celles-ci ; le fer et l'acier ne sont pas plus durs. Et jamais je ne vis de regard si brave dans les yeux d'une vierge.

Havbar, cette fois, l'interrompit rudement :

— Tais-toi, vilaine fille, méchante langue; ne t'occupe ni de ma bouche, ni de mes mains; et, pour mes yeux, sache que, si je les tourne de côté et d'autre, jamais du moins je ne les tournerai vers toi.

Ainsi passa le jour et, aux pieds de Signe, Havbar demeura jusqu'au soir. Quand l'heure du repos fut venue, Signe se leva et Havbar la suivit dans sa chambre.

Et, lorsqu'ils furent seuls, Signe posa son doigt sur la poitrine de Havbar ; elle aperçut le haubert, elle découvrit le haubert brillant comme l'or rouge, et elle demanda :

— Pourquoi votre sein n'est-il pas rond comme celui des autres vierges?

Havbar répondit :

— Au pays de mon père, la coutume veut que les vierges accompagnent les hommes dans la bataille, les accompagnent au lieu du Conseil, l'épée au flanc, le buste à l'étroit dans la cuirasse. Voilà pourquoi mon sein n'est pas rond comme celui des autres vierges.

Ils s'étendirent dans le lit doré, sous les belles courtines, et Havbar interrogea Signe :

— Dites-moi, petite Signe, charmante princesse, puisque nul ne nous écoute, dites-moi s'il est quelque chose au monde que vous désirez par dessus toutes choses.

— Il n'est rien au monde que je désire, rien que je désire ardemment, hors lui, Havbar, fils de roi, que j'aime d'amour et qui ne peut être mien.

— Si c'est Havbar, fils de roi, que vous aimez d'amour, approchez votre visage de moi, Signe, ô ma bien-aimée, car celui que vous désirez est couché près de vous.

Mais Signe se retira, pâle et courroucée :

— Si vous êtes Havbar, fils de roi, pourquoi me surprenez-vous de cette manière étrange et déloyale? Pourquoi n'entrez-vous pas dans la cour de mon père, à cheval, le casque en tête et le faucon sur le poing droit?

Havbar répondit :

— Hélas ! puis-je entrer dans la cour de votre père, à cheval, le casque en tête et le faucon sur le poing droit? Votre père, Signe, est devenu mon ennemi, il veut ma mort et menace de me faire pendre.

— Taisez-vous, Havbar, taisez-vous, par pitié. Votre voix résonne dans la nuit ; et je viens d'entendre du bruit près de la porte. Quelqu'un nous guette là-bas.

— Si quelqu'un est éveillé dans le palais et nous guette, ne craignez rien, Signe, ne tremblez pas. J'ai placé sous l'oreiller mon glaive et mon haubert d'acier bleu ; ma bonne épée est à portée de ma main, aussi mon haubert solide ; et je n'aurais pas peur, quand même cent hommes d'armes franchiraient le seuil.

Alors Signe fut rassurée ; ils nouèrent leurs doigts et mêlèrent leurs chevelures ; et ils s'endormirent ainsi paisiblement, les deux enfants de rois.

Au dehors, la servante infidèle avait collé

son oreille à la cloison ; elle n'avait rien perdu de leurs paroles et elle savait où étaient cachées les armes.

Et quand elle comprit qu'ils dormaient, elle pénétra doucement dans la chambre ; doucement elle se glissa au chevet du lit et s'empara de la bonne épée et du haubert d'acier bleu.

Elle vola l'épée, elle vola le haubert aux mailles résistantes ; puis elle courut, le long des corridors obscurs, jusqu'à la salle où reposait le roi Sivord.

— Dormez-vous, mon noble seigneur ? Réveillez-vous ! Il ne sied pas de dormir à cette heure. Un homme est dans le lit de votre fille, et il se nomme Havbar, fils de roi.

Sivord sortit de son lourd sommeil et répondit, plein de colère :

— Va-t-en, sorcière, mauvaise fille, et ne prononce plus un mot sur Signe, la plus pure des vierges. Demain, avant que le soleil se couche, pour ton crime, tu seras brûlée vive.

— Roi Sivord, écoutez-moi, apprenez la vérité. Et si vous ne croyez pas à mes propos, croyez au moins à ceci : je vous apporte l'épée et le haubert de Havbar, cachés sous l'oreiller dans la chambre de Signe.

Alors le roi Sivord sauta du lit et il s'é-

lança dans les appartements et dans les cours, rugissant de fureur, et criant :

— Levez-vous, tous mes hommes, levez-vous en grande hâte ; coiffez vos casques, serrez fortement vos cuirasses, prenez vos haches pesantes ; car nous avons ici Havbar, fils de roi, qui a le crâne si dur.

Suivi de ses gens, le roi Sivord marcha vers la chambre de Signe, et, du pommeau de son glaive, du fer de sa lance, il heurta la muraille.

— Debout, Havbar, fils de roi, debout ! Sors dans la cour, si tu l'oses !

Havbar bondit hors de la couche et sous l'oreiller il chercha à tâtons ; mais le haubert d'acier bleu avait disparu; disparue aussi la bonne épée.

— Signe, mes armes ont été dérobées pendant la nuit. Comprenez-moi petite Signe, voilà une méchante affaire.

Cependant les guerriers enfoncèrent la porte et se jetèrent sur lui avec de grandes clameurs.

Honneur à Havbar, fils de roi ! Il a rompu un montant du lit, il l'élève au-dessus de sa tête, il l'abat vigoureusement autour de lui ; il se défend aussi longtemps que le bois tient contre les haches et les épées. Et, quand son

arme fut en pièces, il frappa les uns avec les poings, les autres avec les pieds ; trente hommes du roi, trente parmi les meilleurs, étaient étendus, sanglants, dans la chambre de Signe.

A la fin, on le saisit. On fit prisonnier Havbar, fils de roi, et on le lia avec des rubans de fer, avec des chaînes d'acier ; mais il arrachait tout, il tordait les liens comme s'ils eussent été de paille.

La servante infidèle vit l'embarras des hommes ; elle s'approcha et donna ce conseil perfide :

— Vous n'arriverez jamais, seigneurs, à entraver Havbar aujourd'hui, si vous ne prenez, pour le faire, un cheveu de la princesse Signe. Prenez un cheveu, un seul, de la tête de Signe et nouez-le autour des mains de Havbar ; il se briserait le cœur plutôt que de briser ce cheveu.

Alors ils coupèrent un cheveu sur la tête de Signe et le mirent autour des poignets de Havbar ; et Havbar devint faible et docile comme un enfant, car il aurait donné sa vie pour ne pas déchirer ce fil léger.

Et il alla vers Signe et lui parla tout bas :

— Écoutez-moi, Signe, ma bien-aimée, et promettez-moi de faire ce dont je vous prie :

aussitôt que vous me verrez pendu, tout à l'heure, à la branche d'arbre, incendiez votre chambre, incendiez le château de votre père et mourez en même temps que moi.

Signe ne pleurait point : elle le regarda de son air candide et fier, et elle répondit :

— Les guerriers qui ont enchaîné vos mains et ceux qui vous conduiront au supplice ont des fiancées parmi mes compagnes et mes filles d'honneur ; sur elles je vous vengerai, Havbar, sur elles et sur moi-même.

Havbar lui dit adieu. On l'entraîna du côté de la forêt où l'on attachait déjà une grosse corde à la maîtresse branche d'un chêne.

Il entra dans la forêt, Havbar, fils de roi, bravement, les yeux rieurs, des mots plaisants aux lèvres ; et, quand on le poussa sous la potence, il dit à ses gardiens :

— S'il vous agrée de me faire une faveur dernière, pendez d'abord ma robe et laissez-moi la contempler ainsi un instant, afin que je jouisse un peu du spectacle. Pendez ma robe, elle est d'écarlate, on la reconnaît de loin ; toutes les dames qui sont aux fenêtres du château la verront et elles auront regret de moi qui ai tant regret d'elles.

Signe était dans sa chambre, les paupières

sèches, le regard fixé sur la forêt, et ses suivantes demeuraient muettes à cause de sa douleur. Lorsqu'elle aperçut la robe d'écarlate se balançant à l'arbre, elle ordonna de fermer les portes, elle ordonna de jeter les clefs dans le fossé, et elle mit le feu aux draperies de sa chambre.

Elle mit le feu aux draperies et aux courtines brodées de son lit. Le feu envahit la salle et se répandit dans tout le palais, il brûla la princesse Signe et toutes ses demoiselles.

Havbar, adossé à la potence, disait :

— Ne descendez pas encore ma robe d'écarlate. Ayez patience, seigneurs ; qui de vous ne s'attarderait à considérer le monde, avant de le quitter pour toujours?

Soudain il vit l'incendie monter à l'horizon, les flammes dévorer les murs et le toit, et il dit :

— Seigneurs, descendez maintenant la robe rouge et, par pitié, faites vite votre besogne. Si j'avais dix mille vies, en ce moment, je ne voudrais pas vous en disputer une seule.

Le roi Sivord se tenait à quelque distance sur son cheval noir, et il trouvait que ses hommes étaient bien lents et il grondait

d'irritation. Comme le feu tourbillonnait au-dessus du château, il demanda :

— Qu'est-ce que ce grand feu? D'où sort cette fumée pareille à une nuée d'orage?

Un petit page qui était accouru lui répondit, en pleurant :

— Seigneur, c'est Signe, la belle princesse, qui meurt pour l'amour de Havbar.

Le roi Sivord chancela et s'écria :

— Courez au château, ne laissez pas brûler Signe, ma fille chérie. Que d'autres courent à la potence et délivrent Havbar, fils de roi !

Mais quand on fut au château, il ne restait que des cendres ; et, quand on fut à la potence, le corps de Havbar pendait à la branche du chêne.

Le roi Sivord se frappa la poitrine et versa des larmes amères :

— Hélas ! hélas ! si j'avais su que l'amour était si fort, je n'aurais pas fait cela pour tout le Danemark.

LA MORT DE HIALMAR

ARNGRIM était le nom d'un Viking fameux qui habitait, dans la Suède méridionale, une contrée déserte et inculte, peuplée d'étangs et de forêts, et appelée le pays de Bolm.

Il avait douze fils rouges de peau, hauts de taille, larges de poitrine, tous plus forts que la plupart des hommes ; ils montraient avec orgueil leurs bras, leurs jambes et leur buste ; ils excellaient dans la course, le lancement du javelot et le tir à l'arc ; lorsqu'ils n'étaient point en expédition sur la mer, ils ne faisaient rien que s'exercer aux jeux violents du corps, pour entretenir la vigueur et la résistance de leurs membres. L'aîné, Angantur ou Angan le Taureau, dépassait

ses frères d'une coudée ; il était le plus agile et le plus robuste, et commandait aux autres ; une barbe noire et serrée couvrait ses joues ; sa chevelure broussailleuse débordait ses épaules ; sous sa blouse de cuir lamée de fer roulaient des muscles puissants, durs comme les rochers des promontoires, et, quand il combattait, sa gorge lançait un cri formidable qui frappait l'ennemi de stupeur.

Les douze frères étaient connus au loin pour leur barbarie : nul ne les voyait sans craindre pour sa personne ou ses biens ; mais on fuyait, on se cachait à leur approche, quand ils étaient pris de la fureur des Bersaerks. Alors ils hurlaient, le visage levé vers le ciel, comme des bêtes sauvages, mordaient et déchiraient le bord de leurs boucliers, entamaient de leur glaive les roches de granit et en tiraient des gerbes de feu, arrachaient les arbres avec leurs racines, accomplissaient cent actes de démence ; dans cet état ils n'épargnaient rien : les hommes, les animaux, les choses servaient d'aliment à leur rage, et ils ne se calmaient qu'au moment du crépuscule, lorsque le soir étendait sur la terre, avec l'ombre démesurée des chênes, le silence et l'apaisement.

Telle était la terreur inspirée par eux

qu'ils ne trouvaient plus de guerriers pour suivre leurs entreprises ; car il leur était arrivé d'être saisis, en pleine mer, par la fureur des Bersaerks et de massacrer leurs compagnons. Sur le bateau plat, muni de longues rames, qui les portait vers les aventures ils montaient seuls, terribles et muets, et, parfois, on entendait venir tout à coup du large, pareils à des rugissements, les éclats de leurs transports frénétiques.

Un jour de Noël, comme ils devisaient entre eux, cherchant de nouveaux sujets de guerre et de rapine, Angantur s'écria :

— En vérité, je ne suis qu'un être grossier, au poil dur, à la voix grondante, chasseur d'ours, coureur de mers ; je suis vêtu de peau et d'acier ; j'aime le vent et la pluie, la plainte des vaincus, l'odeur du sang ; les loups et les corbeaux sont mes amis. Je ne connais ni les façons polies de la cour, ni les habits de soie, ni les bijoux d'or ; je ne sais pas dire les paroles qui séduisent les femmes ; ceux qui me redoutent me méprisent. Eh bien ! frères, j'irai jusqu'à la ville royale, jusqu'à Upsala ; j'entrerai dans le palais du roi de Suède, et je lui demanderai pour moi sa fille Gunhild qui est une belle et savante demoiselle. Et, si je ne perds la vie, j'aurai

pour femme la plus noble princesse du Nord.

Ses frères lui répondirent :

— Nous irons avec toi et nous soutiendrons ta cause ; il n'existe pas un roi qui ose, à notre vue, écarter ta demande ; il n'y aura pas un homme pour te dire : « Tu n'obtiendras pas ce que tu veux. »

Ils se rendirent donc à Upsala ; ils se présentèrent devant le roi qui était au milieu de sa cour, et Angantur exposa sa requête avec force et insolence.

Tout en parlant, il voyait le roi changer de couleur et les assistants baisser le front comme des coupables. Quand il se tut, la surprise et la peur se peignirent sur les visages.

Alors un jeune homme s'avança : il avait de beaux traits graves et mélancoliques ; son œil était clair et doux, son geste aisé, sa démarche ferme et gracieuse ; il s'appelait Hialmar.

— Seigneur, dit-il, ce Bersaerk n'a jamais fait que piller vos villes et rançonner vos campagnes, tuer vos gens et voler vos bestiaux ; ensuite il s'est ri de vous en vous traitant de roi de paille. Moi qui vous ai toujours fidèlement servi, qui ai pris votre défense dans le Conseil et versé mon sang sur vos champs de bataille, je n'eusse point tenté

de vous faire une telle demande ; car la princesse Gunhild est digne d'un amour plus illustre que le mien. Mais puisque ce Bersaerk a posé son regard sur elle et qu'il n'a pas été, au premier mot, jeté hors d'ici, je vous supplie de donner votre fille à votre bon serviteur plutôt qu'à l'homme que voici.

Le roi considéra Hialmar avec faveur, il l'estimait comme un des meilleurs parmi les siens ; et il le considéra aussi avec pitié, sachant que son intervention lui coûterait peut-être la vie. Puis il se tourna vers Angantur, et la crainte, l'indécision s'emparèrent de son esprit. Longtemps il différa de répondre ; enfin il dit :

— Je ne contraindrai point ma fille dans ses amours, ni dans sa volonté ; elle épousera celui qu'elle aura librement choisi.

Gunhild se leva : un voile d'azur enfermait ses cheveux dorés, sa robe étroite révélait son corps mince et bien fait ; une boucle d'émail retenait à sa ceinture un riche ruban d'orfèvrerie. Elle dit au roi :

— Seigneur, mon dessein n'était point de vous quitter si tôt, heureuse que je suis de mon sort et de vos bontés. Mais, s'il me faut prendre un époux, donnez-moi Hialmar qui

est un homme aimable et d'un grand caractère, et non Angantur que je ne connais pas, sinon par sa mauvaise renommée.

En se prononçant ainsi, elle rougit, car elle aimait Hialmar dans le secret de son cœur et montrait tour à tour cette audace tranquille et ce pudique effroi, double charme des vierges.

Angantur fronça le sourcil; ses yeux devinrent sombres comme un ciel d'orage. Il répliqua :

— Point n'est besoin d'autres discours, car sur ce sujet ma décision est bien arrêtée.

Et s'adressant à Hialmar :

— Pour toi, écoute ceci : au jour de l'équinoxe d'été, je dirigerai mon vaisseau vers l'île de Samsöe ; je t'attendrai là. Si tu ne viens pas, tu seras réputé comme menteur et couard auprès de tous les gens d'honneur.

— Va ! répondit Hialmar ; l'ancre de mon vaisseau mordra le sable de l'île ; il n'est plage si lointaine où je ne veuille te rejoindre.

Angantur et ses frères retournèrent chez eux. Quand arriva l'équinoxe d'été, l'aîné ordonna de placer les avirons et de préparer la voile du bateau.

— Nous irons à Samsöe, afin que Hialmar n'en sorte pas, s'il a l'imprudence de

s'y rendre. Cela fait, Gunhild sera mienne.

Son père Arngrim, qui avait une grande expérience des périls, lui donna des conseils de sagesse.

— Attache à ton baudrier, dit-il, mon épée Turfing, la vieille compagne de mes luttes ; elle a été forgée par les nains dans les cavernes brûlantes de la montagne ; sa lame trempée dans le sang venimeux d'un dragon possède une vertu magique : chaque fois qu'elle jaillit de son fourreau de cuir clouté d'or, c'est le signal de la mort d'un homme.

Angantur reçut l'épée et répondit :

— J'ai plus de confiance dans mon bras que dans les glaives enchantés. Votre épée, cependant, brisera le crâne de Hialmar, puisque tel est votre désir.

De son côté Hialmar s'apprêtait à gagner Samsöe. Avant son départ, la princesse Gunhild l'appela près d'elle et lui dit :

— Hialmar, mon cœur vous appartient, à nul autre il ne sera. Prenez cet anneau que je vous offre : si je le revois à votre doigt, je vivrai heureuse ; s'il me revient seul, je mourrai comme vous.

Hialmar passa l'anneau à son doigt et répondit :

- J'ai votre parole. et. parce que je vous aime. je ferai en sorte que vous puissiez vivre.

Il partit avec Orvar-Odd. son frère de sang et quelques hommes choisis. Deux vaisseaux les portèrent à Samsöe. Ils mirent pied sur l'île et. supposant que les fils d'Arngrim les avaient précédés. ils s'enfoncèrent dans le pays pour les découvrir.

Tandis qu'ils s'éloignaient. Angantur et ses frères entrèrent dans la baie de Samsöe et aperçurent les vaisseaux de Hialmar amarrés parmi les joncs et pleins de guerriers. A ce spectacle. la fureur des Bersaerks les égara : ils volèrent jusqu'au rivage et se précipitèrent sur leurs ennemis. en poussant des hurlements effroyables. Les gens de Hialmar étaient braves. ils ne s'enfuirent point, ils ne jetèrent pas un cri pour appeler à l'aide : chacun se battit et mourut à sa place ; leur sang rougit la mer. leurs corps mutilés furent emportés par les flots.

Alors les Bersaerks coururent à travers l'île. entrechoquant leurs armes, emplissant les forêts et les plaines de farouches clameurs.

Hialmar et Orvar-Odd s'en revenaient vers le lieu où ils avaient laissé leurs compagnons. De la hauteur, ils virent les bateaux vides, les cadavres épars sur l'onde, les meur-

triers hurlant et agitant des glaives ensanglantés. Et Hialmar dit tristement à son ami :

— Ce soir, nous serons les invités d'Odin.

Odd le regarda, étonné et mécontent, et répondit :

— Pourquoi ce funèbre propos? N'as-tu pas une fiancée qui soupire après ton retour? Crois-moi, les douze frères s'asseoiront ce soir, sans nous, à la table d'Odin.

Hialmar secoua la tête pour chasser de sombres pensées et reprit :

— L'un de nous combattra onze des frères ; l'autre rencontrera Angantur qui vaut à lui seul plus que tous ses frères réunis. Que préfères-tu?

— Je marcherai contre Angantur, dit Odd ; il a une épée fée, Turfing, que forgèrent les nains de la montagne et qui fut plongée dans le sang d'un dragon ; ton haubert d'acier ne t'en défendrait point, et moi qui n'ai qu'une chemise de soie, je suis mieux armé que toi devant les maléfices.

— Non, répliqua Hialmar ; c'est moi qui ai provoqué cette bataille, c'est moi qui t'ai conduit ici ; et j'ai promis autre chose à Gunhild que de suivre ton ombre. Mon épée pour n'être pas enchantée, ne pliera pas sous celle d'Angantur.

Ils prolongeaient leur noble querelle quand les Bersaerks parurent. Angantur venait le premier : Turfing brillait dans sa main comme un rayon de soleil. Ils s'arrêtèrent à quelques pas et l'aîné, s'adressant à Hialmar et à Odd, dit :

— Nous connaissons votre valeur, nous savons quels rivaux nous sont opposés ; quant à vous, c'est une terrible besogne qui vous attend. Agissons donc en gens qui font cas les uns des autres et ne méprisent pas celui qui tombe. Convenons, s'il vous plaît, que le vainqueur ne s'appropriera pas les armes du mort, qu'il respectera son cadavre et le traitera avec honneur. Si je péris à cet endroit, je veux que Turfing soit couchée près de moi sous la colline de pierres qui abritera mon corps. Les survivants donneront aux vaincus la sépulture et ils dresseront au-dessus d'eux un tertre élevé comme à des adversaires dignes de gloire.

Il dit et tous s'engagèrent à faire ce qu'il proposait. Puis ils s'attaquèrent, Hialmar et Angantur, Orvar-Odd et les onze frères.

Odd n'était pas d'une grande taille, mais il avait des muscles de fer, les os de la tête solides, un sang-froid qui lui épargnait les coups inutiles et les entraînements funestes.

L'un après l'autre il renversa sur l'herbe les onze frères ; lui-même n'avait que de légères blessures.

Alors il chercha Angantur et Hialmar ; il vit le géant étendu sur le dos et occupant un vaste espace de sol : sa main était crispée sur son épée, ses yeux dilatés regardaient les nuages, une large plaie lui trouait le sein d'où coulait une humeur noirâtre.

Hialmar à quelque distance, était assis sur un banc de gazon : les débris de son casque pendaient le long de ses joues, son haubert déchiré laissait à nu sa chair meurtrie ; son sang ruisselait à ses pieds, ses paupières étaient fermées, ses lèvres mortellement pâles.

Odd le toucha doucement et lui dit :

— Ami, tu sembles mal à l'aise. Quel rude combat tu as livré !

Hialmar entr'ouvrit les yeux, sourit à son frère et répondit d'une voix très faible :

— Turfing m'a percé le cœur de sa lame trempée dans le sang du monstre ; bientôt je ne serai plus. Auparavant, ami, écoute-moi. L'anneau que j'ai, je le tiens de ma dame Gunhild qui m'a dit ces mots : « Si je le revois à votre doigt, je vivrai, s'il me revient seul, je mourrai comme vous. » Ne le retire point de ma main, mais emporte mon corps

à Upsala pour le montrer à Gunhild, afin qu'elle ne meurt pas de moi qui meurs d'elle. Et tu lui diras : « Voici le gage de sa foi, voici sa volonté : dans son dernier souffle a passé le nom de Gunhild sa bien-aimée. »

Il baisa l'anneau et expira.

Odd assembla les douze frères côte à côte: à chacun il laissa ses armes et déposa sur la poitrine d'Angantur l'épée Turfing dont la lueur splendide s'était éteinte comme le soleil sous les vapeurs du couchant. Il entassa sur eux des mottes de terre et des blocs énormes : une colline majestueuse s'éleva que les oiseaux de proie heurtaient vainement de l'aile, en traçant dans l'air leurs cercles rapides.

Et, quand il eut accompli ce devoir, Orvar-Odd descendit au rivage, embrassant le corps de Hialmar: il le mit dans un des vaisseaux la tête tournée vers le Nord-Est, et, manœuvrant la voile, il prit lentement la route de la Suède.

Il arriva un soir à Upsala : la nuit tombait. Il y avait fête au château du roi, mais Gunhild ne s'y mêlait pas : seule dans sa chambre, elle méditait tristement, le regard du côté de la mer. Odd traversa le palais bruyant, portant son ami : il franchit le

seuil de la chambre et coucha le corps aux pieds de Gunhild.

— Princesse, dit-il, voici Hialmar, votre fiancé qui est mort de vous ; l'anneau d'or que sa bouche déjà froide a baisé, l'anneau d'or est à son doigt, afin que vous ne mouriez pas de lui selon votre parole. Voici le gage de sa foi et de sa volonté. Dans son dernier souffle a passé le nom de Gunhild sa bien-aimée. Et je viens ici pour vous apprendre tout cela, ainsi qu'il l'a voulu.

Gunhild se leva toute roide ; mais elle défaillit aussitôt et elle se renversa dans ses beaux cheveux : son cœur s'était rompu, son âme était partie.

Et on les ensevelit tous deux sous la même colline de pierres, à Upsala.

LA LOI DU SANG

I

L'INVINCIBLE KIARTAN

A Leugar, dans la vallée de Seiling, en Islande, vivait une femme du nom de Gudrun ; elle était fille d'Osvifur ; son époux, Boddli, était un homme réputé pour sa loyauté et sa force.

Un jour, elle se leva plus tôt que le soleil et se rendit dans la chambre où dormaient ses frères ; elle toucha l'épaule de l'aîné, Ospakur, et l'éveilla, et elle éveilla de même les quatre autres.

Ospakur regarda sa sœur et lui dit :

— Que veux-tu, Gudrun, et pourquoi es-tu debout à pareille heure?

Elle répondit :

— Je veux savoir ce que tu comptes faire pendant la journée qui vient.

— Rien qui vaille, dit-il, sinon rester tranquillement à la maison.

Et il fit mine de se recoucher ; mais elle le retint et poursuivit d'une voix rude :

— Si vous étiez, tes frères et toi, de simples fils de paysan, il me suffirait de vous voir paisibles et oisifs, car il importerait peu que de vos actions sortît le bien ou le mal. Ecoute-moi, Ospakur. Je sais que, ce matin, non loin d'ici passera un homme à cheval, escorté de deux compagnons. Cet homme est Kiartan. Ne le connais-tu pas? N'est-ce pas lui qui, naguère, me parla d'amour, m'appela sa fiancée et, bientôt, m'oublia pour une fille de Norvège ? Et n'est-il pas vrai qu'une telle injure attend encore son paiement ? Va, je rougis de honte à cette pensée. Les gens de votre sorte ont la mémoire des pourceaux ; et je ne puis croire que vous ayez jamais l'audace d'affronter Kiartan, l'offenseur de notre famille, si vous n'osez le rencontrer aujourd'hui, quand il voyage presque seul. Sans doute préférerez-vous, nombreux comme vous l'êtes, rester ici, le dos au feu et faire grande besogne avec la langue.

— Tu as raison, ma sœur, répondit Ospakur, le moment est bien choisi. Mais tu traites tes frères sans modération et tu cries comme s'ils étaient sourds.

Ce disant, il sauta de son lit et s'habilla ; ses frères l'imitèrent l'un après l'autre. Ils décrochèrent leurs épées, prirent leurs casques et leurs blouses en mailles d'acier, et ils s'armèrent en silence.

Cependant Gudrun revint dans sa chambre où Boddli, son mari, reposait encore. Elle l'éveilla à son tour :

— Entends, Boddli, le bruit des boucliers et des lances que préparent mes frères ; ce sont des guerriers courageux et qui n'hésitent point devant le devoir. Une occasion unique s'offre d'atteindre Kiartan, notre ennemi. Aurai-je à discourir longtemps pour te convaincre de les suivre?

Tandis qu'elle parlait, Boddli sentait une grande tristesse envahir son cœur. Il secoua lentement la tête et dit :

— Comment pourrais-je me joindre à ceux qui cherchent la mort de Kiartan? Tu sais aussi bien que moi quelle amitié fraternelle nous a unis; Olaf Paa, son père, m'éleva comme si j'eusse été son propre fils ; dès l'enfance, nous nous sommes liés par des ser-

ments sacrés et, pour les rendre inviolables, nous avons, rapprochant nos poignets blessés par le même couteau, mélangé le sang de nos veines.

— Tu gardes fidèlement les souvenirs, Boddli, reprit Gudrun avec ironie ; et tu n'oublias pas ces serments d'éternelle amitié le jour où tu trouvas bon d'apprendre à la fiancée de Kiartan qu'elle était délaissée, le jour où tu la supplias de devenir ton épouse. Allons, lève-toi ! Les hauts faits ne peuvent s'accomplir au gré de tout le monde. Je te le jure, notre vie commune est terminée, si ton parti n'est pas le mien.

Boddli baissait les yeux et ne répondait pas. Alors elle dit amèrement :

— Maudit soit l'instant où je prêtai l'oreille à tes promesses ! J'ai double raison, maintenant, de haïr Refna, la femme de Kiartan : elle a pour époux celui qui m'était destiné et cet époux mérite d'être aimé. Pour moi, mon sort est de vivre auprès d'un homme indigne même d'être regardé en face.

A ces mots, Boddli se leva sans rien dire ; il se vêtit, boucla son haubert, ceignit son épée et rejoignit ses beaux-frères assemblés dans la cour avec quelques comparses.

Ils étaient neuf au total : les cinq frères

de Gudrun, Ospakur, Helge, Vandrandur, Torrandur et Thorolfur ; le sixième était Boddli ; le septième était un adolescent très vigoureux, Gudleugur ; et il y avait les deux fils de Thorhalla le bavard, Oddur et Sten.

Ils montèrent à cheval et galopèrent jusqu'à la vallée de Svina où ils firent halte en un lieu appelé Hafragil qui est au débouché de cette vallée. Ils attachèrent leurs chevaux derrière un buisson et, s'asseyant au milieu des rochers, dans une sorte de crevasse qui dominait le chemin, ils attendirent ; Boddli se coucha près du bord, il était sombre et, malgré les avances de ses compagnons, il ne desserrait pas les lèvres.

Kiartan était parti au petit jour de sa maison à Tunga, avec une douzaine de cavaliers. Quand il eut traversé la gorge de Miosundi, là où la vallée commence à s'élargir, il donna congé à ses suivants ; mais ils feignirent de ne pas l'entendre, car ils avaient des motifs de craindre une embûche, et l'accompagnèrent jusqu'au bout de la vallée. Aussitôt qu'on eut dépassé les pâturages qui s'étendent vers le Nord, Kiartan ordonna de nouveau à ses hommes de le quitter.

— Ne vous obstinez pas, dit-il en riant ; certaines gens se gausseraient de moi, si

j'avais l'air de redouter sur cette route les mauvaises rencontres.

Les cavaliers arrêtèrent leurs montures et l'un d'eux répondit :

— Nous ferons ta volonté, Kiartan : mais nous ne nous pardonnerons pas de t'avoir obéi, si nous apprenons plus tard que tu as eu besoin de notre aide quand nous ne fûmes plus là.

Kiartan répliqua :

— Je n'ignore pas quels adversaires vous craignez pour moi. Il est un homme, du moins, je l'affirme, qui ne sera point parmi ceux qui me voudraient nuire : c'est Boddli, mon ami, mon frère. Quant aux fils d'Osvifur, ils peuvent s'embusquer tous sur mon passage : je ne veux point juger qui d'eux ou de moi irait raconter l'issue du débat.

Puis il poussa son cheval, ne conservant avec lui que deux serviteurs, Aun le noir et un autre homme nommé Thorarin. Bientôt les siens le perdirent de vue : ils écoutèrent s'éloigner le bruit de sa course et, lentement, à regret, ils s'en retournèrent.

Cependant, les fils d'Osvifur commençaient à montrer de l'impatience et ils ne voyaient pas sans soupçon Boddli qui, les yeux fixés sur la vallée, ne cessait d'observer la route par où venait Kiartan.

Ils disaient entre eux :

— Pourquoi s'est-il placé de manière à surveiller tous les environs? Ne penserait-il pas à nous trahir?

Ils s'approchèrent de lui, le plaisantant et le bousculant pour distraire son attention ; mais, tout à coup, au mouvement qu'il fit, ils comprirent que Kiartan n'était pas loin. Alors ils s'écartèrent de Boddli et sautèrent sur leurs armes.

En effet, Kiartan et ses deux compagnons étaient arrivés à Hafragil, car ils allaient bon train. Dès qu'ils eurent franchi le défilé, ils découvrirent l'embuscade et reconnurent leurs ennemis.

Sans même ralentir, Kiartan se laissa glisser à terre et se dressa devant les cinq frères qui avaient bondi sur le chemin et se tenaient en groupe, adossés à une haute roche; et, faisant un pas en arrière, il fit voler contre eux sa longue lance : l'arme heurta le bouclier de Thorolfur, elle brisa le bouclier, perça le bras au-dessus du coude et coupa net le tendon du muscle ; Thorolfur lâcha son bouclier et, soutenant son bras déchiré, il se tint à l'écart. Alors Kiartan tira son épée, car les cinq frères et Gudleugur s'avançaient ensemble vers lui et vers Aun qui s'était

rangé à son côté ; pendant ce temps, les fils de Thorhalla couraient sus à Thorarin qui mettait pied à terre à son tour et l'attaquaient vivement.

Le choc des glaives sur les armures emplit l'air et résonna vers la plaine ; le sang coula sous les casques et à travers les tissus d'acier ; le feu du combat éclaira les regards ; des souffles rauques jaillirent des poitrines. Aun le vaillant se battait de toutes parts et s'efforçait de couvrir Kiartan ; celui-ci levait et abaissait régulièrement son épée et, à chaque fois, la lourde lame entrait dans le fer ou la chair vivante ; il faisait si terrible besogne que l'épée, à plusieurs reprises, se tordit et qu'il dut la redresser sous son talon. Bientôt nul, hors lui, ne fut sans blessure, et plus d'un, gravement touché, ne luttait désormais qu'avec peine.

La bataille était acharnée ; peu à peu, devant l'infatigable Kiartan, les fils d'Osvifur reculèrent, et, soudain, ils tentèrent de se jeter sur Aun pour se défaire, au moins, d'un adversaire. Mais, au même instant, Kiartan, d'un revers, frappa Gudleugur à la jambe au niveau du genou ; le coup fut si puissant qu'il arracha le membre ; Gudleugur tomba, perdant tout son sang.

De nouveau les frères durent se grouper contre Kiartan ; ils l'assaillirent vigoureusement, mais ils ne purent le faire céder d'un pas, tant il se défendait avec fureur. Alors Kiartan, plein d'aise et d'orgueil, faisant mouvoir son arme comme il l'eût fait d'un léger bâton, s'adressa à Boddli qui demeurait à distance et lui cria :

— Ami Boddli, n'es-tu venu que pour le spectacle? N'as-tu pas au flanc une épée qu'on dit célèbre entre toutes, et ne souffres-tu pas de la laisser inactive? Va, il te faut battre avec tes beaux-frères ou avec moi, si tu es un homme digne de la porter.

Boddli feignit de ne pas entendre ; il détourna la tête et ses traits exprimaient une grande douleur. Mais Ospakur, à son tour, l'interpella, parce qu'il voyait bien que, sans l'aide de Boddli, Kiartan ne serait pas vaincu.

— Que te semble, Boddli, des propos moqueurs de Kiartan? A l'ordinaire, tu es moins froid devant l'insulte. Bien surpris seront ceux qui apprendront cela ; et l'on racontera aussi que tu avais promis aide et assistance à tes parents, et que les promesses ne te coûtent guère. Pourtant ne compte pas trop sur la reconnaissance de Kiartan ; s'il échappe, il n'est pas homme à oublier que

tu es coupable, sinon de l'avoir combattu, du moins de n'avoir rien fait pour empêcher cette rencontre.

Sous les injures, le visage de Boddli se couvrait de confusion. Enfin l'époux de Gudrun ne put se contenir davantage ; il dégaina et s'avança contre Kiartan. Alors celui-ci abaissa son glaive et dit d'une voix sans colère :

— Ami, tu accomplis une œuvre abominable et que tu ne te pardonneras jamais. Pour moi, je suis à peine blessé et ne sens pas la moindre fatigue ; mais je ne lèverai pas la main sur mon frère. Frappe ! Je préfère recevoir la mort de toi que te la donner.

Puis il laissa choir ses armes à ses pieds, croisa les bras sur sa poitrine et regarda Boddli dans les yeux.

Boddli ne répondit point : hagard, vacillant comme sous l'effet de l'ivresse, il marcha sur Kiartan et lui enfonça son épée dans la gorge. Mais quand il vit le guerrier étendu sur le sol, il fut saisi par un immense désespoir ; pleurant et maudissant sa trahison, il se jeta sur le corps de son ami, le souleva, le soutint et posa sur ses genoux la tête d'où ruisselait le sang.

Kiartan entr'ouvrit les paupières et, dans ce mouvement, il rendit l'âme.

Aussitôt Boddli renvoya ses beaux-frères; demeuré seul avec Thorarin et Aun le noir, à demi morts de leurs blessures, il enveloppa Kiartan dans son manteau et, l'ayant hissé sur son cheval, il le ramena lui-même à Tunga.

Gudrun, quand ses frères lui annoncèrent la fin de la bataille, éprouva une émotion profonde, car son cœur était partagé entre l'amour et la haine ; mais elle manifesta hautement une joie farouche. Elle s'en alla sur la route au-devant de Boddli et le trouva qui revenait de Tunga, blême, le front bas, les mâchoires serrées, laissant pendre les rênes sur le cou du cheval.

Elle le salua d'un air affectueux et humble, et chemina près de lui, la main posée sur le garrot de la bête. Comme il ne parlait pas, elle lui demanda à quel moment de la journée l'on était arrivé, et, lorsqu'il eut répondu que l'après-midi était à peine commencé, elle dit avec fierté :

— Admire, Boddli, les choses merveilleuses qui sont advenues dans la moitié d'un jour : j'ai filé vingt-quatre pieds de chanvre et tu as abattu Kiartan.

Boddli soupira et répliqua tristement :

— Que sert de rappeler ce malheur? De

longues années passeront avant qu'il soit oublié.

Gudrun s'écria :

— Je ne puis considérer comme un malheur une action aussi éclatante ; je ne puis m'attrister à la pensée que tu ne vivras plus dans l'ombre de Kiartan. Tu fus moins obscur à l'époque où lui-même, attardé en Norvège, laissait aux hommes d'ici le droit d'être illustres ; mais, depuis qu'il était rentré en Islande, il vous écrasait tous sous ses pieds. Et, pour finir, je ne puis m'affliger à l'idée, qui me plaît entre toutes, que Refna, la femme de Kiartan, ne se mettra pas au lit, ce soir, en riant !

A ces mots, Boddli fut transporté de colère et dit avec violence :

— Elle ne rira point, sans doute, mais certainement elle ne sera pas plus pâle que tu ne l'es à cette heure ! Et je gage que tu eusses aimé entendre, de la bouche même de Kiartan, que tes frères et moi étions couchés morts dans la vallée.

Gudrun effrayée noua ses doigts à ceux de Boddli et elle voulut l'apaiser.

— Ne crois pas cela, Boddli, mon seigneur, mon maître. Mon cœur est rempli de gratitude et d'orgueil. Et comment n'en se-

rait-il pas ainsi, puisque, je le vois bien, tu ne feras jamais rien contre la volonté de Gudrun, ton épouse.

II

LA MORT DE BODDLI

Le quatrième hiver après le meurtre de Kiartan, sa mère, Thorgerde, envoya chercher deux des quatre fils qu'elle avait, Stendor et Haldor, et les pria de l'accompagner dans un voyage.

Ils partirent et chevauchèrent jusqu'à Tunga où avait résidé Kiartan. Quand ils furent devant la maison, Thorgerde arrêta son cheval et demanda comment l'on nommait cette maison.

Haldor, étonné, répondit :

— Pourquoi cette question, ma mère? Tu sais bien que c'est Tunga.

Elle interrogea de nouveau :

— Qui habite là, mon fils?

Il répondit, en baissant la voix :

— Tu le sais aussi, ma mère.

Elle dit alors :

Je le sais, en effet. Je sais que Boddli occupe maintenant la demeure où vécut

votre frère Kiartan ; je sais que l'assassin couche dans le lit où dormit la victime, mange à la table où il mangea, commande partout où, naguère, s'élevait la parole vibrante du plus noble des hommes et du meilleur des fils. Quant à vous qui me restez, vous ne ressemblez pas à ceux de notre famille, puisque vous ne pensez jamais à venger un parent tel que Kiartan. Le proverbe a raison de dire : « Chaque maison a sa souillure ». Mieux eût valu pour vous être des filles, on vous eût mariées de bonne heure pour vous donner un protecteur. La plus grande disgrâce d'Olaf Paa, votre père, est d'avoir si peu de chance avec ses fils : le premier est mort, les autres mènent une existence sans honneur. Et quand je parle ainsi, Haldor, c'est à toi surtout que je m'adresse, parce que tu revendiques hautement le titre d'aîné. J'ai fini. Retournons ; ce voyage n'avait d'autre objet que d'éveiller votre mémoire : puisse-t-il n'avoir pas été vain !

Haldor répliqua :

— Si nous oublions, ô ma mère, nul ne pourra te le reprocher, car tu n'as pas ménagé ceux que tu appelles tes fils.

Mais ils n'oublièrent point ; un tel blâme avait ranimé leur haine contre Boddli, et il

ne se passait pas de jour que Thorgerde ne les entretînt de la vengeance.

Enfin Haldor parvint à décider ses trois frères, Stendor, Helgi et Heuskuldur ; ils s'adjoignirent quelques compagnons, parmi lesquels leur beau-frère Helgi, fils de Hardben. Thorsten, Lambi et Aun le noir, celui qui s'était battu aux côtés de Kiartan. Thorgerde prétendit les suivre ; on voulut s'y opposer, mais elle insista et dit :

— Je connais mes fils ; il faut auprès d'eux une meule, pour aiguiser, à chaque instant, leur volonté.

On se rendit à son désir. La troupe se mit en chemin, un jour, peu après midi ; elle longea d'abord le rivage de la mer, puis entra dans la vaste forêt de Liaur d'où elle ne sortit qu'à la nuit tombante ; mais elle courut encore toute la nuit et le soleil paraissait à l'horizon quand elle pénétra dans la vallée de Seiling.

A cette époque, la vallée était entièrement couverte de bois épais ; sur les hauteurs s'étendaient les pâturages où, dans la belle saison, montaient les troupeaux. Comme on était en été, Boddli avait quitté Tunga, la maison d'hiver, et séjournait sur le plateau, au milieu des pacages, surveillant le bétail

et les travaux des bergers ; son habitation était construite près du fleuve, en un lieu qu'on nomme encore « le champ de Boddli » ; tout près de là se dresse une colline qui descend en pente douce vers la plaine marécageuse ; c'était l'endroit où travaillaient les hommes de Boddli.

Ce fut aussi l'endroit que choisirent Haldor et sa bande pour faire halte : les arbres y étaient fort serrés et présentaient une retraite sûre. Ils dissimulèrent leurs chevaux dans le fourré et résolurent d'attendre, pour agir, le moment où tout le monde aurait quitté le pâturage.

Mais il arriva qu'un des bergers de Boddli, qui, dès le petit jour, s'était rendu sur la hauteur avec le bétail, remarqua des mouvements dans la forêt et eut tôt fait de distinguer les hommes et les chevaux ; il pensa bien que des gens pacifiques ne se cacheraient pas avec tant de soin et il descendit, en grande hâte, par le sentier le plus court, pour aller avertir son maître.

Haldor, qui surveillait le pays, aperçut ce berger dévalant précipitamment la colline, et il dit à ses compagnons :

— Voyez, sur la pente, cet homme qui paraît si pressé ; assurément c'est un servi-

teur de Boddli ; il nous a découverts et va le prévenir. Il faut essayer de le prendre, si nous ne voulons point trouver là-bas des gens qui nous feront un sévère accueil.

Alors un guerrier qui passait pour le plus rapide à la course, se détacha du groupe et bondit à la poursuite du berger ; il l'atteignit comme l'autre gagnait le large, le saisit par le corps, le souleva et le jeta sur le sol si rudement qu'il lui brisa les reins.

Cela fait, on fut d'avis de ne pas tarder davantage, et la troupe, franchissant aussi vite que possible les espaces libres et se faufilant sous les couverts, parvint jusqu'aux maisons sans avoir provoqué d'alerte.

Boddli, levé très tôt, s'était remis au lit, après avoir partagé le travail entre ses esclaves et lorsque ceux-ci s'étaient dispersés dans les prairies. Il n'avait auprès de lui que Gudrun, son épouse, et dormait à moitié lorsqu'il entendit des chuchotements au dehors : c'étaient les assaillants qui se consultaient pour savoir lequel pénétrerait le premier dans la maison.

Boddli écouta et reconnut les voix de Haldor et de plusieurs autres. Il éveilla Gudrun et, tout bas, il la pria de sortir, disant qu'il allait advenir des événements

auxquels il valait mieux qu'elle n'assistât point.

— Rien ne peut arriver, dit Gudrun, qu'une femme comme moi n'ait le courage de voir.

— Je le veux, répondit Boddli : il n'y a plus de place ici que pour des hommes.

Gudrun obéit enfin ; elle se vêtit lentement et sortit. Derrière elle Boddli dédaigna de clore la porte. Il chercha ses armes et assura son casque sur sa tête : et, comme il n'avait pas de haubert, il attacha solidement son bouclier au poignet et s'en protégea du mieux qu'il put.

Entre les fils de Thorgerde et leurs amis le conciliabule ne finissait point, car nul n'avait grande envie d'entrer le premier. Alors Aun le noir s'avança et dit :

— Certes, il y a des gens plus proches que moi de Kiartan, mais personne n'est plus intéressé au dénouement de cette affaire. Je me rappelle, comme si c'était hier, le jour où Kiartan tomba sous mes yeux ; et je me souviens encore que, lorsqu'on m'emportait vers Tunga, plus mort que vivant, l'idée de la vengeance occupait uniquement ma pensée. Je réclame le droit de marcher avant tous.

Il écarta ses compagnons et se glissa dans la maison, s'abritant prudemment sous son bouclier. Mais il avait à peine franchi le seuil, l'épée de Boddli s'abattit sur lui, mit en pièces son bouclier, lui fendit le crâne et le coucha mort en travers de la porte.

Lambi, suivant Aun, entra le second ; il portait aussi devant lui son bouclier que dépassait la pointe de son épée. A ce moment, Boddli, qui retirait son arme de la blessure d'Aun, trébucha dans le sang et se découvrit un peu ; Lambi, aussitôt, lui lança un coup qui entailla largement la cuisse ; mais Boddli ripostant, frappa Lambi sur l'épaule, trancha la cotte d'acier et la chair du bras.

A son tour entrait Helgi, fils de Hardben ; il tenait à la main une lance munie d'un très long fer ; Boddli dut reculer jusqu'au fond de la chambre et, se débarrassant de son épée, il prit son bouclier à deux mains pour supporter le choc. Helgi, poussant droit sa lance, traversa le bouclier et celui qui le portait. Boddli chancela, mais il ne tomba point ; étendant les bras, il demeura debout, cloué au mur.

Alors tous les autres entrèrent ensemble et, avec eux, la vieille Thorgerde dont les yeux étincelaient de joie.

Et Boddli, en les apercevant, cria d'une voix faiblissante :

— Approchez maintenant, vous, les frères de Kiartan, il n'y a rien à craindre ; votre ennemi ne peut plus se défendre.

Et, aussitôt après, on entendit Thorgerde qui ordonnait à ses fils :

— N'épargnez pas ce chien. Que l'on sépare sa tête de son corps !

Boddli défaillait ; cependant il se raidissait pour ne pas choir ; et il ramena ses mains sur son ventre afin de retenir ses entrailles qui s'échappaient par sa blessure. Stendor, le second des frères, vint à lui en brandissant sa hache et, d'un seul coup, lui trancha la tête.

Thorgerde se pencha sur les doigts sanglants de son fils, les baisa et dit :

— Voilà qui est bien fait, mon fils ! Béni soit celui qui nous venge ! A présent, place à Gudrun ; qu'elle ait tout loisir de peigner les boucles rouges de Boddli !

Ils quittèrent la maison. Gudrun était restée à quelque distance ; quand elle les vit, elle marcha au-devant d'eux et demanda à Haldor :

— Qu'est devenu Boddli, mon époux?

— Il est mort, répondit-il ; la chambre

est pleine de son sang, sa tête coupée gît sur le sol.

— Je te remercie pour cette nouvelle, Haldor, dit doucement Gudrun.

Elle alla de l'un à l'autre, les regardant attentivement. Une robe mince et d'étoffe claire enfermait son beau corps ; sa taille était prise dans un corselet lacé de soie, mais sa ceinture était lâche à cause de l'enfant qu'elle portait dans son sein ; sur le front elle avait un bandeau de métal qui serrait son long voile blanc rayé de bleu et garni de franges de soie. Et tous les hommes la contemplèrent avec stupeur parce qu'elle montrait un visage paisible et des yeux sans larmes.

Lorsqu'elle fut près de Helgi, celui qui avait percé Boddli de sa lance, le guerrier l'arrêta par le bras, attira le long voile immaculé et s'en servit pour essuyer son arme ensanglantée. Gudrun le laissa faire en souriant et, quand il eut fini, elle lui dit :

— Comment te nommes-tu?

Il répondit fièrement :

- Je suis Helgi, fils de Hardben.

Mais le geste de Helgi avait indisposé les autres et Haldor s'écria :

— Tu as agi d'une façon brutale et cruelle.

— Tais-toi, répliqua Helgi durement, et ne t'émeus pas si vite. J'ai frotté ma lance au voile d'une furie, ou je me trompe fort. Vous vous rappellerez cela plus tard.

Ensuite ils retournèrent vers leurs chevaux et s'éloignèrent. Gudrun les reconduisit sur la route, causant humblement avec eux et interrogeant sur son pays et sa famille chacun de ceux qu'elle ne connaissait pas. Et quand ils eurent pressé leurs montures, elle fut longtemps, au milieu du chemin, à les suivre des yeux.

Les hommes riaient entre eux et disaient :

— Il y a des femmes que la perte de leur mari n'afflige guère.

Mais Haldor calma leur gaîté et leur dit :

— Je suis sûr que Gudrun ne juge pas à la légère la mort de Boddli. Sachez que tous nos noms sont gravés aujourd'hui dans sa mémoire et n'en seront jamais effacés ; et Helgi a raison d'affirmer que nous aurons à nous rappeler cela plus tard. Gudrun, croyez-le bien, est une femme supérieure par l'énergie, l'intelligence et l'audace, et vous avez vu quelle peut être la puissance de sa volonté, alors qu'elle offrait à nos regards des traits impassibles et des lèvres souriantes. Ce n'est pas elle qui oubliera une telle mort et un tel

époux. Qui donc, d'ailleurs, pourrait y être insensible? Certes, je n'ai pas eu le bonheur de compter parmi les amis de Boddli, mais je prétends — et nul ne me contredira — que le deuil est immense quand disparaissent des hommes de sa valeur.

Il dit et poussa son cheval. Et la troupe continua sa route en silence.

III

LE VENGEUR

De nombreuses années s'étaient écoulées depuis la mort de Boddli.

Un matin, Helgi, fils de Hardben, sortit de sa maison d'été bâtie sur le plateau, au centre des pâturages. Son berger s'approcha de lui et le salua, lui demandant s'il avait bien passé la nuit ; il répondit :

— J'ai fait des rêves étranges et qui me remplissent d'inquiétude. Aussi je te prie d'aller tout autour du domaine pour voir s'il n'y a rien d'anormal ; parcours la forêt, visite les habitations et les étables, plonge ton regard dans les fourrés et sous les rochers de la montagne ; ne laisse aucun recoin inex-

ploré. et viens ensuite me rendre compte de ta mission.

Le berger partit. Il ne reparut que vers la moitié du jour et il dit à Helgi :

— Tes rêves n'étaient point sans sujet. Comme tu me l'as prescrit. j'ai parcouru la forêt. visité les habitations et les étables. plongé mon regard dans les fourrés et sous les rochers de la montagne : nul recoin n'est resté inexploré. Et j'ai remarqué. en effet. quelque chose d'extraordinaire : j'ai vu une réunion d'hommes que je ne connais point et qui viennent certainement d'une autre contrée. sans doute de la rive opposée du fiord.

Helgi demanda :

— Où étaient-ils quand tu les as découverts? Que faisaient-ils? As-tu distingué leur costume et observé leur attitude?

— Assurément. dit le berger : je ne suis pas poltron au point de perdre le souvenir de tes commandements. et je savais que ces étrangers t'intéresseraient. Ils étaient attroupés non loin d'ici. sous un bouquet d'arbres et ils mangeaient de fort bon appétit.

— Etaient-ils assis en cercle ou en ligne droite? interrogea Helgi.

— Ils étaient assis en rond. sur leurs selles.

et les chevaux étaient entravés tout près.

— Quel air avaient-ils ? Quels étaient leurs vêtements et leurs armes ?

Le berger se recueillit et dit ensuite :

— J'ai vu d'abord un homme assis sur une selle brillante de pierreries et de métal ; il était enveloppé d'un manteau bleu ; sa taille était haute, son visage très mâle ; il avait les pommettes saillantes et les dents en avant.

Helgi l'interrompit :

— Cet homme je crois le connaître. C'est Thorgils, fils de Halla. Que me veut-il donc ?

— Près de lui, poursuivit le berger, un guerrier était assis sur une selle dorée ; il portait un manteau d'écarlate, un anneau d'or entourait son bras, un bandeau d'or barrait son front ; ses cheveux d'un blond pâle tombaient sur ses épaules en boucles épaisses ; il avait le teint blanc comme une femme, le nez aquilin, un peu retroussé à la pointe, de beaux yeux bleus, francs et vivants, le front large, les joues rondes ; il montrait aussi des épaules puissantes, une poitrine évasée, des bras musclés et, avec cela, de jolies mains aux doigts déliés. Toutes ses manières étaient nobles et témoignaient d'une haute naissance. Bref, c'est bien le

plus bel homme que j'aie jamais vu. Que te dire encore? Il avait l'air très jeune et n'offrait pas trace de barbe, et il m'a semblé discerner sur son visage une expression de gravité douloureuse.

Helgi répondit :

— Tu as parfaitement regardé cet homme et tu ne t'es pas abusé, car il doit être plein, en ce moment, d'une émotion profonde, s'il est bien celui que je crois. Jamais encore je n'ai rencontré Boddli, le plus jeune des fils de Boddli, qui porte le nom glorieux de son père ; mais je ne puis avoir de doute, s'il est vrai, comme on l'affirme, que c'est un adolescent de la plus grande beauté.

Le berger reprit :

— A son côté, un homme était assis sur une selle enrichie d'émail, dans un manteau d'un vert léger, avec des anneaux d'or aux bras. Cet homme était aussi d'une beauté magnifique et m'a paru jeune ; il avait des cheveux bruns très fins, élégamment coiffés, et toute l'apparence d'un guerrier de qualité.

— Celui-là, dit Helgi, ne m'est pas inconnu ; c'est évidemment Thorlekur, le fils aîné de Boddli. Je te félicite pour ton coup d'œil et ta sagacité. Et quels étaient leurs compagnons?

— J'ai vu ensuite, dit le berger, un homme en manteau bleu et caleçon noir, avec une ceinture luisante ; il avait une figure régulière et sereine sous des cheveux blancs : malgré son âge, il semblait svelte ; ses manières étaient vives et polies.

— Je crois avoir aperçu cet homme quand il était jeune, dit Helgi. Ce doit être Thordur, fils de Thordur, un des plus braves parmi ceux qui habitent de l'autre côté des fiords. Est-ce tout?

— Non point. Un autre homme était assis sur une selle écossaise. Il paraissait long de buste et court de jambes ; ses traits étaient sombres, ses cheveux crépus ; il était plutôt laid et avait tout l'extérieur d'un homme de guerre ; un manteau gris pendait sur son dos.

— Celui-là, dit Helgi, est une vieille connaissance ; c'est Lambi, fils de Thorbieurn. Nous ne sommes pas ennemis et je ne puis comprendre ce qu'il fait avec les fils de Boddli.

— Un autre, dit le berger, était assis sur une selle de cuir, dans une simple blouse bleue ; il avait au doigt un anneau d'argent et n'était qu'un paysan d'âge déjà mûr ; sa chevelure était crépue et d'un brun foncé ;

on lui voyait une longue balafre en travers du visage.

Helgi sourit et dit :

— En vérité l'affaire s'aggrave, car celui que tu décris là est mon beau-frère. Thorsten le noir. Je suis étonné qu'il soit avec eux, bien que lui et moi ne soyons pas une paire d'amis : et, pour ma part, je n'aurais jamais pensé à lui rendre visite en pareille compagnie.

— Il y avait encore, reprit le berger, deux hommes qui se ressemblaient trait pour trait : ils n'étaient plus jeunes, mais conservaient une apparence vigoureuse ; tous deux avaient les cheveux rouges et des taches de rousseur sur la peau.

— Ce sont, dit Helgi, des frères, Haldor et Eurnolfur. Tu es un garçon précieux, dont la vue est singulièrement perçante. As-tu fini ?

— A peu près, repartit le berger. Je vis encore un homme assis qui ne mangeait pas et regardait attentivement au loin ; il était sanglé dans une cuirasse d'écaille et portait un casque d'acier aux bords larges comme la main : il avait sur l'épaule une hache énorme et brillante, dont le fer avait bien deux pieds d'envergure ; ses yeux noirs étaient aigus

comme ceux des gens qui vivent habituellement sur la mer, et je le tiens pour un Viking.

— Il est facile à reconnaître, dit Helgi ; c'est Hunbogi le fort.

Et il ajouta amèrement :

— Que me veulent les fils de Boddli pour avoir choisi de tels guerriers?

— Enfin, dit le berger, il y avait un homme de taille moyenne, dont les cheveux étaient d'un brun noir ; son visage était plat et rougeâtre, avec des sourcils touffus qui cachaient presque les yeux.

— Tu n'as pas besoin, interrompit Helgi, de le dépeindre davantage ; celui-là est Svend, le frère de Hunbogi. Voilà des gens dont le moindre est un dangereux adversaire ; il faut se préparer à les recevoir comme il convient, car je présume qu'ils ne quitteront pas ces lieux sans m'avoir cherché ; et il en est, parmi eux, qui n'auraient pas trouvé cette rencontre prématurée si elle s'était produite il y a longtemps.

Et il disait en lui-même :

— Boddli réclame sa vengeance ; ses fils ont l'âge d'homme, ils entendent sa voix ; et ils se sont armés contre moi, parce que ma lance, jadis, a été trempée dans le sang paternel. L'heure fatale peut être reculée,

elle vient toujours, mais elle ne surprend pas le vaillant ; mon cœur ne bat pas plus rapide, ma paupière ne tremble point.

Il rentra dans sa maison et donna l'ordre aux femmes qui s'y trouvaient de s'habiller en hommes, de sauter sur des chevaux et de partir au galop vers la plaine.

— Nos ennemis, dit-il, remarqueront ces fuyards ; il est possible qu'ils soient victimes de ce stratagème et se lancent à la poursuite des femmes au lieu de nous attaquer ici. S'ils nous laissent ainsi quelque répit, nous aurons le temps de rassembler des combattants et tout peut être sauvé.

Il y avait quatre femmes à la maison ; elles prirent des vêtements masculins, montèrent à cheval et coururent dans la direction de la plaine.

Cependant, Thorgils, qui dirigeait les assaillants, craignit qu'une halte trop prolongée ne permît de soupçonner leur présence, et il leur conseilla de hâter l'heure de l'action. Ils se préparaient donc à se remettre en marche, lorsqu'ils virent venir un cavalier, petit de taille, vif et fringant, qui les salua honnêtement au passage ; mais Thorgils, l'arrêtant par la bride, lui demanda son nom, celui de sa famille. le but de son

voyage. L'autre se mit en colère et répondit :

— On m'appelle Rappur le Tueur, et, comme le veut mon sobriquet, je ne suis pas de ceux que l'on plaisante, bien que je n'aie point la prestance d'un géant.

Thorgils lâcha la bride du cheval et dit :

— Je te connais de réputation, Rappur, et j'ai plaisir à te trouver. Tu es un homme utile, et j'aurais consenti à te chercher loin pour obtenir ton concours.

Rappur l'interrogea et, quand il apprit que l'expédition était faite contre Helgi, fils de Hardben, il s'écria :

— Helgi ou un autre, qu'importe, s'il s'agit de donner et de recevoir des coups ! Je suis des vôtres et ne chevaucherai pas, croyez-le bien, à la croupe de vos bêtes.

Alors tous enfourchèrent leurs chevaux et s'avancèrent à grande allure. Comme ils sortaient du bois, ils découvrirent quatre cavaliers qui fuyaient ; plusieurs crièrent qu'on devait les poursuivre ; mais celui qu'on nommait Thorlekur les apaisa du geste et dit :

— Allons tout d'abord vers les maisons et constatons qu'il n'y demeure personne. A mon avis, ce ne sont point Helgi et ses hommes qui galopent là-bas, mais des êtres

à longue chevelure et qui n'auront jamais de barbe.

On protesta qu'il se trompait, mais Thorgils dit :

— Nul de vous n'a les yeux de Thorlekur ; laissons courir ces femmes, ne tombons pas dans le piège.

Ils reprirent leur route vers les pâturages où s'élevait la maison de Helgi. Rappur caracolait en avant, agitant sa lance, la faisant tournoyer sur sa tête et disant que le moment était arrivé de se montrer et de forcer la place ; Thorgils, au contraire, commandait la prudence et, par ses soins, la troupe réussit à cerner la maison avant que Helgi et les siens eussent rien deviné.

Aussitôt Rappur bondit jusqu'au toit où il se hissa ; là il se courba vers la lucarne et cria :

— Le renard est-il dans son trou?

La voix de Helgi répondit :

— Le renard est dans son trou et il mord qui s'en approche.

En même temps, de la lucarne jaillit une lance habilement pointée : Rappur, transpercé en plein corps, roula du toit et s'écrasa sur la terre où il resta, étalé dans son sang.

— Ne vous exposez pas, dit Thorgils à

ses compagnons ; nous sommes assez nombreux pour venir à bout de Helgi sans pertes inutiles, car il ne doit avoir chez lui que peu de monde.

Il fit le tour de la maison qui était faite de boue séchée ; le toit était de mottes d'herbes encore fraîches, la longue poutre qui le soutenait s'appuyait sur les murs et formait saillie à ses extrémités.

Thorgils ordonna à plusieurs hommes de saisir les bouts de cette poutre et de la secouer de toutes leurs forces, afin de la desceller ou d'arracher les pans de murailles qui la supportaient ; d'autres devaient garder la porte pour empêcher toute sortie.

Helgi entendait ces ordres et se disait que la maison ne résisterait pas à tant d'efforts. Il n'avait avec lui que deux serviteurs et son fils, Hardben, âgé de douze ans, et, s'il était sans peur pour lui-même, il songeait avec tristesse au sort de l'enfant.

Bientôt, entre les mains puissantes des assiégeants, la poutre, vigoureusement balancée, craqua et se fendit ; le toit s'ouvrit, les murs croulèrent, la porte se disloqua. Alors Helgi comprit qu'il fallait sortir, sous peine d'être enseveli dans les décombres, et il se jeta vers l'issue, la lance en avant ; l'arme

heurta le casque de Thorsten le noir, le creva et entra dans le crâne où elle fit une horrible blessure. Thorsten tomba sur le dos et dit, en mourant :

— Il est bien vrai, ma foi ! qu'il y avait quelqu'un là-dedans.

Ayant renversé Thorsten, Helgi se précipita hors de la maison avec une telle violence que ceux qui étaient le plus près durent faire un saut en arrière. Mais Thorgils, courant à lui, leva son épée ; le coup atteignit Helgi à l'épaule qu'il déchira. Helgi fit face à Thorgils et lui dit :

— Si vieux que je sois, je ne baisserai pas les yeux devant le fer.

Et il lança sa lourde hache ; Thorgils, touché à la jambe, glissa et s'effondra sur la prairie. Alors Boddli, fils de Boddli, le bel adolescent fit deux pas en avant : il tenait à pleines mains l'épée redoutable léguée par son père, et, frappant Helgi à la tempe, il le tua.

On égorgea les deux serviteurs qui tentaient de s'évader, et certains voulaient tuer aussi le jeune Hardben, le fils de Helgi. Mais Boddli se plaça devant l'enfant et dit à ceux qui le menaçaient :

— La tâche des vaillants est faite, il n'y

a plus de besogne que pour les lâches. Nul ne coupera même un cheveu de cet enfant ; il vivra en paix, et, plus tard, s'il se souvient, il fera son devoir.

Il posa la main sur le front de l'enfant, le tint longtemps sous ses yeux, et il lui dit :

— Regarde, et que les traits de Boddli, fils de Boddli, restent dans ta mémoire, afin que tu puisses le reconnaître le jour où tu devras, à ton tour, apaiser tes morts.

LA FILLE DE SIGURD

QUAND mourut Tora, son épouse, Regner Lodbrog tomba en langueur ; fêtes, tournois ni chasses ne le divertissaient. Vainement, ses amis, ses serviteurs le pressaient de prendre une autre femme.

— Nous connaissons, disaient-ils, maintes filles nobles, belles et robustes, habiles à diriger la maison, à broder les orfrois, à faire chanter la harpe. Chambre sans femme est froide et vide. Pour le bien du logis et du maître, solitude ne vaut rien. Ne désires-tu pas boire le vin que verse une blanche main et dormir, le soir, sur un sein jeune, encore chaud de tes caresses?

Mais Regner les repoussait ainsi :

— J'avais conquis Tora sur un serpent

qui la gardait prisonnière sous de hautes murailles, là-bas, en Goetland de Suède. Recluse et désolée, on l'appelait alentour de ce joli nom : « la biche du château » ; mais nul n'approchait d'elle sans perdre la vie. Couvert d'un manteau de poils, les jambes protégées par des braies velues, armé d'une longue lance, j'ai affronté le monstre ; j'ai brisé mon arme dans sa gorge, j'ai reçu le jet noir de son sang venimeux, puis je l'ai vu périr hurlant et convulsé. Tora, la biche du château, fut ma récompense. Maintenant elle n'est plus. Comment pourrais-je presser dans mes bras une autre épouse, dormir sur un autre sein que celui d'où sortit, au jour de mon combat, un grand cri de liesse et d'amour, sourire à des enfants qui ne seraient point d'elle? Amis, qu'on me laisse à mon ennui ; il n'y a plus pour moi qu'amertume et peine.

Ils ne furent pas rebutés et, peu après, lui dirent :

— Contre souci et défaillance d'âme la guerre du Viking est bon remède. Equipe ton navire comme autrefois, et viens avec nous sur la mer aventureuse.

Il les écouta. L'âpre vie du marin, l'attrait des pays inconnus où le portait son rouge vaisseau, les cris des victimes, le butin

arraché aux flammes dans les cités conquises, endormirent son chagrin, firent battre à nouveau son sang et briller son regard. Il sentit son cœur libre de chaînes et désira l'amour d'une fille du Nord, blonde et riante, épanouie comme une belle fleur au soleil et dont les yeux reflèteraient le ciel des matins calmes.

Un jour, il se trouva sur la rive méridionale de la Norvège ; il entra dans une baie et amarra en un lieu appelé Spangareid. La berge était déserte ; un fleuve descendait de la montagne, arrosant des plaines incultes, décrivant ses courbes au pied des collines vêtues d'ajoncs et de bruyères. Dans la campagne, une chaumière isolée montrait son toit de mousse, ses murs de boue séchée.

Regner dit aux serviteurs :

— Allez jusqu'à cette maison ; vous y cuirez le pain de notre repas.

Ils firent ce qu'il ordonnait. Mais, quand ils revinrent, ils apportaient des pains brûlés, pareils à des charbons, durs comme les brisants où s'ouvrent les navires.

Regner fronça les sourcils et frappa ses serviteurs :

— Pour votre négligence vous serez pendus.

Ils se jetèrent à ses genoux :

— Seigneur, pardonnez notre faute. En vérité, personne au monde n'y aurait échappé. Dans la chambre où cuisait le pain se tenait une fille d'une telle beauté que jamais nous n'en vîmes de semblable, et qu'il nous fut impossible de détacher d'elle nos regards un seul instant. Ainsi, le pain est devenu au four comme charbon, sans notre volonté. Peut-être y a-t-il là quelque sortilège ou œuvre de mauvais sorciers.

Regner répondit :

— Si vous ne mentez point, vous êtes saufs. Et s'il est prouvé que cette fille est aussi merveilleuse que vous l'affirmez, devant tous je le déclare, je la veux emmener en Danemark comme épouse.

Il chargea plusieurs de ses guerriers, parmi les plus réfléchis, de s'en assurer et de lui transmettre ce message :

« Regner Lodbrog, prince de Danemark et chef de Vikings, te recevra pour sa femme bien-aimée et te conduira chez lui à grand honneur et pour ton bien. Et il te mande de venir, mais aux conditions que voici : tu ne seras ni nue, ni habillée ; tu n'auras point mangé et ne seras pas à jeun ; tu ne seras pas seule ni accompagnée d'un être humain. »

Les hommes de Regner se rendirent à la maison de la jeune fille ; elle était, en effet, si belle qu'ils en furent surpris et enchantés et ne pouvaient, non plus, poser les yeux ailleurs que sur elle. Quand ils eurent transmis leur message, elle leur dit qu'elle avait nom Kraka et promit d'aller le lendemain vers Regner Lodbrog.

Elle arriva dès le matin. Nulle robe ne couvrait son corps gracieux : elle était vêtue d'un filet de pêcheur, et ses longs cheveux d'or jetés par-dessus comme un manteau, l'enveloppaient et traînaient sur le sol. Personne ne la suivait qu'un tout petit chien qui trottait à son côté. Elle avait à la main un oignon dans lequel elle avait mordu, sans absorber d'autre nourriture.

A sa vue, Regner fut ébloui ; il se réjouit grandement dans son cœur et dans sa chair, et il lui dit :

— Kraka, tu as bien accompli tout ce que je t'ai demandé ; je devine que tu es aussi avisée que belle. Prends place dans ma nef ; au pays de Danemark se feront nos épousailles.

Kraka monta dans la nef, et ils voguèrent heureusement sur la mer clémente.

Quelques années plus tard, Regner cingla

vers la Suède où il fit visite au roi Œistein, à Upsala. Il fut accueilli à grand'joie, courtoisement et dignement traité. Et chacun, autour de lui, regrettait qu'il n'eût point contracté alliance, par mariage, avec la fille du roi qui était une savante et orgueilleuse princesse.

Le soir, les compagnons de Regner lui dirent :

— Seigneur, n'êtes-vous point d'avis que la fille de notre hôte est charmante à considérer et à entendre ? Son visage est marqué d'intelligence, ses yeux sont clairs et hardis, sa parole ferme et sensée ; tout en elle respire une haute origine, dénote les qualités d'une grande race. Combien vos gens de Danemark auraient été fiers de saluer auprès de vous une si brillante et sage épouse !

— Fous que vous êtes, répondit Regner, taisez-vous ! La reine Kraka est adorée des seigneurs comme du menu peuple ; par la grâce, la beauté, la douceur, elle efface toutes les autres femmes ; d'elle j'ai trois fils qui seront forts, courageux et prudents. Que faut-il de plus?

Ils répliquèrent :

— Ce qu'il faut de plus, seigneur? Etre d'illustre naissance, si l'on veut pouvoir,

sans conteste, s'asseoir au premier rang. La reine Kraka, avec toutes ses vertus, est issue de rustres. Et ce qu'on oublie aujourd'hui, dans la fortune et la sécurité, on ne vous le pardonnera point s'il surgit quelque intrigue habile à vous nuire.

Regner réfléchit profondément ; ensuite il dit :

— Amis, conseillez-moi. Que ferai-je?

— Seigneur, vous demanderez la main de la fille du roi Œistein et l'obtiendrez. Alors vous proclamerez vos fiançailles et, pour le reste, nous vous servirons quand nous serons sur la terre de Danemark.

Regner se laissa persuader. Donc, avant de reprendre la route de mer, il se fiança ; au doigt de la princesse il glissa son anneau et fit serment de revenir au printemps pour les noces.

Lorsqu'il fut sur la rive danoise, il dit à ses fidèles :

— Aucun de vous ne doit, s'il tient à vivre, révéler à la reine ce que j'ai fait en Suède ; je crains sa colère et, plus encore, ses larmes. Ne nous hâtons pas ; fions-nous au temps qui est maître et bon juge en toutes choses.

Cependant, ils s'étaient abrités sous un

arbre à cause du soleil ardent, et il y avait, dans l'arbre, trois petits oiseaux. Quand Regner eut instruit ses hommes et les eut menacés de ses rigueurs s'ils le dénonçaient, les guerriers montèrent à cheval et les oiseaux s'envolèrent à tire d'aile.

A l'arrivée, la reine Kraka fit grand'fête à son époux, et, lorsqu'il fut restauré et remis de sa course, elle s'assit sur ses genoux, le caressant tendrement, et lui dit :

— Seigneur, quelles nouvelles apportez-vous du pays de Suède?

Regner l'écarta de lui :

— Je n'apporte aucune nouvelle, Kraka, du pays de Suède. Mais je suis rompu de fatigue et j'ai pressant besoin de repos.

Ils se couchèrent côte à côte. Kraka reprit :

— A coup sûr, seigneur, vous apportez des nouvelles du pays de Suède.

Il le nia encore :

— Laisse-moi ; en vérité, il me faut sommeiller paisiblement jusqu'au matin.

Elle se dressa et cria, toute frémissante :

— Si tu ne peux me dire les nouvelles de Suède, c'est moi qui te les apprendrai. Et je prétends que celle-ci est d'importance : un homme a pris là-bas une fiancée, alors qu'il a déjà une épouse ici.

Tremblant de fureur, Regner répondit :

— Qui t'a conté cela ? S'il est un des miens qui m'ait trahi, je lui abattrai la tête, je mettrai son corps en pièces, je le donnerai en nourriture aux chiens.

— Épargne tes hommes, Regner Lodbrog, personne ne t'a trahi. Hélas ! tu peux te confier à eux ; le fort est le complice du fort. Mais le faible est l'ami du faible ; dans l'arbre sous lequel tu conversais, il y avait trois petits oiseaux ; ils ont entendu tes propos, ils ont volé jusqu'à moi et les ont redits à mes oreilles. Ainsi je sais que tu as parlé d'amour à une rivale, que ton anneau est à son doigt et qu'au proche printemps tu l'éliras comme épouse et reine.

— Et quand cela serait, Kraka ? Comment oserais-tu t'en plaindre, toi qui, fille de paysans, as vécu si longtemps auprès d'un prince riche et honoré ?

— Seigneur, dit Kraka, vive est ma douleur, et je sens bien que les jours d'amour sont passés, puisque mes charmes sont devenus sans prix et que seule compte à vos yeux ma naissance. Sachez dès lors ce que jamais je n'eusse cru vous dévoiler : je n'ai rien à envier aux plus nobles et puis marcher, à bon droit, devant toutes les femmes du

Nord. Mon père n'était pas un paysan ; il se nommait Sigurd et fut le plus célèbre roi de Norvège ; ma mère était Brunhild. Qui donc ignore quel fut le roi Sigurd qui tua le dragon Fafner, avec courage et pour sa gloire ? Dites-moi maintenant, seigneur, si la fille d'Œistein, roi de Suède, est digne de me chasser de votre cœur et de votre maison.

— Pourquoi, demanda Regner d'une voix radoucie, pourquoi m'avoir caché tout cela? Et pourquoi ce nom de Kraka qui appartient aux filles du peuple et aux servantes?

Elle répondit :

— Aslog est mon véritable nom ; l'autre me vient de mes parents adoptifs à qui, dès l'enfance, je fus portée et chez qui vous m'avez trouvée.

Regner demeurait froid et soucieux, il la contemplait avec défiance.

— Ah ! dit-elle en pleurs, vous ne croyez pas en moi, en mes discours, en mon affliction. Eh bien ! je vous donnerai une marque de vérité après laquelle félon serait qui douterait encore. Bientôt, Regner Lodbrog, je serai mère pour la quatrième fois ; écoute ceci : je mettrai au monde un fils et, dans l'œil de ce fils, on verra comme une vipère

en signe de son origine, en mémoire de Sigurd, le vainqueur du dragon.

Regner la prit sur sa poitrine :

— Grande était ma folie, chère épouse ! Nulle femme ne compte pour moi, hors celle qui s'avança vers ma nef, un matin, sur la grève déserte de Norvège, ceinte d'un filet de pêcheur, enveloppée de ses cheveux d'or qui balayaient le sable.

L'enfant naquit. Quand on l'eut paré et lavé, on le remit à son père afin qu'il reçût un nom. Regner se pencha sur lui : dans les yeux du nouveau-né il aperçut l'image d'une vipère, d'un serpent enroulé sur lui-même ; et il dit :

— Tu te nommeras Sigurd, ainsi que ton aïeul, et tu seras comme il le fut, grand et redouté parmi les hommes.

LE ROI IVAR

ECOUTEZ l'histoire du roi Ivar qui, pour son malheur, s'en vint en expédition sur les côtes saxonnes ; là il s'éprit d'amour pour la reine Aaluf qui était vierge et ne voulait point se donner à un homme.

La reine Aaluf vit un matin les nefs danoises sur l'horizon ; elle assembla son Conseil et demanda aide à ses guerriers.

— Je marcherai devant vous, dit-elle ; je manie l'épée comme un baron et fends d'un coup deux pieds de chêne. Laisserons-nous notre beau pays pâtir de ces Vikings? Ils saccageront le territoire et nous imposeront tribut.

Les seigneurs répondirent ensemble :

— Nous n'avons point de flotte ni d'ar-

mée qui puissent être réunies en si peu de temps. Si nous résistons, nous serons battus et massacrés jusqu'au dernier. Il faut user de ruse et nous donner loisir d'appeler nos hommes.

La reine Aaluf était fière ; elle fut grandement contristée de ce propos ; mais elle comprit ce que voulait la nécessité et, quand le vaisseau d'Ivar entra dans le port, elle envoya des messagers avec des souhaits de bienvenue.

— Aaluf, dirent-ils au roi, est instruite de ta haute vertu et te demande alliance. En ton honneur son palais est en fête, un somptueux festin se prépare. Viens donc afin d'être honoré selon ton rang et l'estime dans laquelle on te tient.

Ivar laissa la flotte à l'ancre et se rendit au palais où il fut accueilli avec toutes sortes de soins ; placé auprès de la reine il la regardait et la trouvait d'une beauté étrange et singulière ; il fut pris d'un violent désir d'être aimé d'elle ; alors il lui dit :

— Ce festin est d'une telle magnificence qu'on le prendrait pour un festin de noces. Je veux te remercier de ton empressement et fortifier notre alliance en te priant de devenir mon épouse dès ce soir.

Aaluf pâlit et dit à Ivar :

— Seigneur, permettez que j'entende ce courrier qui m'apporte d'importantes nouvelles.

Le courrier, penché à son oreille, lui dit :

— Nos hérauts parcourent les champs et les villes, mais du haut des remparts on ne voit que la plaine déserte.

— Seigneur, reprit Aaluf, je suis votre servante, vos paroles ont réjoui mon cœur. Et je veux que vous buviez à notre amour et à notre accord.

Elle lui versa à boire dans une corne incrustée de pierres et de métal et elle posa sur le sein du guerrier sa tête languissante. La fête continua et plus tard Ivar dit tendrement :

— Chère Aaluf, il est temps de gagner notre chambre et de rendre heureux l'époux qui t'a choisie comme la plus parfaite entre les femmes du monde.

— Permettez, Seigneur, répondit Aaluf, que j'entende encore ce courrier ; il vient des limites du royaume avec des nouvelles qui me feront joyeuse et toute disposée à vous plaire.

Mais le courrier lui dit tout bas :

— Nos hérauts sont revenus : ils ont mandé partout votre détresse. Or, la plaine

est silencieuse, les feux ne s'allument point sur les montagnes : les cors ne résonnent pas dans les vallées.

Et la reine Aaluf dit à Ivar :

— Seigneurs, que, pour notre bonheur, votre volonté s'accomplisse : la chambre nuptiale est prête. Auparavant, buvez de cette liqueur que les bateliers des fleuves ont amenée d'Orient : elle rend l'homme pareil aux dieux dans le plaisir, elle efface les soucis, elle donne une âme ardente et prévient les fatigues amoureuses.

Elle versa pour lui d'un vin couleur de pourpre où avaient macéré des herbes magiques ; et, quand il fut couché dans le lit d'Aaluf, il fut saisi d'une insurmontable torpeur et tomba dans un profond sommeil.

Alors la reine le mit nu, lui coupa les cheveux par moquerie et lui enduisit la tête de goudron ; puis elle l'enferma dans un grand sac de peau qu'elle cousit de ses propres mains, appela ses serviteurs et leur dit :

— Portez ce sac sur le vaisseau du roi Ivar et, si les matelots vous interrogent, vous répondrez qu'il contient des marchandises de grand prix et des présents pour eux et leurs chefs.

Cependant que les serviteurs emportaient

le corps d'Ivar, les veilleurs de nuit se présentèrent devant Aaluf, disant :

— De grands feux brûlent au sommet des collines : on entend au loin le son des trompes; déjà plusieurs troupes de cavaliers campent au pied des remparts et affirment qu'ils précèdent mille hommes armés en guerre.

A cette nouvelle, Aaluf s'en alla par les salles, secouant les Danois endormis dans l'ivresse.

— Hâtez-vous, seigneurs, le jour se lève. Ivar votre roi est remonté à bord, voyant le vent favorable : il veut appareiller à l'instant même pour le Danemark ; craignez que les navires ne quittent sans vous le port.

Les Danois coururent au rivage et cherchèrent le roi : ils ne le virent nulle part et ne trouvèrent qu'un grand sac de peau plein, au dire des matelots, de richesses et de présents pour eux et pour leurs chefs. Ils l'ouvrirent : le roi Ivar dépouillé de tous ses vêtements, la tête rase et enduite de goudron y dormait, replié sur lui-même, les genoux au menton ; ils le réveillèrent, tout confondus. Ivar se voyant ainsi accoutré, entra dans une colère terrible et cria :

— Vengeons à l'instant cette insulte ! Que la perfide reine périsse dans les flammes,

que le sang des traîtres saxons engraisse le sol, que leurs corps soient donnés en nourriture aux pourceaux.

Mais soudain retentirent les cors et les olifants et, dans l'aube grise, on put voir une armée nombreuse, hérissée de piques, qui s'avançait vers le rivage. Dévorant sa rage et sa honte, le roi fit trancher les amarres ; les vaisseaux s'enfuirent vers la haute mer, tandis que les chevaux saxons, entrés dans l'eau, hennissaient et mordaient l'écume et que les cavaliers défiaient de loin leurs ennemis, en agitant leurs lances ornées de crins.

Injure de roi ne s'oublie point. L'an d'après, Ivar navigua de nouveau jusqu'à la côte saxonne. Cette fois il n'avait qu'une embarcation où il ramait seul. Il aborda de nuit dans une baie secrète et tira sur le sable un coffre qu'il avait fait emplir de vaisselle et de bijoux d'or et d'argent ; puis il gagna la forêt voisine, cacha le coffre dans les buissons et, s'étant habillé de vêtements misérables, il se dirigea à grands pas vers la cité proche. Aux portes du château, il rencontra un esclave de la reine :

— Dis-moi, comment pourrais-je voir ta maîtresse?

— Ma maîtresse ne se montre point aux gens de ta condition.

— Si bien, quand ils doivent la servir honnêtement. Je ne suis qu'un mendiant de mauvaise mine. Je vais cherchant mon pain de maison en maison ; mais j'ai trouvé dans la forêt un trésor comme on n'en vit jamais, un coffre débordant d'argent et d'or, regorgeant de pierreries et de bijoux ciselés. Que ferais-je d'une telle richesse? Et comment, infortuné que je suis, pourrais-je, sans risque de mort, m'approprier des biens qui, par droit appartiennent à la noble reine Aaluf. Pour moi je serai content du peu qu'elle me laissera.

Et, il remit à l'esclave un collier et un anneau afin de convaincre la reine.

Aaluf aimait les richesses, les parures, les ornements précieux. Elle fut bien aise d'apprendre la nouvelle et suivit le mendiant dans la forêt. De sa retraite, Ivar tira le coffre, l'ouvrit devant elle. Que de joyaux, que de pierreries ! Le bois en était tout embrasé. Mais, comme Aaluf se penchait pour plonger les mains dans tout cet or, Ivar s'empara d'elle et l'entraîna vers son bateau. Vainement elle crie et se débat. Le lieu est désert, sa voix n'éveille aucun écho ; seul

lui répond le bruit sourd de la mer. Quand le roi se fut nommé :

— Seigneur, dit-elle, je vous ai offensé naguère, moins d'intention que de fait ; j'en ai vive peine et suis prête aujourd'hui à vous prendre pour époux et à vous donner ma foi si tel est votre désir.

Mais Ivar :

— Tu t'es jouée de moi, tu m'as rasé comme un homme vil, tu m'as enfermé dans un sac comme une bête puante. Plus ne s'agit de mariage. La reine des Saxons est à moi ainsi que le serait une fille enlevée à une ville conquise. Je jouirai d'elle à mon gré et aussi longtemps que j'aurai goût à la vengeance.

Il la lia sur le bateau et l'y garda huit jours et huit nuits pendant lesquels il prit son plaisir d'elle. Puis il la renvoya sur le rivage, poussa la barque à la mer et s'éloigna vitement.

Aaluf devenue grosse accoucha d'une fille en grand secret. Que la honte soit sur elle ! Le souvenir des outrages subis étouffa l'amour maternel. Elle appela l'enfant Ursa du nom d'une chienne qu'elle avait, ne voulant lui donner un nom humain, et elle ordonna de la porter loin du palais, de la confier à des vilains.

Ursa grandit chez de pauvres gens. Quand elle fut en âge de travailler, on la mit à garder les troupeaux, à faire toutes les basses besognes. Et nul de ceux qui connaissaient son origine ne la lui aurait révélée, car, d'ordre de la reine, il y avait risque de mort.

Dans cet humble état, elle devint belle remarquablement ; ses cheveux avaient la couleur du blé nouveau, ses yeux étaient doux et limpides, ses joues roses, sa bouche fraîche et souriante ; sous sa guimpe et la robe de dure étoffe son beau corps enchantait le regard ; cependant, les hommes du commun n'osaient lui adresser des paroles flatteuses, tant elle en imposait, sans le vouloir, tant son être rayonnait de majesté.

Or, le roi Ivar courait les océans avec bonheur et profit : il brûlait les villes côtières, saccageait les moutiers, les châteaux et les maisons de plaisance, pillait les cargaisons des marchands et, à chaque voyage, il ramenait en Danemark de grandes prises. Pourquoi fallut-il que sa nef, un jour, voguât de nouveau sur les côtes saxonnes? Mieux eût valu qu'elle se brisât aux écueils que de s'arrêter paisiblement à la grève. Mais aveugle est le destin qui nous pousse.

Le roi Ivar amarra son vaisseau et s'en

fut explorer la contrée pour conduire au mieux sa rapine. Comme il arrivait à l'orée d'un bois, il vit une fille jolie merveilleusement qui gardait les vaches et filait une quenouille de chanvre. Transporté de ravissement, il s'avança et lui demanda qui elle était.

Elle ne montra aucune crainte à l'aspect du guerrier et répondit :

— Seigneur, je me nomme Ursa ; je suis fille d'un petit paysan.

Le roi longuement la considéra et d'une voix troublée :

— Ursa, dit-il, tu n'as pas un regard d'esclave. Nulle reine en son palais n'a ton port et ta grâce. Heureuse la femme qui t'a portée ! Heureux l'homme que tu aimeras d'amour !

Elle cacha son front rougissant ; le roi reprit :

— Là, tout près, est ma nef qui se balance au flot. Viens avec moi au pays de Danemark, tu seras reine à ma cour. Pour toi sont faits les colliers d'ambre, d'émeraude et de béryl, les anneaux de corail, les diadèmes ouvrés, les draps de soie, les chapes d'écarlate, l'or et le gain de mes conquêtes. A tes côtés marcheront des princesses pareilles à des

suivantes ; à ta vue le soleil éclatant se lèvera dans le ciel du Nord.

Ah ! Que ne s'enfuit-elle, pudique et tremblante, à travers les forêts ! Que ne préféra-t-elle à tant de promesses son humble troupeau, sa maigre quenouille ! Le roi Ivar l'enleva pâmée, et, sur la mer, sa nef bondissante emporta la belle proie.

Quand ils surent le rapt, les serfs qui élevaient Ursa coururent à la reine et hautement se lamentèrent.

— Elle est partie sans notre gré. Un guerrier étranger l'a saisie en ses bras ; de grands vaisseaux l'attendaient au rivage.

Toute courroucée la reine demanda :

— Que dit-on de ceux qui l'ont ravie?

— D'aucuns ont, de loin, reconnu des barques du Nord aux figures de leur proue ; mais sont-elles de Norvège, de Danemark ou d'Islande? Dieu nous garde de tous les hommes de mer !

La reine Aaluf envoya des espions dans les régions éloignées ; des mois passés, ils ne retournèrent pas. Elle en soudoya d'autres, leur mandant d'aller en Suède, aux îles baltes et jusqu'à l'Islande neigeuse. Un seul reparut après plusieurs années, faisant d'extraordinaires récits.

— Ursa, la fille du serf, la belle ravie sur nos grèves est maîtresse au royaume de Danemark. Le roi Ivar l'épousa en grande pompe au bourg de Leire : un fils lui est né. Elle s'assied près de son époux sous un dais d'écarlate : sa robe est de bel azur, semée de fils d'or : sa chevelure est enfermée dans une résille de soie : ses bras sont chargés d'anneaux : un diadème de pierreries brille à son front. Et chacun, dans les palais et les chaumières, va répétant : « Il n'est, en ce monde, qu'un amour qui s'égale à celui du roi Ivar pour la reine Ursa : c'est l'amour de la reine Ursa pour le roi Ivar. » Dans les rayons de cet amour le peuple vit heureux, les seigneurs bons et loyaux ne se guerroyent plus, et le blé lève en paix sur la terre de Danemark.

A cette histoire, la reine Aaluf sourit de façon méchante et elle dit aux mariniers :

— Equipez mes meilleurs vaisseaux, munissez-les d'avirons neufs et de voiles sèches. Dès que soufflera le vent, je prendrai la mer.

Le lendemain elle cingla vers le Danemark où, à quelques jours de là, elle atterrit. Elle chevaucha jusqu'à Leire suivie de ses fidèles. Le ciel était beau : un sable fin couvrait les routes : les roses s'ouvraient aux

buissons, et, des maisons éparses, montaient de tranquilles fumées. Les paysans qui cheminaient lentement saluaient l'ost de la reine Aaluf et s'écartaient par respect, non par crainte ; leurs mines étaient riantes, leurs habits propres ; des chansons volaient sur leurs lèvres.

Aaluf, les observant, disait en elle-même :

— Partout ici je vois la félicité et je m'en réjouis grandement. Amour est seigneur de toutes choses, dispensateur de tous bienfaits. Et je me réjouis encore du bonheur acquis au roi Ivar, songeant que, par ma vengeance, il choira de plus haut. Honte et douleur pèseront sur lui lourdement ; il en souffrira comme j'en ai souffert au temps passé.

Ainsi méditait la mauvaise femme, poussant sa jument qui trottait l'amble. Elle marcha tant qu'elle parvint à Leire.

Dans la grande salle, le roi Ivar et la reine Ursa étaient assis sous le dais, et ils se souriaient si aimablement que quiconque les regardait en éprouvait un réconfort. Aaluf entra et son cortège. Ivar la reconnut, bien qu'eussent fui les ans nombreux, et il fut merveilleusement étonné ; mais nulle amère pensée ne pouvait troubler son esprit ; des paroles de paix ouvrirent ses lèvres.

— Reine des Saxons, soyez bienvenue au palais de Leire. Votre vue m'est chère comme un signe d'oubli et de pardon pour tous les torts d'autrefois ; ainsi je le crois et Dieu le commande. Prenez place près de nous, votre présence sera fêtée ainsi qu'un événement favorable et en gage de jours heureux pour nos deux peuples.

Il la conduisit au banc d'honneur. Aaluf ne lui répondait point ; elle promenait les yeux autour d'elle, sur les visages francs et insoucieux, sur les courtines d'azur et les robes de cendal, sur le roi et la reine resplendissants de claire joie. Enfin elle dit :

— J'oublierais les outrages reçus, j'oublierais ta félonie, roi Ivar, et les huit jours et les huit nuits où tu me tins à merci, liée dans ta barque, s'il ne restait de cela trace vivante. Grosse de toi, déshonorée, buvant mes larmes, au fond de mon palais, en grand mystère, j'ai donné le jour à un enfant. Or, il est l'heure de rendre compte, pour mon deuil et le tien.

Ivar frémit à cette voix, et toute l'assemblée retint son haleine pour écouter la reine saxonne qui disait :

— Ursa, toi qui de force fus prise sur mes rivages et faite reine au pays de Dane-

mark, ne regrettes-tu rien de la terre natale, de tes champs, de la maison de ton père?

Fièrement et les yeux dans les yeux d'Ivar, Ursa répondit :

— Nul regret ne peut être en mon cœur quand j'ai pour seigneur et époux le plus noble, le meilleur des rois.

Et Aaluf répondit :

— La malédiction de Dieu, la haine des hommes soient sur vous, parce que toi, Ivar, tu es l'époux de ta fille, parce que toi, Ursa, tu es la femme de ton père !

Et, s'adressant aux seigneurs présents :

— Lequel de vous servira désormais celui qui est souillé d'un tel crime? S'il le fait, qu'il redoute la colère divine, terrible à qui enfreint les hauts commandements, à qui soutient ceux qui vivent pareils aux animaux immondes. Je vous adjure, seigneurs et chevaliers ; tremblez que les nuages ne croulent sur vous, que le soleil ne vous embrase, que les gouffres du sol et des eaux ne vous engloutissent, et que le pardon ne manque à votre heure dernière. Écoutez-moi, et agissez selon l'honneur et la loi de Dieu.

Tous demeuraient muets d'horreur et de confusion. Et, d'abord, ils ne bougèrent pas plus que des rocs ; puis l'un d'eux recula et

sortit, et, l'un après l'autre, ils s'en allèrent.

Ivar attira son épouse, la prit étroitement embrassée.

— Qu'importe, dit-il, la rage d'Aaluf ! Qu'importent même le mépris des hommes et la malédiction de Dieu ! Seul existe notre amour : rien ne peut faire qu'il périsse.

Mais, doucement, Ursa brisa son étreinte et s'agenouilla devant lui, ses beaux traits creusés par la douleur, ses yeux noyés de chaudes larmes.

— Sire, dit-elle, s'il n'était que de moi, rien ne me séparerait de vous, ni l'anathème, ni l'assurance d'une mort non chrétienne : car je vous aime à vous donner volontiers mon âme après mon corps. Cependant, pour vous seul, pour votre grandeur de roi et le soin de votre éternité, point ne continuerai à vivre dans le péché. Et je m'en irai de vous, seigneur, en vous suppliant de m'oublier et en priant Dieu qu'il vous accorde longue et benoîte vie.

Elle se renversa demi pâmée, et ses pleurs ruisselaient sur les coussins de brocart. C'était grande pitié et dure peine de la voir ainsi.

La reine Aaluf la toucha et, comme si quelque repentance entrait en elle, elle lui caressa les cheveux d'un geste de mère.

— Fille, honneur et quiétude t'attendent au pays saxon où tu me suivras. Tu es belle ; plus d'un roi se fera gloire de briguer ta main; il est au monde d'autres amours que celles d'Ivar le Danois, il est d'autres royaumes vastes et puissants où tu seras courtisée, assise sous le dais royal.

Ursa ne l'entendait point ; un grand mal dévorait son sein. Mais Ivar, la regardant tristement, lui dit :

— Notre fils?

L'enfant dormait à ses pieds, dans un berceau de linges fins. Ursa se pencha sur lui et, tendrement, légèrement, pour ne pas l'éveiller, elle le baisa par trois fois. Enfin elle se releva, dénoua son bandeau de pierreries, ôta de ses bras les anneaux ciselés, de ses doigts les bagues chatoyantes ; sur les tapis roulèrent les bijoux des épousailles. Et elle dit à Aaluf :

— Me voici prête, mère, et que Dieu te pardonne !

Elle monta sur une haquenée, partit sans tourner la tête. Dans la baie se balançait la nef saxonne ; Ursa prit place à bord, sous la tente de la reine.

Mais quand on lâcha les amarres, quand le flot souleva la nef, alors elle soupira et

tomba comme morte. Et elle fut plusieurs jours à retrouver son âme.

A quelque temps de là, le roi Ivar prépara son vaisseau. Un matin, par un vent rapide, il dressa la voile et, cinglant vers l'Est, il s'en alla sur la mer orageuse.

Et jamais au pays de Danemark ne revint le roi Ivar.

LA SAGA DE FRIDTJOF

SUR une des rives du fiord de Sogn habitait Fridtjof, fils de Torstein. Son domaine s'appelait Framnes ; il y vivait avec ses deux frères de lait, Bjorn et Asmund, et une nombreuse compagnie de guerriers. Il était jeune, puissant, considéré, habile dans les arts et le Conseil, sans égal dans les jeux des athlètes, aimable et doux de caractère.

Il gouvernait une partie du territoire de Sogn pour les rois Helge et Halfdan qui étaient de son âge ; et, quoiqu'il ne brillât pas au même rang qu'eux, il les dépassait en force, en sagesse, en biens de toutes sortes ; chez lui, les fêtes étaient plus belles, les tables mieux servies, l'appareil plus magnifique,

l'or plus abondant ; les hommes de guerre qu'il fournissait étaient les mieux payés et armés du pays.

Entre ses richesses, il faisait grand cas de deux choses. La première était un vaisseau, célèbre parmi les nefs de Norvège, qui avait nom Ellide. Quinze matelots y pouvaient ramer à chaque bord ; sa proue et sa poupe étaient recourbées ainsi qu'il sied aux navires propres à tenir la mer ; ses flancs portaient un revêtement de métal; il était solide, bien construit, gréé pour les longues aventures. Fridtjof était si fort qu'il ramait sans peine à deux rames, à l'avant d'Ellide, à la place que craignent les mariniers ; or, chaque rame comptait vingt-six pieds et, à l'ordinaire, il fallait pour la manier deux hommes exercés et robustes.

Le second trésor de Fridtjof était un anneau d'or, si merveilleusement ouvré que, dans toute la Norvège, nul anneau ne lui pouvait être comparé.

En toutes ses manières, Fridtjof avait l'allure d'un chef, et c'était l'opinion commune qu'il ne lui manquait que le titre de roi.

Helge et Halfdan, les fils et successeurs du roi Bele, ne voyaient point sans jalousie la fortune et la renommée de Fridtjof grandir

de jour en jour. Leur cour était de l'autre côté du fiord, à Surstrand ; elle ne montrait qu'un faible éclat, car les rois étaient pauvres et peu enclins à la dépense. Ils avaient auprès d'eux leur sœur Ingeborg qui était d'une grande beauté et qu'ils aimaient de vive amitié ; mais ils se plaignaient d'elle et se disaient l'un l'autre, avec colère, à cause de l'envie qu'ils portaient à Fridtjof :

— Ingeborg le regarde d'un œil complaisant, à notre honte ; la fille du roi Bele recherche le fils d'un vassal. Ce n'est point, certes, pour les richesses méprisables qu'il étale, à défaut d'une naissance digne de la nôtre. Ah ! sans doute, il l'a séduite par ruse, par ses folles manœuvres et ses discours pleins de mensonge.

Cependant, à Framnes, Fridtjof devenait rêveur et mélancolique, tant que ses frères de lait lui demandèrent quel était son souci.

— Je vous l'apprendrai sans détour, répondit-il. Je songe à prendre femme ; de là vient ma tristesse, car celle que j'aime est fille et sœur de rois, et je suis d'un sang moins noble qu'elle. Mais vous qui me devez assistance, mes frères, parlez-moi en toute loyauté, ne suis-je point un fidèle vassal, un guerrier

courageux, un riche homme? Pourquoi n'irais-je pas quérir une fille de roi?

Et Bjorn dit :

— Pourquoi n'irais-tu pas?

Fridtjof se rendit à Surstrand ; il entra dans la cour des deux rois qu'il trouva assis sur le trône de leur père. Les ayant salués avec respect, il dit :

— Seigneurs, je suis venu quérir, pour l'avoir en mariage, votre sœur que j'aime, Ingeborg la belle.

Helge et Halfdan haussèrent les épaules et, riant par ironie, ils répondirent :

— Est-il bien, pour un homme sensé, de vouloir en mariage une fille de roi, s'il n'est lui-même de souche princière? Non, nous ne pouvons croire qu'Ingeborg accepte de t'épouser, Fridtjof.

Fridtjof répliqua :

— Ainsi donc, ma visite est faite et je vous rends grâce de vos paroles. Mais sachez-le, seigneurs, au jour du besoin, il n'y aura désormais pour vous ni aide, ni secours chez Fridtjof.

Ils dirent avec insolence :

— Peu nous chaut ; qu'avons-nous à faire de toi?

Fridtjof revint à Framnes. On le revit

insouciant et joyeux. Dès le matin, il se livrait aux jeux du corps avec ses compagnons, ou bien il chevauchait à travers les plaines et les forêts, menant sa chasse et cornant à tout rompre. Et, quand il était recru, il harpait et composait des lais, si beaux, si suaves, que les dames, autour de lui, versaient des larmes, et que les guerriers, abandonnant les dés et les querelles, se taisaient et contemplaient, d'un regard apaisé, les vapeurs du soir courant sur le fiord.

Or il y avait un roi nommé Ring qui tenait la terre de Ringerike ; il aimait la guerre et les conquêtes et, quoiqu'il fût d'un âge avancé, il méditait sans cesse d'agrandir par violence son royaume et ses biens. Un jour il parla ainsi dans son Conseil :

— J'ai su que les fils du roi Bele ont brisé l'amitié qui leur attachait Fridtjof, l'homme le plus vaillant et le plus redoutable de ce temps ; en cela, ils ont commis une telle faute que n'en point profiter serait lourde sottise. Donc j'ai décidé de leur envoyer un message avec ces conditions : ou bien ils me rendront hommage et me paieront tribut, ou bien ils m'auront pour ennemi. S'ils me

rebutent, j'équiperai une armée contre eux et il me sera facile d'en avoir raison, quand ils n'ont ni ressources, ni connaissances militaires. Ainsi, sur mes vieux ans, luira une gloire nouvelle.

Les envoyés de Ring allèrent à Sogn ; au retour, ils apportèrent cette réponse :

— Seigneur, nous avons déclaré aux rois Helge et Halfdan : « Il faut payer ou se battre. » Ils nous ont ri au visage, disant qu'ils n'apprendraient point, dans leur jeunesse, à agir comme n'agiraient pas des vieillards. Ils ont ajouté que te servir vaudrait honte et ils nous ont donné congé avec des menaces et des insultes.

Helge et Halfdan, en danger de guerre, convoquèrent leurs fidèles ; mais lorsqu'ils les eurent assemblés, ils comprirent leur faiblesse et regrettèrent Fridtjof, s'accusant l'un l'autre de l'avoir malmené et rendu mécontent. Enfin, ils lui dépêchèrent un homme d'esprit sage, Hilding, chez qui Fridtjof enfant avait été élevé et traité honorablement.

Hilding passa le fiord et vint à Framnes ; il vit Fridtjof assis à la table de jeu avec Bjorn et il lui dit :

— Nos rois t'envoient salut et amitié, et

ils te prient d'être de leur parti dans la bataille qu'ils vont livrer au roi Ring pour leur droit ; car Ring marche contre eux au mépris de la justice et de la bonne foi.

Fridtjof avait les yeux fixés sur la table de jeu ; il ne répondit pas un mot à Hilding, mais il dit à Bjorn :

— Frère, ne te hâte point ; voici une pièce qu'il serait imprudent de toucher. A ta place, j'attaquerais la pièce rouge, pour voir si elle est solidement défendue.

Hilding fut irrité de ce maintien ; il enfla la voix :

— Fridtjof, le roi Helge te mande d'être avec lui, dans sa guerre ; si tu ne le fais, il te le revaudra chèrement.

Mais les joueurs semblaient ne pas l'entendre, et Bjorn dit à Fridtjof :

— Frère, il y a deux façons de placer ou déplacer les pièces ; il faut choisir.

— Alors, dit Fridtjof, il faut avant tout se garder du roi ; ensuite, choisir sera facile.

Hilding n'obtint pas d'autre réponse. Courroucé et contrit, il s'en retourna vers les rois, à Surstrand, il leur conta les propos de Fridtjof, et ajouta :

— Ces propos n'ont point de mystère. Quand Fridtjof disait à Bjorn : « Ne te hâte

point », il signifiait par là qu'il ne se presserait pas de vous seconder. S'il parlait d'attaquer la pièce rouge, il pensait, sans nul doute, à votre sœur Ingeborg qu'il aime toujours grandement ; vous êtes avertis, prenez soin d'elle. Enfin, lorsque je le menaçais de votre rigueur et que Bjorn lui montrait qu'il fallait choisir entre deux manières, il a répondu : « D'abord, gardons-nous du roi ». Ici il désignait le roi Ring qu'il prétend ménager à bon profit.

Helge et Haldfan demandèrent à Hilding :

— Que ferons-nous d'Ingeborg pendant notre absence? Comment tromperons-nous l'audace et la malignité de Fridtjof?

Hilding leur donna cet avis :

— Conduisez-la à Baldershage avec ses femmes ; elle y sera protégée de quiconque craint et respecte les dieux.

Baldershage était un lieu sacré, sur le fiord, en face de Framnes. On y voyait de beaux palais, des champs cultivés et bien ordonnés où croissaient les fleurs et les buissons odorants ; l'air y était calme et chargé de douces senteurs ; une large grève descendait vers l'eau parmi de verts bocages. Là étaient honorés les dieux du Nord dont les statues de bois peuplaient les temples, et

par-dessus tous, Balder, le dieu d'amour. Jamais la paix de cet endroit saint ne devait être troublée : ni haines, ni combats, ni rien qui ressemblât aux misères et aux passions humaines ; nul n'y pouvait tuer, fût-ce le plus chétif animal ; et là encore la loi interdisait aux hommes et aux femmes de cohabiter, s'ils ne voulaient être sacrilèges.

Donc à Baldershage furent amenées Ingeborg et huit femmes de sa compagnie. Puis les deux frères chevauchèrent vers le Sud, pour guerroyer le roi Ring.

Dès qu'il sut leur départ, Fridtjof prit ses meilleurs vêtements, mit à son bras le bel anneau d'or, et, suivi de ses frères de lait Bjorn et Asmund, et de six hommes, il se rendit sur le rivage. A son ordre, Ellide fut tiré hors du sable. Ils embarquèrent.

— Où allons-nous? demanda Bjorn.

Fridtjof répondit en manœuvrant le gouvernail :

— Je vais à Baldershage me divertir avec Ingeborg.

A ces mots, tous furent saisis d'effroi, et Bjorn dit :

— Tu n'ignores point, Fridtjof, mon frère, que l'amour est proscrit de Baldershage, que l'homme et la femme n'y doivent vivre

sous le même toit. Ne songes-tu pas que tu soulèveras la colère des dieux?

Fridtjof sourit et répliqua :

— Advienne que pourra ! Frère, je me soucie plus de l'amour d'Ingeborg que de la colère des dieux.

Alors ils naviguèrent sur le fiord et atterrirent à Baldershage.

Ingeborg habitait une riche maison tendue de soie et d'écarlate, garnie de tapis précieux. A la vue de Fritdjof, elle s'écria, tremblante :

— Quelle est ta folie, Fridtjof ! Comment peux-tu venir malgré la volonté de mes frères et la présence des dieux.

— Chère Ingeborg, répondit Fridtjof, la solitude, l'ennui sont maîtres de ces lieux. Ne repousse pas un amant empressé. Et, comme tu as huit compagnes, j'ai pris huit compagnons, afin que personne ne demeure sans plaisir. Et sache bien que je me soucie plus de ton amour que de la colère des dieux.

Ingeborg le regarda et toute terreur s'en fut d'elle; joie et confiance emplirent son âme.

— Tu es le bienvenu, Fridtjof, et de même le sont tes amis. Prends place à mon côté ; je te verserai du vin, je te servirai de mes propres mains dans des plats d'argent. Heureux et béni soit ton séjour à Baldershage !

La journée s'écoula dans les fêtes et les amusements. Le soir, quand arriva pour les hommes l'heure de regagner Framnes, Ingeborg dit à Fridtjof :

— Ami, le plus bel anneau qui sóit au monde est à ton bras ; ne serait-il pas plus seyant au bras d'une femme?

— Il t'appartient, chère Ingeborg, si tu veux me promettre de ne t'en séparer jamais et de me le renvoyer le jour où tu cesserais de m'être fidèle. Échangeons donc nos anneaux et nos promesses en signe de constance et d'amour.

Ils firent ainsi. Fridtjof donna à Ingeborg le bel anneau et il reçut un des anneaux qui ornaient les bras de la vierge ; et ils se lièrent par des serments et des baisers.

Chacun des matins qui suivirent ramena sur la grève de Baldershage Ellide, le vaisseau de Fridtjof. Dès l'aube le héros passait le fiord, et, jusqu'à la nuit, les chants, les rires, le son des harpes, les doux propos d'amour régnaient dans la maison d'Ingeborg.

Helge et Halfdan avaient chevauché vers la bataille. Quand ils rencontrèrent l'armée

de Ring, nombreuse et bien pourvue, ils reconnurent leur impuissance et se trouvèrent en grand déconfort. Alors ils mandèrent au roi qu'ils étaient prêts à faire un accord.

— J'y consens, dit Ring, s'ils m'acceptent comme suzerain et me donnent en mariage, avec la dot convenable, leur sœur Ingeborg. A ce prix, je leur octroierai la paix et n'amoindrirai ni leur honneur ni leur terre.

Tel fut le pacte conclu, et les rois rentrèrent en leurs pays.

Fridtjof eut la nouvelle que Helge et Halfdan s'en revenaient ; il dit à Ingeborg, un soir, quand ils allaient se séparer :

— Fille de roi, noble amie, vous m'avez bien reçu et fêté ; ni les mets choisis, ni les vins, ni la gaîté n'ont manqué à votre hôte ; et je crois que Balder, le dieu d'amour, n'est point irrité contre nous. Hélas ! il nous faut dire adieu, maintenant. Vos frères chevauchent vers vous ; demain, peut-être, ils seront ici. Je vous prie, chère Ingeborg, quand ils paraîtront à Baldershage, de m'annoncer leur retour et, pour cela, de tendre à vos fenêtres de blanches draperies que nous apercevrons de l'autre côté du fiord.

Ingeborg répondit :

— La lumière et la joie s'en vont avec vous, Fridtjof ; amie, je vous ai reçu, amie pour vous je demeure.

A l'aurore du lendemain, Fridtjof sortit avec Bjorn, et, jetant les yeux sur la rive opposée du fiord, vers Baldershage, il aperçut les draps blancs, les draps de lin pendus à la maison d'Ingeborg. Il soupira tristement, et, improvisant un poème, il chanta :

Je vous le dis, chers compagnons,
Elle est finie notre aventure ;
Onques ne fut, je vous l'assure,
De plus courte et plaisante au monde.
Sur le fiord bleu, au bon matin,
Ne voguera plus notre joie ;
Là-bas, sur la grève, je vois
Flotter les blancs drapeaux de lin.

Et Bjorn dit :

— Les rois sont revenus ; en grand péril est notre terre.

Grande fut, en effet, la fureur de Helge et de Halfdan quand ils connurent tout ce qu'avait fait Fridtjof.

— Comment les dieux ont-ils pu supporter de tels outrages dans leur sanctuaire? Nous, du moins, n'y resterons pas insensibles. Mais Fridtjof a réuni des hommes ; il est plus fort

que nous ; c'est l'astuce et non la violence qui nous procurera vengeance.

Et ils confièrent à Hilding ce message pour Fridtjof :

— Les rois Helge et Halfdan sont instruits de ta perfidie et de l'offense faite aux dieux. Néanmoins, ils ne céderont pas à leur ressentiment : ils réprouvent la guerre et ne veulent point de sang répandu. Mais ils te requièrent, en juste compensation, de naviguer jusqu'aux îles Orcades, dans l'Ouest, afin d'y percevoir l'impôt qui leur est dû et n'a pas été payé depuis la mort du roi Bele. Or, les rois ont de pressants besoins d'argent, devant marier, au prochain jour, leur sœur Ingeborg au roi Ring.

Fridtjof répondit à ce message :

— Je désire aussi que la paix soit entre nous et ne fais point dessein de la rompre, quoique je n'attende des deux rois ni amour, ni fidélité. Et je m'engage à naviguer jusqu'aux îles Orcades, dans l'Ouest, si j'ai d'eux la promesse que mes propriétés, mes gens et mes biens seront, moi absent, saufs et en tous cas protégés.

On le lui promit par serment. Or c'étaient là de vaines paroles : les cœurs ne renfermaient que haine et fourberie.

Fridtjof élut dix-sept compagnons dont il était sûr, équipa et gréa son vaisseau Ellide pour un long voyage de mer. Un matin, comme soufflait un vent propice, il embarqua au fiord de Sogn et s'éloigna vers le large.

Aussitôt Helge dit à son frère :

— Voici Fridtjof en route pour une expédition glorieuse et nous restons ici, humiliés. Nos hommes nous font reproche de n'oser châtier l'impudence d'un vassal ; on nous raille, on nous honnit, on déclare que Fridtjof peut, à l'aise, nous bafouer, nous braver, nous dicter ses conditions. Laisserons-nous fuir cette occasion de nous relever aux yeux de tous et de prouver que les méfaits ne restent pas impunis ? Envahissons sa terre, brûlons ses maisons et ses récoltes, et envoyons-lui sur la mer une telle tempête qu'il n'en puisse sortir vivant !

— Ce sont là, répondit Halfdan, de bons avis. Agissons donc à ta volonté !

Ils pénétrèrent sur le territoire de Fridtjof, mirent le feu dans Framnes, détruisant les habitations, les granges, les étables, ravageant les prairies et les labours, n'épargnant que ce qu'ils pensaient emporter. Puis ils appelèrent deux sorcières, Heid et Ham-

glaana, deux méchantes femmes dont ils remplirent d'or les mains desséchées :

— Fridtjof vogue vers l'Ouest sur son vaisseau Ellide ; il y a dix-huit hommes à bord, dix-huit matelots courageux et habiles à franchir les mers. Par votre art, faites naître un ouragan auquel ne puisse résister aucun navire ; faites qu'Ellide soit brisé par les lames, écrasé par la foudre et que périssent tous ceux qu'il porte.

Les sorcières, accroupies sur de hauts tabourets, jetèrent dans des bassins de cuivre des herbes magiques, des herbes enflammées d'où montait une vapeur suffocante ; et, dénouant leurs cheveux, roulant des yeux hagards, tordant leurs membres, lançant des cris aigus ou des plaintes étouffées, elles commencèrent leurs incantations.

Fridtjof voguait vers l'Ouest, avec Bjorn, Asmund et ses matelots. Il perdait de vue les côtes de Norvège lorsqu'il découvrit soudain de gros nuages et sentit le vent de la tempête. En un instant des vagues énormes s'élevèrent ; Ellide les traversait sans ralentir sa course, car c'était un excellent vaisseau de mer. Et Fridtjof chanta ce lai :

Je l'ai dirigé hors du fiord
Mon rapide coursier du vent.
Là, les vierges, de leurs mains blanches,
Versaient l'hydromel à plein bord,
Au bon logis de Baldershage !
Heureuses puissent-elles vivre,
Et, si notre barque chavire,
Pourtant, ne nous oublier pas !

Mais Bjorn lui dit, d'un ton de gronderie :

— Frère, est-ce bien l'heure de faire des lais sur les filles de Baldershage?

— Que je chante ou non, dit Fridtjof, longue et dure sera la tempête.

Le vent les chassait au Nord, dans le couloir des îles appelées Solund ; Fridtjof gouverna vers la terre :

— L'écume des flots bondit jusqu'au ciel ; à coup sûr, c'est œuvre de sorcière, un charme est jeté contre nous ; ne pensons pas vaincre les dieux de la mer dans une telle rafale. Voici Solund aux monts de neige qui nous sauvera de la tourmente.

Ils s'abritèrent sous les îles, comptant y demeurer jusqu'à la fin du mauvais temps. Mais, aussitôt, le vent tomba, le ciel devint pur. Ils levèrent l'ancre, reprirent leur route : à peine furent-ils en pleine mer, l'horizon se brouilla de nouveau, l'air fraîchit. Cepen-

dant Fridtjof, tout en ramant, se plaignait ainsi :

Naguères, ô cher souvenir !
A Framnes, ma terre et mon toit,
Chantant, j'ai ramé tant de fois
Vers Ingeborg, la douce amie.
Aujourd'hui, dans le vent amer,
Vers l'inconnu, je vogue, vogue.
Cours, Ellide léger, galope,
Bon vaisseau, sur la vaste mer !

Tout à coup, une seconde tempête, plus violente, les enveloppa : une trombe d'eau, suivie d'un ouragan de neige. Les ondes se couvrirent d'une ombre épaisse, un tourbillon secoua le navire, tant que les mariniers ne se voyaient plus d'un bord à l'autre. De toutes parts l'eau affluait ; il fallut saisir les escopes.

Bjorn dit avec bonne humeur :

— Frères, on ne va pas loin sans risque.

— Assurément, répliqua Fridtjof ; mais ne serions-nous pas mieux ailleurs?

Il ajouta :

Helge, c'est par toi que les vagues
Montent, vêtues de blanches robes !
Que j'aimais mieux vos lèvres roses,
Jeunes filles de Baldershage !

Ingeborg et le roi, tous deux
M'aiment, chacun comme il lui plait.
Que meilleur au port il ferait
Dans les beaux bras d'une amoureuse !

— Il se peut, dit Bjorn, et je crois qu'Ingeborg aussi souhaiterait pour toi de moindres périls. Mais, quoique nous soyons en grande crainte de mort, sied-il de perdre courage ?

— Point, dit Fridtjof, et c'est bien le moment d'avoir tête solide et bras de fer. Jamais pareil orage n'incommoda gens de mer.

Il promena ses regards alentour :

Nul pays, nulle terre en vue.
Nous allons au hasard du vent ;
Comme la flamme des sarments
Tourbillonne l'onde éperdue ;
Et les lames aux crêtes blanches
Ainsi que plumage de cygne,
Dans leur élan, portent Ellide
A la hauteur du firmament.

Le vaisseau s'emplissait toujours ; chacun s'efforçait à la tâche, et Fridtjof soupira mélancoliquement :

Ancre ni voile ne nous sert.
Ah ! que de pleurs, ô jeunes filles,
Découleront, si je m'en vais

Dans la bleue demeure des cygnes !
Hélas ! ici, tous à l'escope
Nous peinons pour sauver Ellide,
Loin de la grève où, à l'aurore,
Flottaient les blanches draperies.

— Crois-tu donc, lui dit Bjorn, en riant, que les vierges de Sogn versent beaucoup de larmes pour toi ?

Fridtjof le considéra, tout navré et triste :

— Je le crois, certainement, frère.

— Frère, reprit Bjorn voyant son chagrin, je n'ai pas voulu t'affliger ; mais, ici-bas, joie et souci se disputent le cœur de l'homme, et chacun a son tour. Te souviens-tu des vierges aux belles parures qui nous ont versé l'hydromel au bon logis de Baldershage? Maintenant, nos yeux sont meurtris, nos cheveux trempés par l'eau de mer ; nos bras forts défaillent, nos yeux sont pleins de sommeil.

Asmund intervint pour dire :

— Qu'importe si vous usez à présent vos bras et devez frotter vos yeux brûlés par l'eau salée ! Vous ne trouviez point mauvais que nous frottions nos yeux, nous autres, quand il vous plaisait de vous lever à l'aube et que nous peinions à ramer jusqu'à Baldershage pour vos amours.

Fridtjof se mit à rire :

— Pourquoi ne chantes-tu pas, Asmund, au lieu de murmurer?

— Je le puis aussi bien que toi, dit Asmund ; et il chanta :

Nous voilà recrus près du mât,
Contre nous déferle la vague ;
Du travail qui m'échet à bord
Huit bons mariniers seraient morts.
Nos amantes, à Baldershage,
Portaient les mets, ornaient les tables ;
Ce me plairait mieux qu'escoper
Sur une nef près de sombrer.

— Ton lai ne manque pas d'agrément, dit Fridtjof, riant plus haut ; mais tu dévoiles ta basse naissance quand tu tiens pour le meilleur plaisir celui de servir à table.

De nouveau montait l'orage ; de toutes parts les vagues se jetaient sur le vaisseau et l'entouraient au point qu'elles semblaient à Fridtjof et à ses marins comme des montagnes neigeuses, comme d'énormes rochers.

Et le héros songeait au doux passé :

Sur des coussins j'étais assis
A Baldershage, au bon logis,
Et chantais à ma fantaisie
Pour la fille du roi, ma mie.

Las ! Ce soir, me faudra loger
Chez Ran, déesse de la mer !
Un autre amant s'endormira
Au lit d'Ingeborg qui m'aima.

— Grave est l'heure, dit Bjorn ; tes accents ont moins d'insouciance et de gaîté. Prends garde, Fridtjof, mon frère ! Souci ne vaut rien pour le brave.

Mais Fridtjof :

— Frère Bjorn, ce n'est point de peur, ni de douleur que je chante ainsi nos joyeuses aventures passées. Peut-être, en effet, sont-elles présentes à mon esprit plus qu'il ne sied. Crois-tu, pourtant, que la plupart des hommes se trouveraient, là où nous sommes, plus proches de la vie que de la mort ?

Il sourit tristement :

Que durement je l'ai payé
Le temps d'amour, le joli mois
Où les vierges, en bel arroi,
Venaient m'accueillir à la grève !
Chansons, baisers, anneaux en gage,
A Baldershage, au bon logis,
Alors que les rois, tout contrits,
S'en retournaient de la bataille !

— Que sert de regretter ! dit Bjorn. Comme souffle le vent, il le faut prendre.

A ce moment, le flot enfonça l'avant du navire ; quatre hommes roulèrent à la mer, disparurent parmi l'écume.

— Attendons-nous, dit Fridtjof, à les suivre chez Ran, chez la sombre déesse des abîmes. Préparons-nous, du moins, à descendre dans son royaume en dignes et riches guerriers, et non comme de pauvres hères. Que chacun de nous ait un peu d'or sur soi, afin d'être reçu en hôte de marque.

Ce disant, il retira de son bras l'anneau que lui avait donné Ingeborg, et, le brisant, il en partagea les morceaux entre ses compagnons :

— Amis, j'ai rompu l'anneau rouge, l'anneau que porta, jadis, Bele, le noble roi ; j'ai détruit mon gage d'amour. Mais, du moins, quand nous entrerons dans le gouffre où sont les dieux de la mer, nous serons dignement accueillis ; car l'or, sur la main de l'invité, est le signe d'une grande âme et d'une haute origine.

Bjorn s'écria :

— S'il faut aller chez Ran, j'y suis prêt. Cependant l'espérance me reste au cœur. Il me semble qu'Ellide avance moins péniblement, et, n'était cette obscurité qui nous enveloppe, sans doute verrions-nous quelque

rassurant présage. Fridtjof ami, monte au mât et regarde attentivement autour de nous.

Malgré la rafale de neige et le grand froid qui le glaçait, Fridtjof monta au mât. Quand il redescendit, il conta qu'il avait eu d'étranges visions :

— J'ai découvert un squale d'une incroyable longueur qui nous entoure d'un triple anneau. J'imagine que nous sommes parvenus à faible distance de la terre et que le monstre nous en veut éloigner. Amis, le roi Helge certainement ne cesse de nous combattre par sortilège et magie, avec haine et déloyauté ; c'est lui qui tend ces embûches et nous envoie nos malheurs. Sur le dos du squale sont assises deux femmes horribles, vieilles et décharnées ; ce mauvais temps est leur ouvrage, leurs enchantements nous tiennent captifs. Or, je tenterai de voir qui doit l'emporter de ma fortune ou de leur sorcellerie. Gouvernons tout droit sur elles, et que l'on me donne la plus grande gaffe, le harpon le plus solide pour leur briser l'échine.

Et il chanta allègrement :

J'ai trouvé deux sorcières
A cheval sur la houle ;
Roi Helge, roi des fous,
Les belles messagères !

Mais Ellide, en chemin,
Leur cassera, sans gêne,
Leur cassera les reins,
Et tout finira bien !

Ellide, le bon vaisseau, avait le don de comprendre la parole humaine; il bondit droit devant lui, il vola sur la mer furieuse. Et Fridtjof, maniant la gaffe, courut à l'avant :

Hop ! hop ! Ellide, hop !
Va, ma nef si gentille,
Va, ma nef, sur les flots,
Ecrase, tue et pille !

Et il frappa de son arme une des sorcières, tandis qu'Ellide se ruait sur l'autre et la heurtait en pleine poitrine. Les deux méchantes femmes furent englouties. Aussitôt le squale plongea et devint invisible.

Et, en même temps, s'apaisa la tempête ; les nuages refluèrent vers l'horizon, une douce clarté se répandit sur la mer, le voile de pluie et de brouillard qui cachait la terre se déchira. Et les îles Orcades montrèrent leurs falaises de grès rouge et leurs coteaux couronnés de neige.

Fridtjof leva les bras au ciel :

Enfants, la tempête est finie,
Loin de nous fuit la mort sans gloire,
Ouvrez grands vos cœurs à la joie,
La mer est calme, le ciel brille !
C'est là présage de merveilles,
Pour que bientôt naisse le jour
Où le palais de mes amours
Enclora Ingeborg la belle.

Lentement Ellide aborda l'île prochaine ; mais les mariniers étaient si las, si harassés de tant d'efforts, si mourants de fatigue, que nul n'avait la force de gagner la terre. Seuls, Fridtjof, Bjorn et Asmund se tenaient encore debout. Et Asmund sur ses épaules porta un homme au rivage, Bjorn en porta deux ; mais Fridtjof en porta huit, et il chantait :

Huit beaux gaillards, huit matelots
Demi-morts de leur rude tâche
J'ai porté jusqu'à ce rivage,
Jusqu'au feu qui pétille et chauffe.
Maintenant s'endort, sur la grève,
Ellide dans sa blanche voile.
Ah ! le fier et terrible état
De se battre contre la mer !

L'automne commençait lorsque le roi Ring chevaucha vers Sogn pour y célébrer

ses noces. Il y eut, à son arrivée, de grandes réjouissances et les fêtes du mariage furent longues et magnifiques.

Or Ring remarqua au bras d'Ingeborg l'anneau de Fridtjof et il dit à sa nouvelle épouse :

— D'où te vient ce bijou rare, d'une beauté inconnue en Norvège ?

— De mon père, le roi Bele, me vient cet anneau, répondit Ingeborg.

Mais Ring :

— Femme est prompte au mensonge. C'est Fridtjof, ô reine, qui t'a fait ce présent à Baldershage, ainsi que me l'ont appris les gens qui me renseignent. S'il te plaisait de conserver, jeune fille, cette parure, il n'est pas séant que tu la portes comme épouse. J'ai des trésors immenses, des coffres pleins de richesses ; tout ce que tu voudras, tu l'obtiendras de moi.

Ingeborg fit glisser de son bras l'anneau et le remit à la femme de Helge, priant celle-ci de le rendre à Fridtjof quand il reviendrait. Et, les fêtes finies, elle suivit le roi dans son pays, à Ringerike, dans le Sud.

Au printemps d'après, Fridtjof entra dans le fiord de Sogn, rapportant des îles Orcades l'or de l'impôt.

Lorsqu'il débarqua sur sa terre, à Framnes, il ne reconnut plus l'endroit : il vit des maisons brûlées, des champs ravagés, des granges ouvertes, des étables vides. Alors le cœur lui faillit, il fut longtemps sans pouvoir parler ; enfin, tristement, il murmura :

— C'était un beau domaine, fertile et peuplé ; à mon départ, des serments solennels le protégeaient ; sous la garde des rois je l'avais mis. Maintenant de tout ce que j'aimais ne restent que les traces !

Ayant interrogé les gens qui n'avaient pas fui l'incendie et le meurtre, il sut comment Helge et Halfdan avaient traité son bien, alors qu'il voguait pour eux sur la mer, en grand péril. Ses yeux se mouillèrent de larmes, il s'écria d'une voix tremblante :

— O Framnes, qu'es-tu devenu? Où sont tes hôtes, où sont les fêtes d'autrefois, quand je buvais ici avec mon père, avec mes chers compagnons? Il n'est plus, en ce lieu, que décombres, que murs noircis jusqu'à la terre, que silence et deuil. Ah ! quelle vengeance n'ai-je pas à mener contre les auteurs de tes maux !

D'un air sombre, il requit ses hommes de le conseiller ; mais ils n'osèrent et se turent. Alors il demanda où étaient les rois ; on lui répondit qu'ils étaient à Baldershage, parce

que c'était l'époque des prières et des sacrifices aux dieux.

— Nous irons à Baldershage, dit Fridtjof, l'impôt qui est dû sera payé.

A Baldershage était amarrée la flotte qui avait amené Helge, Halfdan et leur cour. Fridtjof, en posant le pied sur le rivage, dit à ses fidèles :

— Amis, prenez vos haches et brisez le fond de toutes ces barques, grandes et petites ; et faites diligence, car il se pourrait que, tout à l'heure, notre vie en dépende.

Et, suivi de Bjorn, il se dirigea vers la ville. Au seuil de la maison des rois, Bjorn essaya de le retenir :

— Frère, que fais-tu? Pour ton salut et le nôtre sois prudent et avisé, ne t'abandonne pas à la colère.

Fridtjof lui dit durement :

— Reste au dehors. Qu'ai-je besoin de tes conseils? J'irai trouver seul les rois félons. Et qu'importe la suite ! Mais si, ce soir, je ne retourne point, Bjorn, mon frère, mon ami, prends une torche et brûle les toits de Baldershage. Tel est ton devoir.

Bjorn répondit :

— Ami, jamais tu n'as mieux parlé.

Fridtjof le laissa et entra dans la salle.

Là étaient assis les deux rois, buvant et sacrifiant aux divinités. Un grand feu était allumé près duquel se tenaient les femmes occupées les unes à enduire de graisse les statues des dieux, les autres à les essuyer avec des étoffes douces.

Le héros s'avança : il portait le sac qui renfermait l'impôt des îles Orcades. Et, quand il fut devant le roi Helge, il lui dit :

— Roi, me voici de retour. L'argent que tu m'envoyas chercher aux Orcades, loin sur la mer, n'es-tu pas impatient de l'avoir?

En prononçant ces mots, il jeta le sac au visage du roi, avec une telle force que Helge fut renversé sur son trône : les dents lui sautèrent hors de la bouche, il perdit connaissance.

Et Fridtjof :

Reçois ton trésor et ton bien,
Guerrier redouté, roi puissant ;
Même s'il te brise les dents,
Peu importe comment il vient,
Pourvu qu'on entende tinter
Au fond du sac l'or de tes îles
Que moi Fridtjof, sans nul gain vil,
J'ai quéri par delà les mers.

Les hommes gardaient le silence, frappés

de crainte et d'étonnement ; les femmes, réunies près du brasier, tremblaient d'effroi. Fridtjof, fixant les yeux sur elles, vit au bras de l'épouse de Helge l'anneau par lui donné à Ingeborg ; il le saisit ; mais l'anneau solidement était attaché au bras, tellement que Fridtjof, marchant vers la porte, traîna derrière lui la reine pleurante et plaintive. Les autres femmes se dispersaient poussant des cris aigus, et culbutant les statues des dieux qui tombèrent dans le bûcher où elles s'enflammèrent.

Et Fridtjof, prenant un brandon, l'agita au-dessus de sa tête, chanta d'une voix éclatante :

Roi, je t'ai meurtri à la face
Avec l'or dont mes mains sont pures ;
J'ai vu le sang de ta blessure,
Tes yeux clos et tes lèvres pâles.
Maintenant que brûlent tes dieux !
Le bel anneau je l'ai conquis,
Et au rouge brasier j'ai pris
Une grande torche de feu.

Balançant le brandon, il le jeta sur le toit, tant que la maison fut, en peu d'instants, toute embrasée. Puis il courut au port et, sur Ellide, il s'éloigna rapidement. De

longues flammes, une noire fumée montaient de la terre, et Fridtjof, debout à son bord, contemplait son œuvre.

O douce vue pour mes regards,
O doux poème pour ma voix !
Sur le fiord bleu glisse ma voile,
La mer est libre et sans orage.
Or, là-bas, pareilles aux vagues
Et plus terribles que tempêtes,
Les flammes montent jusqu'au ciel,
Au bon logis de Baldershage.

Le roi Helge, quand il revint à lui, entra en fureur et excita ses hommes contre Fridtjof :

— Ce vassal doit périr et perdre tous ses biens, car il n'a respecté ni les dieux, ni notre personne.

Mais, lorsque les guerriers voulurent embarquer et pourchasser Fridtjof, les nefs prirent l'eau et menacèrent de sombrer ; il fallut regagner la rive en grand' hâte. Sur le fiord s'en allait le vaisseau de Fridtjof. Le roi Helge banda son arc, encocha une flèche mince qui portait loin ; mais, sous son effort, l'arc se rompit : aux pieds du roi tomba la flèche.

Ce que voyant, Fridtjof, se courbant sur

ses rames, leur donna un si vigoureux élan qu'elles se brisèrent. Et, joyeusement, il cria vers la grève :

J'ai baisé sur ses lèvres fraîches,
A Baldershage, au bon logis,
Ingeborg qui m'était promise
Fille et sœur des rois de Norvège
Pour ce, Helge, est rompu ton arc,
Morte la flèche est retombée ;
Or moi, sur l'onde, par gaîté
Et plaisir j'ai brisé mes rames.

Le vent s'éleva ; Fridtjof régla les voiles ; le vaisseau s'enfuit du côté de la mer, déboucha du fiord, cingla vers le large :

Et Fridtjof, soudain réconforté, chantait :

La dernière fois, compagnons,
Que du fiord de Sogn nous sortîmes,
L'incendie ardait sur mes ruines,
Ma terre était proie de félons.
Aujourd'hui est vengé mon droit,
A Baldershage la flamme luit,
Mais je suis désormais proscrit,
Et j'ai comme nom : « Hors des lois ».

— Frère, demanda Bjorn, que ferons-nous demain?

Fridtjof répondit :

— J'irai, loin d'ici, guerroyer chez d'autres peuples, en d'autres terres. Amis, d'aventures est plein le monde ; partout sur les côtes, à l'Ouest et au Midi, sont des îles prospères, des cités florissantes où s'arrête avec gloire et profit le vaisseau du Viking.

Ainsi, pendant plusieurs étés, Fridtjof navigua de rivage en rivage, d'île en île ; à chaque expédition, il gagnait en célébrité, il ajoutait à ses trésors. En foule accouraient à lui les héros bannis, les guerriers malchanceux, tous ceux qu'attiraient la fortune des armes, le goût des bonnes entreprises. Par lui les brigands étaient occis, les mauvais hommes chassés, les paysans et les marchands maintenus en paix et sécurité ; et, dans tout le Nord, chacun avait en respect et honneur le nom de Fridtjof le fort.

— Ami, dit un jour Fridtjof à Bjorn son frère, je suis las de voyager d'une terre à l'autre. Au souvenir de la Norvège mon cœur s'afflige ; de ses bois sombres, de ses fiords calmes où s'abritent les oiseaux de mer je ne me puis déprendre. Je vais me séparer de vous et me rendre auprès du roi Ring ; vous m'y joindrez plus tard.

Bjorn lui dit :

— Frère, imprudence n'est pas vertu. Mais pourquoi te conseillerais-je? Tu n'en fais qu'à ton gré. Pourtant, si tu veux aller en Norvège, ne vaudrait-il pas mieux rentrer à Sogn où sont les deux rois, Helge et Halfdan, dont tu n'as point tiré toute ta vengeance? Ring est un homme valeureux et sage ; il est l'époux d'Ingeborg qui te fut chère. Te savoir seul en son royaume ne me contente guère. Et, sans toi, nous autres que deviendrons-nous?

Fridtjof répondit :

— Mon plus cher, mon unique désir est la mort du roi qui possède Ingeborg la belle. Ingeborg, celle qui m'appartient. A vous, garçons, ne suffit-il pas de mener joyeuse vie, de rire, de boire, de dire des lais sur la grève où Ellide se repose de ses labeurs?

On le conduisit au rivage et il fit le chemin jusqu'à Opland où habitait le roi Ring.

Un matin, il arriva près du château. Il était couvert d'un large manteau de bure, comme en portent les artisans, et il se donnait, en route, pour un ouvrier habile à nettoyer et réparer les saloirs, et ainsi faisait-il pour mériter son pain.

Quand il franchit la porte de la grande

salle, il se plia en deux, tira sur son visage le capuchon de son manteau, feignit d'être vieux et malade, et il s'arrêta sur un banc très éloigné de la place où étaient le roi Ring et la reine Ingeborg.

Mais Ring l'aperçut ; et il dit à la reine :

— Un vieillard vient d'entrer, qui, malgré sa taille voûtée, me paraît plus haut et mieux fait que tous les autres hommes.

— Ce n'est pas grande nouvelle, répondit Ingeborg, ici mendiants de toutes sortes, pauvres et guenilleux pénètrent à l'envi.

Le roi envoya un page vers l'étranger, lui mandant de faire savoir d'où il venait, quel était son nom, où il avait couché la nuit d'avant.

Fridtjof dit au page :

— Je m'appelle Voleur ; j'étais cette nuit chez le Loup ; je viens du pays qu'on nomme Regret.

L'enfant rapporta cette réponse, et le roi dit :

— Cet homme n'est point méprisable ; je connais le pays qu'on nomme Regret. Peut-être ce malheureux n'a-t-il pas l'âme en tranquillité ; mais il me semble avisé et ses façons m'intéressent.

La reine s'irrita :

— Il est vrai, seigneur, que vous intéresse l'entretien de tous les vagabonds qui passent en ces lieux. Et qu'y a-t-il de bon en celui-ci?

— Je le sais, chère Ingeborg, et vous ne le soupçonnez point. Pour ce qui est de cet homme, il pense assurément plus qu'il ne parle et il a les yeux partout.

Il lui fit dire d'approcher. Fridtjof obéit ; courbant le dos, il salua le roi d'une voix sourde.

— Quel est ton nom, homme de belle taille?

Fridtjof répondit :

Mon nom était : Voleur de paix,
Quand je courais les mers lointaines ;
Voleur de cœurs je me nommais,
Quand je faisais pleurer les vierges.
Sans amour, sans gloire aujourd'hui,
Errant de foyer en foyer,
Je quête secours et pitié,
Humble ouvrier qui te supplie.

— De tout ceci, je retiens que tu te nommes Voleur. Mais où étais-tu cette nuit et d'où viens-tu?

— Seigneur, je l'ai confessé à votre page ; je fus élevé au pays appelé Regret ; j'en suis

parti, poussé par Convoitise : mon chez moi n'est nulle part.

— Il se peut que tu aies été élevé au pays de Regret, mais il se peut aussi, Voleur, que tu sois né au pays de Sérénité. Probablement, cette nuit, tu as couché dans la forêt, puisque je ne connais aucun paysan du nom de Loup. Et, quand tu prétends que ton chez toi n'est nulle part, je tiens pour peu de chose cette Convoitise qui t'a poussé vers Opland.

Ingeborg dit sévèrement :

— Cherche ton gîte ailleurs, ou bien va à l'auberge.

Mais le roi la réprimanda :

— Suis-je trop vieux pour savoir où doit loger l'invité?

Et il ajouta :

— Déboucle ton manteau, l'homme, et sieds-toi près de moi.

La reine se mit en courroux :

— Seigneur, tombez-vous en enfance? Convient-il de faire seoir sur notre banc les mendiants des chemins?

— Ce sont là paroles de raison, Seigneur, dit Fridtjof ; à chaque homme sa place : la mienne est parmi les bouchers, non parmi les chefs.

Le roi dit :

— Fais à ma volonté ; c'est moi qui commande.

Fridtjof dégrafa le manteau de bure, et il apparut habillé d'une tunique bleu sombre garnie d'orfrois, ayant au bras son bel anneau et, autour du corps, une ceinture de massif argent à laquelle pendait une bourse gonflée d'or ; un baudrier de cuir bien orné soutenait son épée. Il avait une large toque de fourrure qui jetait de l'ombre sur son visage, tant que ses joues, son menton, son col semblaient velus.

Ring le regarda avec complaisance :

— Tu me plais mieux ainsi, et ton manteau ne va guère avec un tel vêtement. Je veux que la reine t'en offre un autre de meilleure qualité.

La reine répondit :

— C'est vous qui commandez, Seigneur : cependant cet étranger ne me cause qu'inquiétudes.

Elle prit un manteau d'écarlate et le posa sur les épaules de Fridtjof. Alors elle vit l'anneau qu'il avait au bras ; tour à tour, elle devint pâle comme une étoffe de lin et rouge comme le sang ; mais aucun mot ne sortit de sa bouche.

Le roi fit fête à Fridtjof et lui dit gaîment :

— Tu possèdes là un anneau d'une merveilleuse beauté. Sans doute fut-il ouvré pour toi en un temps où tu ne vivais pas à nettoyer et réparer les saloirs.

— Seigneur, de mon père j'ai hérité cet anneau.

— Eh bien ! je gage que ce n'est pas ton seul trésor ; car jamais je ne rencontrai d'ouvrier si bellement ajusté, portant l'épée et parlant ton langage. Et je dis cela à bon escient, quoique âgé et ayant la vue basse.

Chez le roi Ring Fridtjof demeura l'hiver tout entier. Il y fut traité avec égards et courtoisie, comme l'eût été un homme de haut mérite. Le roi l'entourait de soins et de flatteries ; mais la reine Ingeborg le fuyait.

Vint le printemps, la terre verdit, les arbres se garnirent de feuillage, l'air fut tiède, et, le long des rivières, d'une ville à l'autre, descendirent les barques des marchands.

Un jour, le roi Ring emmena Fridtjof dans la forêt ; le ciel était clair, la route sèche. Devisant et plaisantant, ils s'enfoncèrent loin à travers le bois et s'égarèrent. Le roi sentit la fatigue ; il se coucha au pied d'un chêne.

— Ami, je n'irai pas outre, si je ne prends

quelque repos. Il me faut dormir un peu en cet endroit.

— Seigneur, dit Fridtjof, rentrons par grâce. Pour tout homme il est dangereux de s'assoupir dans la forêt humide. Pour un roi c'est témérité de s'endormir hors de son palais sans ses fidèles et ses gardes.

— N'importe, répliqua Ring ; je ne puis marcher davantage.

Il s'étendit sur le dos et ferma les yeux. Fridtjof s'assit sur la mousse, observant son compagnon. En lui un grand combat se livrait : la haine, le respect, la colère, l'amitié le dominaient tour à tour ; une douleur singulière tourmentait son âme. Enfin, il tira son épée ; mais, à l'aspect de la lame nue, sa vertu l'emporta et il jeta l'arme dans les ronces.

Un peu plus tard, Ring s'éveilla, sourit à Fridtjof et, l'appelant par son nom :

— Fridtjof, pendant mon sommeil beaucoup de pensées ont occupé ton esprit ; les bons sentiments ont prévalu, et de cela je n'ai jamais douté. Maintenant, je veux t'honorer selon ton rang ; sache que je t'ai reconnu dès le premier instant, lorsque, sous ton déguisement, tu pénétrais dans la salle, courbé comme un vieillard.

Fridtjof répondit, tout confondu et ravi :

— Que pourriez-vous faire encore, seigneur, vous qui m'avez reçu et considéré autant qu'un chef illustre. Le moment est venu pour moi de vous quitter, de me rendre là où m'attendent mes hommes, mes amis inquiets, les chers partisans de mes luttes et de mes peines.

Ring le prit par la main. Ils retournèrent au château et, le soir, devant tous, le roi proclama les titres et les talents de Fridtjof le fort.

Le lendemain, très tôt, Fridtjof entra dans la chambre du roi et de la reine, prêt pour le voyage, avec son manteau et ses armes, et, debout près du lit, il chanta :

Pour tes bienfaits, seigneur, mon hôte cher,
Mon cœur est plein de joie et gratitude.
Mais le printemps déjà est revenu,
Me faut quitter mon auberge d'hiver.
Aussi longtemps qu'un souffle l'emplira,
Pour Ingeborg battra mon cœur fidèle.
Bonheur et paix, reine, je vous souhaite,
Et d'un bijou vous en donne le gage.

Et il remit à Ingeborg le bel anneau qu'elle avait demandé, jadis, à Baldershage, en garantie de tendresse et d'amour durable. Le roi Ring dit, souriant, à la reine :

— Certes, ma mie, vous voilà mieux payée que moi, quand vous n'avez pas témoigné, cet hiver, autant d'amitié que je l'ai fait pour le noble Fridtjof.

En soupirant il ajouta :

— J'ai grand chagrin, Fridtjof, de ton dessein, et grand désir de te conserver. Mes fils ne sont qu'enfantelets, je suis vieux et mal en état de défendre ma terre si quelqu'un la voulait assaillir.

Fridtjof secoua la tête :

— Il ne se peut, ô roi, que je reste sans dommage pour nous tous. Adieu ! Longue vie et bonne fortune sont mes vœux pour le plus généreux des chefs. Garde bien ta terre et ton épouse ; et sois heureux. Ingeborg et moi ne nous verrons plus.

Mais le roi dit :

— Ne pars pas ainsi, Fridtjof, toi que j'estime entre tous les hommes, toi que nul ne peut vaincre en bataille. Je te récompenserai comme tu ne l'espères point, je te donnerai mon épouse, Ingeborg la belle, et ma terre et tous mes biens.

— Roi Ring, toi vivant je n'accepterai rien.

— Ami Fridtjof, je ne t'offrirais rien si je ne savais que je suis malade et près de ma

tin. Quand je serai mort, quand je reposerai sous la colline de pierres, tu prendras ma femme Ingeborg, ta bien-aimée : mes enfants seront les tiens, tu règneras sur mon pays. Mais, dès aujourd'hui, tu auras le nom de roi, afin que tous, ici et au dehors, te regardent comme tel.

— Seigneur, qu'il soit donc fait à votre plaisir, sauf que je ne serai point roi en votre royaume et n'aurai que le nom de duc.

Alors le roi Ring assembla sa cour et son conseil, ses guerriers et ses nobles hommes, et il dit :

— Voici Fridtjof le fort, votre duc et votre chef, à qui vous obéirez, qui vous gouvernera dans la guerre et dans la paix, jusqu'au jour où mes fils seront assez grands pour régner eux-mêmes.

Bientôt après mourut le roi Ring et ce fut deuil pour tout le pays. Et quand il fut étendu sous la colline de pierres, eurent lieu les noces de Fridtjof et d'Ingeborg.

Les frères de la reine surent ce qui était advenu : ils se montrèrent irrités et jaloux, et ils dirent :

— C'est vilaine alliance pour nous que celle d'un vassal. Marchons contre lui, nous le tuerons et joindrons son domaine au nôtre.

A cette nouvelle, Fridtjof embrassa la reine :

— Chère Ingeborg, vos frères me veulent meurtrir à cause de notre mariage. Dans la vérité de votre cœur, apprenez-moi qui vous aimez, qui vous redoutez.

Elle répondit tendrement :

— Seigneur, je ne redoute qu'une chose qui est de vous perdre à jamais.

Or, les rois furent déconfits dans la bataille comme cela devait être quand combattait Fridtjof ; Helge fut atteint d'un coup mortel, Halfdan se rendit à merci ; le vainqueur prit leurs terres et le titre de roi de Sogn.

Et ici finit la saga de Fridtjof le fort.

LE VIEUX STOERKODDER

JAMAIS héros ne vécut aussi vieux que le vieux Stoerkodder. On dit qu'il vit le jour non dans le monde des hommes, mais dans les régions mystérieuses de l'Est habitées des géants, et qu'il avait à sa naissance trois paires de bras et trois paires de jambes. Thor, le dieu de la guerre, jaloux de sa force, lui arracha deux paires de jambes et de bras et lui donna ainsi apparence humaine. Stoerkodder garda, toutefois, son âme impitoyable, sa haute stature qui pliait devant lui les guerriers réputés invincibles.

Avec les Vikings au cœur solide, longtemps il sillonna les mers, parcourut les continents lointains, guida de folles entreprises. Enfin vinrent la vieillesse et le désir du repos.

Il débarqua sur le sol de Danemark et se rendit à la cour du roi Frode.

— Roi, je suis Stoerkodder ; en ton pays donne-moi une terre que je tiendrai pour toi, en bon vassal.

— Il n'est, dit le roi Frode, aucune terre assez grande pour enfermer Stoerkodder. Tu resteras près de moi et tu élèveras mes enfants, mon fils Ingiald qui sera roi, Helga ma fille.

Or Frode périt par félonie et trahison dans une fête où l'attirèrent les Saxons, et Ingiald régna sur le Danemark. Il ne ressemblait pas à son père et préférait aux gens de guerre et aux sages conseillers, les échansons, les cuisiniers, les tailleurs, les baladins et les joueurs de flûte. Mécontents, les hommes de Frode murmurèrent et le vieux Stoerkodder pensait, tout remué de colère :

— Voilà donc quelle est la vie choisie par la jeunesse ! Se caresser le palais avec des mets délicats, se couvrir d'or et de soie, flatter le sein des femmes, rire aux mots des histrions. Et le roi Frode, mort par traîtrise, n'est point vengé.

Et il dit à Ingiald :

— Qu'as-tu fait depuis que la couronne est sur ta tête ? Où sont tes œuvres, où sont

tes victoires? Quelles contrées as-tu conquises? Quel butin as-tu rassemblé? Quelle satisfaction as-tu tirée des meurtriers de ton père? Montre-nous tes blessures. Dis-nous le nombre des ennemis tombés sous ton épée. Raconte-nous les prouesses que tu as accomplies en digne successeur de tes aïeux. Le rouge de la honte me vient au front quand je me vois à la table où ne s'asseoient que les couards et les débauchés, et quand, jetant les yeux autour de moi, je ne puis rencontrer un regard de brave. Jamais, Ingiald, les bardes vénérés, les Skialds qui ont chanté la vertu de nos pères, ne voudront prononcer ton nom ; jamais les petits enfants de nos fils ne sauront qu'Ingiald a été roi.

Ayant ainsi parlé, il quitta le Danemark et se retira en Suède, à Upsala.

Plusieurs années s'écoulèrent, et Helga, la sœur d'Ingiald, fut recherchée en mariage. Parmi les prétendants se trouvait un Norvégien de noble famille, nommé Hroar ; il était beau, honnête et possédait de grands biens. Il parut à Leire dans un cortège magnifique ; les voiles de ses vaisseaux étaient brodées d'or ; les mâts étaient dorés, les cordages faits de soie ; des troupes de musiciens jouaient à bord, et la mer retentissait de

douces harmonies ; les mariniers étaient vêtus comme des seigneurs. l'or étincelait dans leurs habits, à leur ceinture, à la poignée de leurs armes.

Le roi Ingiald accueillit le Norvégien en grande amitié.

— Hroar, de bon cœur je te donnerai pour femme Helga, fille et sœur de rois, la plus charmante fleur de mon domaine ; mais d'autres que toi me l'ont demandée et tu n'auras Helga que si tu acceptes de les combattre à leur volonté ; ainsi l'exige la coutume.

— Je suis prêt, dit Hroar, à combattre quiconque me portera défi.

A la cour d'Ingiald vivaient alors neuf frères reconnus supérieurs à tous pour leur force et leur insolence : le plus âgé s'appelait Aslak ; vainement il avait sollicité la main de Helga ; féroce était sa jalousie, implacable sa colère. Quand Hroar se fut déclaré, il se leva devant lui.

— O roi, comme le permet la coutume, en mon nom et au nom de mes huit frères, je défie le Norvégien en bataille et, si tel est ton plaisir, nous le voulons rencontrer à l'instant même.

Mais le roi dit :

— Il m'appartient de fixer le jour. Voici

ce que j'ai décidé : Hroar recevra en mariage Helga ma sœur bien-aimée et, au lendemain de ses noces, il sera votre homme pour la bataille que vous lui offrez.

Alors furent préparées les noces, bellement, fastueusement, avec grand concours de bateleurs, danseurs et joueurs d'instruments, car le roi Ingiald aimait, par dessus tout, les longs festins et les fêtes brillantes. Il y avait partout liesse et gaîté. Seuls les fiancés montraient, en dépit d'eux, triste visage à cause du souci qui les occupait.

— Hélas ! ma mie, gémissait Hroar, serez-vous veuve dès vos épousailles? Certes, je ne crains aucun guerrier, fût-il hors de ma mesure ; mais comment résisterai-je à neuf adversaires puissants et habiles? Comment sortirai-je vif de cette mêlée?

— Seigneur, répondit Helga, vous y laisserez votre vie si vous ne m'écoutez et n'agissez selon mon dessein. Il n'est qu'un homme qui vous puisse heureusement seconder dans cette affaire ; et il le fera, car il me chérit à sa manière qui n'est point tendre, mais loyale. C'est le fidèle du roi Frode, c'est le vieux Stoerkodder qui est en Suède, à Upsala. Joignez-le sans tarder, j'ai confiance en ce qu'il vous conseillera.

Hroar mit à la voile sa nef la plus rapide, gagna la Suède et chevaucha en hâte sur la route d'Upsala. Aux portes de la ville, il prit à part un de ses compagnons et, lui ayant donné ses ordres, il le dépêcha vers le logis de Stoerkodder. Le vieillard était assis au soleil ; son épée Skum luisait à son côté, bien que, depuis longtemps, elle fût devenue telle qu'une arme vaine ; sa barbe blanche couvrait sa poitrine ; il respirait fortement ; de ses mains noueuses il pressait ses genoux épais et douloureux. L'envoyé de Hroar l'aborda :

— Seigneur, la fille du roi Frode, Helga, votre élève, vous convie à ses noces et vous mande de venir sans retard auprès d'elle, afin de vous rendre honneur et devoir, comme à son second père.

Stoerkodder, à ce discours, repoussa violemment son siège et répondit avec emportement :

— Demande à ta maîtresse si elle prend Stoerkodder pour un baladin, pour un racleur de harpe en quête d'un gîte et d'un repas. Si tu n'avais prononcé le nom respecté du roi Frode, tu serais déjà puni pour m'avoir apporté un si injurieux message.

Il le chassa. Quand Hroar vit son servi-

teur et apprit l'accueil de Stoerkodder, il courut au vieux guerrier, le salua honnêtement et lui dit :

— Pardonne, illustre Viking, l'erreur que j'ai commise ; c'était à moi, c'était au futur époux de la princesse Helga, de te transmettre le premier les paroles et les vœux de la fille de Frode. La jeunesse, l'inexpérience égarent les meilleurs ; rien ne peut cependant diminuer la considération où je tiens un homme fameux entre tous les hommes du Nord. Sache maintenant que j'ai accompli ce voyage non pour te prier à des solennités méprisables, indignes de ta présence, mais pour t'inviter à m'assister, en champ clos, l'épée en main, le casque en tête, le bouclier au bras.

Il lui conta le défi d'Aslak. Stoerkodder l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre et, à la fin, il dit seulement :

— Quel est le jour? Quel est le lieu?

Et quand Hroar l'eut instruit :

— Bien. Retourne et attends.

Hroar revint à Leire. Le matin des noces arriva sans que Stoerkodder eût paru. A l'heure du festin, le long des tables chargées de viandes, de pains et de fruits, se pressèrent les convives et, parmi eux, Aslak et

ses frères ; ils plaisantaient hautement sur le combat du lendemain, proclamant à l'avance et chantant leur victoire, interpellant Hroar par dédain et raillerie :

— Mange et bois de ton mieux, Norvégien, car tu n'auras pas trop de toutes tes forces pour nous affronter. Demain, à l'aube, dans la plaine de Roliung nous te guetterons ; le lieu est tranquille et sûr. Mange et bois et dors la nuit prochaine, époux fortuné !

Ils riaient de façon méchante. Hroar, à leurs propos, feignait la gaîté :

— Riez, Danois, mangez et buvez à votre aise. Demain, à l'aube, dans la plaine de Roliung, il y aura pour vous grand étonnement et grand deuil ; car, à votre honte, je n'y viendrai point seul.

Mais ils le traitaient de fanfaron, et Hroar, regardant sa belle épouse, sentait décroître l'espoir et augmenter la tristesse en son cœur.

Or, vers le milieu de la fête, Stoerkodder pénétra dans la salle ; d'un pas pesant il marcha à travers les rangs, repoussant les tables, écartant brutalement ceux qui gênaient son passage, aux plaintes répondant par des coups et des insultes. Ainsi, jusqu'à la table d'honneur il s'avança et prit place près de Helga, sans mot dire ni saluer personne.

Beaucoup, le reconnaissant, réprimaient leur colère, mais les neuf frères se levèrent ensemble et commencèrent à l'attaquer avec de furieuses paroles et des gesticulations sauvages.

Stoerkodder se tourna vers eux :

— Il me semble entendre aboyer les chiens. Holà ! veillez à tenir mieux votre langue en laisse.

Aslak cria :

— Qui est ce vieux fou, ce vagabond grossier, ce mendiant? Ne sait-il pas qu'il répand une mauvaise odeur, que sa barbe est pleine d'ordure, que ses membres sont comme du bois sec et que son visage est horrible à voir? Que fait-il parmi les gens de bien, les nobles compagnons? Le misérable ne doit-il pas être châtié pour tant d'impudence?

Stoerkodder cracha par terre :

— Combien êtes-vous? Neuf frères, me dit-on, tous garçons puissants et intrépides. A la vérité, c'est chose fâcheuse que votre mère ait si tôt cessé de porter des enfants, car volontiers j'eusse donné bataille aux autres en même temps qu'aux neuf que voilà.

Aslak et ses frères comprirent alors qu'ils

avaient devant eux le guerrier dont Hroar les menaçait : ils se rassirent en silence, soudainement calmés et inquiets, pensant à ce qu'ils venaient d'ouïr.

Au soir, les époux furent conduits en leur chambre. Jusqu'au seuil Stoerkodder les suivit avec le cortège, et là on lui demanda où il voulait passer la nuit. Sans répondre, il ferma la porte sur Hroar et Helga ; puis tirant son épée, il l'engagea dans la cloison et la fixa, comme une barre, à la porte close. Cela fait, il jeta son manteau sur le sol, se coucha et, aussitôt, s'endormit.

Quand Hroar s'éveilla le lendemain, il sauta du lit et courut à la fenêtre dont il souleva la draperie, et il s'aperçut que la nuit durait encore. Sur la couche Helga reposait doucement : Hroar la prit dans ses bras, la baisa aux lèvres : elle lui rendit son étreinte, et, comme le jour tardait, ils retombèrent dans leur sommeil.

Or Stoerkodder, aux premières lueurs de l'aurore, fut debout, prêt à l'appel de Hroar. Le temps s'écoula : nul bruit ne sortait de la chambre nuptiale. Le vieux guerrier entr'ouvrit la porte et il vit les amants qui dormaient embrassés. Pendant quelques instants il les contempla, hésitant, avec indi-

gnation et déplaisir ; ensuite, lentement, il secoua la tête :

— Pourquoi troubler leur quiétude? La jeunesse est faite pour l'amour comme pour les combats. Stoerkodder n'éveillera pas celui qui ne peut s'éveiller de lui-même à l'heure de l'action ; il ne souffrira pas qu'on puisse croire qu'il redoutait d'aller seul au rendez-vous.

Il s'éloigna, sortit du palais. L'air glacé du matin cingla son visage et fit flotter sa longue barbe. Du ciel descendait une pâle lumière ; une neige abondante couvrait le sol et confondait toutes choses. La plaine de Roliung s'étendait à faible distance de la cité, au bas d'une colline. Stoerkodder atteignit cette colline par le côté exposé au Nord et fouetté par le vent d'hiver ; il regarda autour de lui, ne vit jusqu'à l'horizon que l'espace tout blanc et désert. Et, songeant aux moqueries que lui avaient attirées la veille son âge et l'apparence de ses infirmités, il se mit à rire.

— Bien fous me semblent ces jeunes gens. Que sont-ils auprès d'un homme de ma sorte? L'un, après sa nuit d'amour, est terrassé par le sommeil ; les autres, sans aucun doute effrayés par le froid matinal, n'osent quitter

leur demeure. Ils méritent une dure leçon.

Alors il se dévêtit complètement comme il l'eût fait un jour d'été, sous une chaleur accablante ; et il s'assit dans la neige, la face vers le Nord. Sur un buisson il avait déployé son manteau d'écarlate, afin qu'on ne crût point qu'il se cachait ; de très loin on pouvait distinguer ce manteau pareil à une tache de sang sur un beau tissu de laine.

Aslak et ses frères vinrent de la direction opposée, escortés de quelques serviteurs. Ils s'arrêtèrent donc sur l'autre versant de la colline et, pour attendre leurs ennemis, ils cherchèrent un endroit bien abrité du vent. Les serviteurs ramassèrent ça et là des branches mortes et allumèrent un grand feu auquel les guerriers réchauffèrent leurs mains et leurs pieds engourdis. Comme le temps passait, Aslak appela un de ses compagnons :

— Va jusqu'au sommet de la colline et si tu aperçois quelqu'un, hâte-toi de nous prévenir.

L'homme gravit la hauteur et descendit bientôt, disant :

— J'ai vu un étrange spectacle : dans la neige, sous la bise, un vieillard est assis ; il n'a aucun vêtement et garde la tête nue ; près de lui un manteau rouge est largement

étalé. Seigneurs, c'est un dément ou un malade à l'abandon. Qu'avez-vous à faire de lui? Laissons-le mourir à son gré.

Mais les frères ne l'écoutèrent pas ; s'étant approchés, ils reconnurent Stoerkodder et restèrent stupéfaits.

— Celui-ci vraiment ne ressemble à personne. Certes, on nous a conté de lui cent traits extraordinaires ; mais ce que nous voyons excède toute mesure. Il est insensible à l'hiver quand nous grelottons sous nos brayes de cuir et nos bliauts épais. Assurément, il ne jouit point de sa raison ; son grand âge en est cause. Dérisoire est la lutte qu'il nous a proposée.

Ils l'entourèrent et lui dirent :

— Vieillard, tu es venu seul par forfanterie et vaine parade. Il nous répugne d'abuser de notre nombre ; nous voulons te combattre un à un et non tous ensemble.

Stoerkodder se leva et, rajustant ses habits, répliqua :

— Comme des chiens vous avez aboyé contre moi. Je frappe dans le tas quand les chiens aboient.

A cette insulte, ils dégainèrent ; serrant leurs boucliers bord à bord, ils formèrent autour du vieux Viking une muraille hérissée

de glaives et le pressèrent en proférant des cris terribles.

Non, jamais on ne vit si cruelle bataille. Stoerkodder faisait voler son épée Skum, à droite, à gauche, partout à la fois. Quelle admirable besogne ! Les boucliers étaient éventrés, les casques fendus, les hauberts démaillés ; dans les poitrines s'ouvraient des brèches rouges ; les yeux et les dents sautaient hors des têtes ; le sang, comme une rosée, tapissait la neige. Six cadavres furent bientôt allongés l'un près de l'autre.

Le vieux Stoerkodder n'était pas touché ; il recula pour reprendre haleine ; mais les trois survivants l'assaillirent avec rage ; Skum entailla les épaules, brisa les crânes, rompit les solides armures. Aslak demeura seul debout devant le vieillard et ils combattirent encore, pleins d'une fureur sans cesse rallumée. Enfin Aslak reçut un coup si fortement donné qu'il fut partagé en deux jusqu'à la ceinture. Presque au même instant, Stoerkodder faiblit et tomba ; son sang fuyait par dix-sept blessures et les entrailles lui sortaient du corps.

Dévoré par la soif, il se traîna vers un ruisseau qui coulait à quelques pas ; mais le torse immense d'Aslak plongeait dans l'eau,

une onde pourpre courait entre les deux rives neigeuses. Stoerkodder se détourna avec dégoût et, appelant ses dernières forces, il put atteindre un rocher sur lequel il se coucha, tout défait, aveugle, respirant à peine.

Tandis qu'il était là, souffrant mortellement, un voyageur passa, conduisant un chariot, et remarqua le vieillard étendu sur sa pierre.

— Seigneur, n'avez-vous pas besoin d'aide?

— Peut-être, dit Stoerkodder.

— Je vous secourrai volontiers, je vous hisserai dans mon chariot et vous ramènerai à la ville. Mais quel sera mon salaire?

— Nous en parlerons, si tu m'apprends d'abord qui tu es, quelle est ta famille, quel est ton état.

Le passant répondit :

— Je suis le collecteur d'impôts. Je vais à travers les bourgs, levant les tailles et punissant ceux qui ne paient point leur dette.

Stoerkodder fit effort pour se dresser et dit en grand courroux :

— Va-t'en ! Vivre de la misère du peuple, espionner les pauvres gens, les accabler de procès, tel est ton méprisable métier. Je ne me laisserai pas assister par un méchant de ton espèce. Va-t'en, et crains que mon bras

ne soit encore assez robuste pour te faire repentir de ton audace.

L'homme poussa son cheval et s'enfuit. Peu après, un autre vint et offrit aussi ses services. Stoerkodder l'ayant interrogé, il répondit :

— Ma femme est esclave et je travaille comme journalier pour la racheter. Déjà j'ai réuni la moitié de la somme nécessaire.

— Suis ton chemin, lui cria Stoerkodder, et ne porte pas la main sur moi. Je ne veux rien devoir à quelqu'un qui s'est engagé dans une union honteuse. Si tu avais eu souci de ton honneur, tu n'aurais choisi qu'une épouse libre.

Plus tard une femme passa, modestement vêtue d'un manteau de bure ; émue de pitié, elle se pencha sur le vieillard et, doucement, elle essuya le sang de ses plaies. Mais Stoerkodder l'écarta :

— Et toi, qui es-tu?

— Seigneur, je ne suis qu'une esclave : au moulin le plus proche j'écrase le grain sous la meule.

— As-tu des enfants? demanda Stoerkodder.

— J'ai une petite fille encore à la mamelle, une enfant belle comme le jour.

— Alors, dit Stoerkodder, laisse mourir le vieillard et rentre à la maison ; l'enfant se lamente, en attendant le sein qui doit l'allaiter.

Vint un autre homme en voiture : il était jeune, de bonne apparence, habillé et coiffé de fourrure. Mettant pied à terre, il s'empressa près de Stoerkodder, et aux questions de celui-ci :

— Je suis fils de paysan, dit-il, et paysan moi-même.

— Approche, dit Stoerkodder, et prête-moi ton appui. Jadis, une si mince prouesse ne m'eût coûté qu'un moment de défaillance, mais les ans m'ont vaincu. Jeune homme, je te remercie et te félicite : nul état n'est plus respectable que le tien ; nul vivant n'est mieux né que le fils du paysan qui rend féconde la glèbe. Humiliation et fraude te sont étrangères ; tu ne dois à personne le pain qui garnit ta huche ; tes nuits sont paisibles, tes jours sont clairs. En souvenir de moi et en témoignage de mon contentement, tu prendras ce manteau d'écarlate ; il t'appartient ; sur tes épaules il sera noblement porté.

Le paysan étancha le sang qui souillait le vieillard ; avec de la neige il nettoya les blessures, remit en place les entrailles pen-

dantes et, pour les soutenir, il fit une ceinture de branchages qu'il serra autour du ventre de Stoerkodder. Puis, d'une chaude liqueur, il le ranima, le hissa dans sa voiture et, lentement, le ramena au château du roi Ingiald.

Quand Hroar et Helga eurent enfin chassé le sommeil, l'heure était avancée ; vainement ils s'enquirent de Stoerkodder.

— Malheur à moi ! dit Hroar. J'ai dormi au lieu de combattre. Comment paraîtrai-je devant Stoerkodder, à son retour, s'il sort vainqueur de la bataille? Et, s'il y meurt, comment serai-je jugé?

Helga lui répondit :

— Ami, sans toi comme avec toi il triomphera ; il peut déconfire une armée entière. Mais sache qu'il reviendra tout courroucé, te honnissant, impatient de punir celui qui oublia, dans le repos et le plaisir, un engagement sacré. Crois-moi, ne pleure point et garde-toi de lui montrer un cœur pusillanime ; reçois-le courageusement, supporte son regard sans crainte et tiens prêt ton glaive. Car le vieux Stoerkodder considère les braves autant qu'il hait les débiles et les couards.

Grande était, en effet, la fureur de Stoerkodder. Dans la cour du château, il bondit hors de la voiture comme s'il n'eût jamais été blessé, comme si son corps n'eût pas été partout meurtri. Il courut à la chambre de Helga ; du pied il enfonça la porte. Hroar saisit son épée, et, quand le vieillard marcha sur lui, il le frappa d'un coup qui glissa sur le casque et déchira l'oreille. Mais, tandis qu'il reprenait du champ, Helga s'empara d'un bouclier et couvrit Stoerkodder ; le second coup de Hroar fut si violent que l'épée partagea le bouclier en deux morceaux et pénétra d'un demi-pied dans le sol.

— Cela est bien, dit Stoerkodder. Je vois que tu n'es pas sans vaillance et que ton bras est pesant ; je suis sûr que tu aurais agi là-bas à bon profit. Helga est à toi, tu l'as conquise.

Et il s'en fut coucher. Et il était ainsi fait que rapidement furent guéries ses blessures.

Lorsqu'il fut parvenu à l'extrême vieillesse, il commença de se lamenter véhémentement :

— Hélas ! devrai-je mourir tranquille en

ma maison, comme un homme de basse naissance? N'y a-t-il pas une épée assez tranchante, une lance assez aiguisée pour m'envoyer siéger au banquet d'Odin? Honte sur moi! Une mort sans gloire m'attend : pour toujours, le vieux guerrier sera confondu avec les marchands, les esclaves et les porchers.

Mais il était devenu impotent, et son renom de bonheur et de force était tel, depuis longtemps, que nul n'aurait osé l'attaquer ou provoquer sa colère.

Alors il résolut de quitter les lieux où le surprendrait une mort injuste. Un jour, il mit autour de son cou tout l'or qu'il possédait, prit sous son bras deux épées et, courbé sur ses béquilles, il partit au hasard.

De pays en pays, de bourg en bourg il s'en alla, à l'encontre de quelqu'un qui lui cherchât querelle et lui donnât la fin qu'il désirait : injuriant et défiant les passants, malmenant et raillant ses amis, il errait, terrible et pitoyable; et, en toutes contrées, il ne trouvait que soins, vénération et bons souhaits.

Comme il traversait, un soir, la plaine de Roliung, il vit venir un jeune homme qui revenait de la chasse en grand arroi de veneurs, de chevaux et de chiens, occupant la

largeur de la route et soulevant la poussière ; la troupe était joyeuse et turbulente, car la journée avait été favorable.

Stoerkodder qui péniblement cheminait sur ses béquilles, ne fit point mine de céder le pas, tant que le maître, hélant deux de ses valets, leur dit :

— Quelle est l'audace de ce mendiant ! Il ne se rangera pas devant moi. Poussez vos chevaux tout droit sur lui, afin de l'effrayer et de le jeter hors du passage.

Les valets obéirent ; mais Stoerkodder brandit ses béquilles et si vigoureusement il s'en servit que les deux cavaliers furent désarçonnés et restèrent étendus, privés de sens.

Etonné, le chasseur s'avança :

— Comment te nommes-tu, toi qui joutes si hardiment, et fais mieux avec du bois que d'autres ne font avec du fer?

Stoerkodder répondit :

— Je suis trop vieux, tu es trop jeune pour que nous ayons chance de nous connaître. Parmi tes aïeux, quelqu'un, peut-être, a entendu prononcer le nom de Stoerkodder.

— Illustre Stoerkodder, à tout homme de cœur ton nom est familier dès l'enfance. Hader, fils de Hlennes, t'offre salut et hommage.

— Que dis-tu, jeune homme? Ne dis-tu pas que Hlennes était ton père? Alors je me trompais tout à l'heure ; car, s'il est vrai que ton visage m'apparaît pour la première fois, celui de Hlennes est gravé en ma mémoire; jadis j'ai tenu ton père en amitié ; trait pour trait tu lui ressembles. Et il faut que mes yeux soient presque éteints pour ne m'avoir pas révélé aussitôt ton origine.

Il ajouta :

— A notre dernière entrevue, ton père Hlennes avait le crâne fendu jusqu'aux sourcils, et mon épée Skum y était enfoncée si profondément que je dus, pour la dégager, appuyer le pied sur son front.

Hader répliqua :

— En ce temps, je naissais à peine. Et l'on m'a conté, en effet, que mon père était tombé sous ton glaive, en bataille loyale.

A ces mots, Stoerkodder rougit ; ses regards s'enflammèrent ; il dit d'une voix éclatante :

— Voilà donc tout ce que t'inspire ma rencontre? Humblement tu me salues, tu me rends hommage, et le récit de la défaite paternelle est mêlé, dans ton souvenir, aux fables dont te berçait ta nourrice. Ah! je le savais, au royaume de Dane-

mark tout n'est plus que vice et déraison.

Et, comme Hader gardait le silence :

— Les jeunes hommes sont impuissants et lâches : au pire ennemi leurs bras sont ouverts, leur bouche sourit et prodigue de douces paroles. Et, s'ils trouvent, sur un chemin, le meurtrier de leur famille, ils baissent le front, détournent les yeux et se demandent s'ils ne fuiront pas au plus vite.

Hader pâlit :

— Tais-toi, vieillard, ne me fais pas oublier que tes cheveux sont blancs et que tes jambes ne te soutiennent plus.

— Ton sang parle, dit Stoerkodder; toute dignité n'est pas morte en toi. Cela me plaît, et il me plaît aussi que ton âge traite courtoisement un guerrier vénérable et infirme. C'est pourquoi moi, Stoerkodder, qui jamais ne priai personne, je te sollicite et te requiers en grâce : depuis longtemps j'aspire au terme de ma vieillesse ennuyeuse ; nul ne daigne y porter remède, je n'espère plus qu'en toi. Si tu as quelque admiration pour le vieux Stoerkodder, accorde-moi la fin que je réclame ; songe aussi que tu vengeras ton père ; songe que ton devoir filial sera accompli.

Il dénoua le sac attaché à son col et qui enfermait l'or :

— Ceci est mon héritage ; il est tien en paiement et récompense de ton bienfait.

Gravement Hader répondit :

— Qu'il soit fait selon ton vœu.

Il descendit de cheval et tira son épée du fourreau ; mais Stoerkodder l'arrêta :

— S'il est un fer capable de tuer Stoerkodder, c'est Skum, ma bonne lame. Prends-la d'une main ferme ; quand je courberai la tête, tu me frapperas sur la nuque. Et surtout ne tremble pas, ne donne pas le coup trop mollement, car il s'agit de séparer ma tête de mon corps. Et je veux t'apprendre une chose, je veux t'enseigner un secret magique dont j'ai éprouvé la valeur : si, dès que tu m'auras frappé, tu peux sauter entre mon buste et ma tête avant leur chute, tes os et ta chair deviendront si durs, si résistants que jamais l'acier ne les entamera ; tu seras invulnérable, insensible, prêt pour une grande destinée. Maintenant, va, Hader, fils de Hlennes !

Ainsi qu'il l'avait promis, il courba sa haute taille, présenta sa nuque découverte. Hader, tenant à deux mains Skum, l'épée pesante, l'épée invincible, la fit retomber de toute sa vigueur.

La tête roula sur l'herbe ; et les gens qui

se pressaient alentour virent la bouche du vieux guerrier mordre et déchirer la terre en exhalant son âme farouche.

Mais Hader ne sauta point, malgré l'avis de Stoerkodder, entre la tête et le buste ; il ne sauta point parce qu'il supposait que le héros, méditant sa propre vengeance, avait imaginé de l'écraser, en mourant, sous la masse énorme de son corps.

Tout près de là, dans la plaine de Roliung, sous un tertre élevé fut mis le vieux Stoerkodder. Ensuite Hader, fils de Hlennes, prit l'or, il prit Skum, le noble glaive, et, rassemblant ses compagnons, il suivit sa route.

On dit que, lorsqu'il passa sur le pont de Roliung, l'épée de Stoerkodder s'échappa de sa gaine et glissa dans le fleuve, dans l'eau profonde et calme.

On dit aussi que, par les nuits de lune, elle brille étrangement au fond de l'eau. Mais ceux qui ont tenté de l'en retirer n'ont ramené que du sable et des algues.

TABLE

Avant-propos V

Skiold, le roi venu de la mer . . . 1

La promesse du viking 11

Havbar et Signe 35

La mort de Hialmar 49

La loi du sang :

I. — L'invincible Kiartan . . . 63

II. — La mort de Boddli 75

III. — Le vengeur 85

La fille de Sigurd 99

Le roi Ivar 111

La saga de Fridtjof 129

Le vieux Stoerkodder 155

OUVRAGES DÉJA PARUS
DANS LA COLLECTION

" ÉPOPÉES ET LÉGENDES "

Le Roman de Tristan et Iseut

La Légende de Guillaume d'Orange

La Chanson de Roland

La Vie du Bouddha

La Légende de Saint François d'Assise

Les Lais de Marie de France

Le Roman d'Antar

Le Livre des Vikings

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUINZE JANVIER
DE L'AN MCMXXIV
SUR LES PRESSES
DE PIERRE FRAZIER
:: :: A PARIS :: ::

JUNIATA COLLEGE
2820 9100 032 638 8

839.6 G99
WITHDRAWN FROM
JUNIATA COLLEGE LIBRARY

Juniata College Library
Huntingdon, Penna.

DEMCO

DL 65 .G8 1924
Guyot, Charles.
Le livre des vikings
d'apr`es les anciennes

"W6-AAO-358"